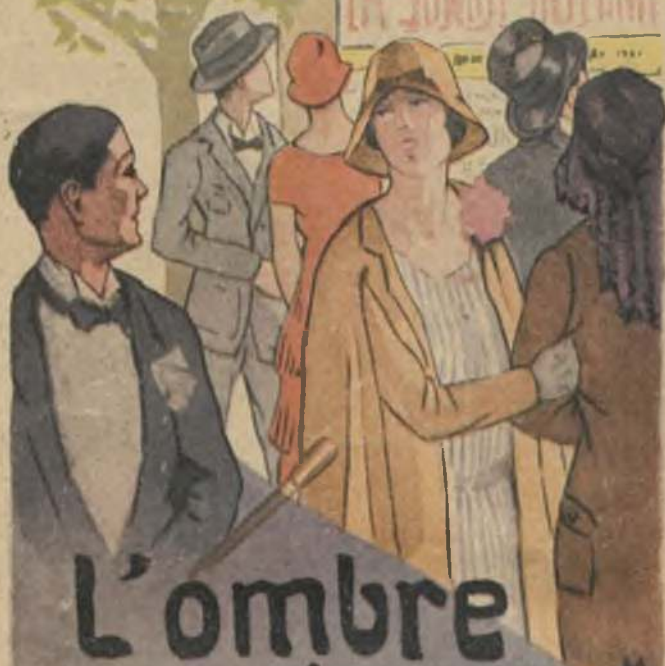


Claude Renaudy

Théâtre de Fantoine

LE FUR NABOT

LA SONDE INTERRE



L'ombre de la gloire

PRIX :

1^{fr}
50



Éditions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan,
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
Salva de BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 223. *Le jardin bleu*.
Cora-Léonie BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Anita CANTEGRIVE : 220. *La revanche mercurielle*.
Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
CIIAMPOL : 67. *Noëlla*. — 113. *Ancelina*. — 209. *Le Vau d'André*.
— 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnu*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *La
pauvre Vierge*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un un d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*. — 192. *La Suprême Amour*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
L. de KERANY : 131. *Pignon sur rue*.
Vasco de KERÉVEN : 214. *Où est-il ?*
Jean de KERLECO : 199. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eva PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épouse.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarquée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violona.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIERY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suete.* —
 210. *En julte.*
 Mario THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Flnale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pattale. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filie moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VEZERE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hersford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92684

CLAUDE RENAUDY

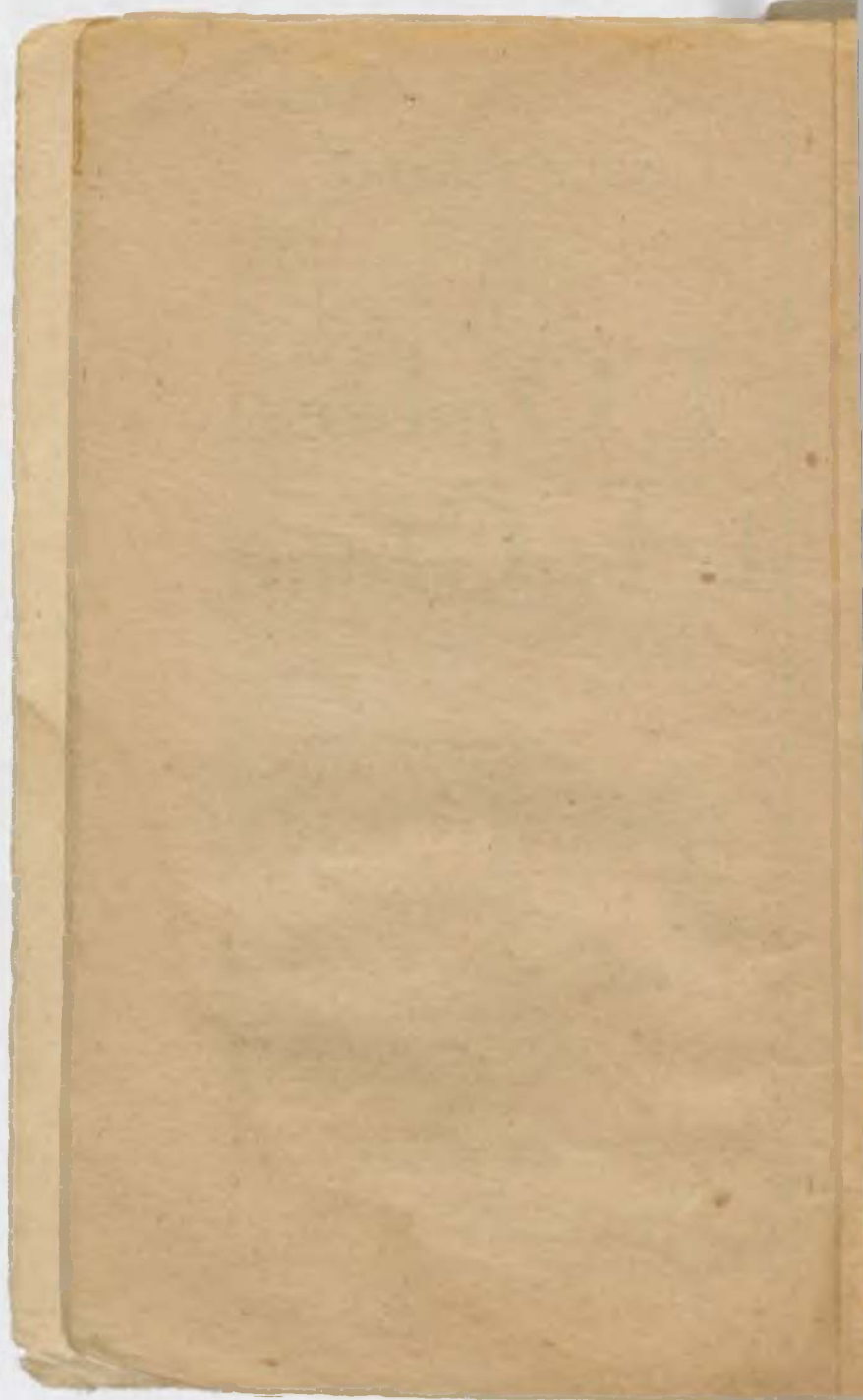
L'Ombre de la Gloire



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



L'ombre de la gloire

I

RENCONTRE

Elisabeth Vernon émergea d'un sentier et resta quelques secondes hésitante au seuil de la route qui descendait vers la ville.

Elle était seule au milieu des arbres qui pressaient de l'ombre entre leurs troncs rapprochés. Au-dessus de sa tête les branches se balançaient au rythme de vagues invisibles et le ciel était bleu infiniment.

Pas un nuage jusqu'à l'horizon et pas une silhouette.

Elle demeurait là, immobile, avec un bouquet de pervenches dans les mains, semblant écouter la voix de la forêt qui se mêlait peut-être à d'autres voix lointaines.

Là-bas les maisons commençaient ternes et mornes, penchées au bord de leurs rues où ne glissait que du silence.

A quoi songeait-elle donc, appuyée contre un

sapin et jouant machinalement avec ses fleurs? Elle avait un visage grave et doux de vierge ancienne, des yeux bleu sombre, des cheveux bruns bouclant sous le chapeau de paille.

Au loin une cloche sonna, déchirant peu à peu le silence. Alors Elisabeth s'arracha à l'étreinte des arbres et elle s'éloigna sur la chaussée goudronnée : autour d'elle les plis de sa mante grise s'animaient comme des ailes.

Elle descendit la rue de la Paroisse sans rencontrer personne : les pavés cernés d'herbe ne s'éveillaient qu'au passage des enterrements.

Elle marchait regardant un souvenir qui fuyait devant elle et brusquement une rumeur monta dans le calme du soir. La foire, installée sur la place du Marché, hurlait sa joie par tous ses accordéons et ses orgues de chevaux de bois.

Elisabeth tressaillit : le cher souvenir se faisait plus précis.

Elle avançait toujours et ne revint à la réalité qu'en se trouvant devant un énorme manège au vacarme nostalgique.

Et, l'âme remuée, Elisabeth s'arrêta : tout près d'elle, la foule passait indifférente.

Elle baissa les yeux et aperçut un groupe d'enfants qui étaient perdus comme elle dans la contemplation des boutiques.

Elle remarqua tout de suite parmi eux un petit garçon de quatre à cinq ans qui avait un bandeau sur les paupières et qui levait son visage aveugle vers cette splendeur qu'il ne pouvait voir.

Apitoyée, Elisabeth caressa les cheveux de l'enfant :

— Qu'a-t-il?

Une gamine répondit :

— Il a eu un accident, puis une opération... Il guérira, mais on lui met ça rapport à la poussière et à la lumière.

Le gosse, sentant qu'on s'occupait de lui, gémit :

— Je voudrais bien aller sur les dadas qui tournent...

— Tu es trop petit, puis on n'a pas d'argent pour toi.

Alors, saisie de pitié, Elisabeth murmura :

— Viens avec moi.

Et, prenant l'enfant dans ses bras, elle s'avança vers le manège : un tour venait de finir.

Elle monta dans un bateau peint en rouge et mit son protégé sur ses genoux pour le mieux serrer contre elle afin qu'il n'eût pas peur.

Flon... Flon... Flon...

Puis tout recommença à tourner.

Elisabeth revivait un peu de sa jeunesse.

Elle devinait dans un rêve des visages inconnus qui se juxtaposaient et elle ne put s'empêcher de sourire en pensant à l'effacement qu'avait dû produire son geste, s'il y avait là des personnes qu'elle connaissait.

Elle leva la tête pour ne plus voir la galerie des curieux et son regard rencontra un regard amusé qui semblait l'interroger.

A côté du bateau où elle se trouvait, un cheval montait et descendait le long de son pal de cuivre et un jeune homme était juché sur ce cheval. Il détonnait au milieu des mères de famille, des ouvrières, des enfants et des soldats qui l'entouraient. Il était vêtu avec une recherche excessive et paraissait sortir de quelque roman à la mode.

Et, paisible malgré le bruit, les rires et les secousses, il allumait une cigarette.

Quelle fantaisie l'avait amené là ?

A la façon dont il contemplait sa voisine, on devinait qu'il avait dû l'observer avant qu'elle ne montât dans son bateau... Et, un peu gênée, Elisabeth détourna la tête pour ne plus s'occuper que du petit garçon qui hurlait de plaisir.

La course du manège ralentit et s'éteignit. Flon... Flon... Flon...

Le jeune homme abandonna sa monture et se trouva près d'Elisabeth juste à temps pour l'aider à descendre. Et c'est alors seulement qu'elle aperçut un groupe d'inconnus qui, massés devant un banc, protestaient sur tous les tons :

— Il se moque de nous.

— Il est complètement fou.

— Il ne prendra jamais la vie au sérieux.

Mais celui qui était cause de cette indignation s'éloigna en fumant, les deux mains dans ses poches.

Elisabeth, ayant rendu le petit malade à la fillette qui l'accompagnait, quitta la foire à son tour.

Devant l'église elle fut arrêtée par un attroupement.

On venait de coller une énorme affiche sur le mur et pendant une seconde Elisabeth frôla presque le jeune homme qui l'avait un peu intriguée.

Une voix demanda :

— On ne distingue rien, de quoi s'agit-il ?

Il jeta sa cigarette et lut d'un ton indifférent :

— Grand Gala au Théâtre de Fontainebleau... Audition des plus belles œuvres du

célèbre compositeur Jean Navry et tout spécialement de son triomphe : *La Sonate inachevée*.

Il y eut une minute de silence respectueux. Les plus humbles sentaient leur cœur battre à ce seul nom : *Jean Navry*...

Il n'était plus là, hélas ! pour jouir de cet enthousiasme des foules.

Il était mort, lui qui avait tant aimé la gloire et tant aimé toutes choses. Il était mort laissant derrière lui cette *Sonate inachevée* comme un geste sublime qui se prolonge au delà de la tombe.

Une dame toucha le bras d'Élisabeth :

— Bonjour, Mademoiselle... Irez-vous à ce concert ?

Élisabeth sourit en reconnaissant une vieille amie de son oncle :

— Non, Madame, je n'irai pas. Cette douloureuse sonate me fait mal chaque fois que je l'entends. Elle ne finit pas et c'est cela qui m'opprime... j'attends en vain chaque lois un apaisement.

— Il ne viendra jamais, répondit la dame. Il n'existe pas de compositeur capable de terminer ce morceau.

Un monsieur grogna :

— Ce n'est pas le fils de Navry qui s'en chargera.

— Que fait-il, son fils ? s'enquit la dame.

— Vous ne savez donc pas ?... mais c'est un dégénéré. Le père a pris tout le génie de la famille et il n'a rien légué à son enfant.

— Comment peut-il être, ce garçon ? murmura la compagne d'Élisabeth en fixant les lettres rouges de l'affiche.

— Très quelconque, c'est un raté !

Elisabeth sursauta car cette déclaration venait d'être lancée par le jeune homme du manège.

Il écoutait les propos qui s'échangeaient avec un demi-sourire.

— C'est un raté...

Le mot se prolongea sur toutes les lèvres.

— Je pense, moi, que c'est un malheureux. Et Elisabeth s'éloigna.

Celui qu'elle avait contredit se recula un peu et la suivit longtemps des yeux.

Le monsieur qui s'était mêlé à la conversation des deux femmes se pencha vers celle qui s'attardait encore devant l'affiche :

— Serait-ce indiscret de vous demander le nom de la charmante personne avec laquelle vous causiez ?

— Mais c'est M^{lle} Elisabeth Vernon... la nièce de l'historien Félix Mercier.

— Ah ! Merci beaucoup.

Sur le mur s'étalait toujours l'énorme titre : *La Sonate inachevée*.

Le jeune inconnu s'en allait maintenant vers le château, et la lumière qui s'atténuait avec le soir venait frôler sa silhouette élégante.

Il avait presque perdu son expression insouciant et il répéta deux fois :

— Elisabeth...

Comme si ce nom lui plaisait.

Celle qui s'attardait dans sa pensée était loin pourtant. Elle regagnait la villa qu'elle habitait à l'extrémité du boulevard de Melun, tout près de la forêt.

Elle était poursuivie par le flonflon des chevaux de bois et par cette affiche collée au mur.

Revenue chez elle, elle jeta sa cape sur un siège, puis entra dans la salle à manger.

Au seuil, elle s'arrêta et déchira un à un les trois premiers feuillets du calendrier, puis elle soupira :

— Une année entière et toujours le même silence.

Alors elle s'assit près de la fenêtre et demeura là, immobile, tandis qu'au dehors l'ombre montait dans les allées du jardin.

Parfois un pas résonnait au premier étage : M. Mercier commençait un nouveau livre sur la Révolution et il allait sans cesse de sa table à sa bibliothèque.

Mais aucun bruit ne pouvait arracher Elisabeth à sa méditation. Elle oubliait même qu'elle avait une pile de devoirs à corriger pour le Cours Secondaire où elle était professeur.

La bonne entra et mit le couvert en jetant parfois des regards furtifs vers la jeune fille qui, la tête appuyée sur sa main, ne contemplait plus maintenant que de l'ombre.

Elle se revoyait courant dans les sentiers tachés de lumière et un homme l'accompagnait : un officier de marine, au visage si beau que les passants se retournaient pour l'admirer plus longtemps. Et parce qu'il était beau et parce que ses yeux brillaient doucement et parce qu'il adorait la mer et la forêt, Elisabeth l'avait aimé...

Il était parti faire une croisière en Chine et s'étaient vus pour la dernière fois à Versailles, un jour de foire.

Près d'eux les boutiques étincelaient de toutes leurs lumières fausses, des manèges tournaient au rythme de leurs orgues.

Les mains nouées, ils s'étaient juré une éternelle fidélité... La croisière finie, ils se mariaient. Raymond Privas avait voulu embrasser

sa fiancée, mais elle s'était caché le visage et il n'avait baisé que des doigts qui tremblaient.

Il riait, un peu fâché, en murmurant :

— Au revoir, ma bien-aimée.

Il s'en était allé... Il avait disparu dans la foule des badauds et il n'était pas revenu. Il avait écrit pendant quelque temps, puis le silence était tombé que plus rien ne brisait. Il était vivant pourtant : un article signé de son nom avait été publié dernièrement dans un journal.

Pourquoi se taisait-il ? Elisabeth ne voulait pas douter de lui : elle avait donné toute sa confiance et ne la reprendrait pas. Depuis des mois elle cherchait à l'excuser, refoulant l'inquiétude qui montait, malgré tout, les soirs de tristesse.

— S'il m'avait oubliée ?

Mais elle avait honte et se révoltait contre elle-même.

... Ce n'était pas possible, elle avait sa parole.

Et elle se remettait à attendre ce qui ne venait pas.

— Le dîner est prêt, annonça la domestique.

Machinale, Elisabeth se leva afin d'aller avertir son oncle.

En entrant dans le bureau de l'historien, une voix joyeuse l'accueillit :

— Nous allons avoir un concert superbe : ici c'est une aubaine !

— Oui, la *Sonate inachevée*, dit Elisabeth, la main encore appuyée contre la porte.

Et elle revit nettement l'affiche, puis un visage aux traits irréguliers, aux yeux moqueurs, à la bouche trop grande qu'entr'ouvrait un rire silencieux.

— De Presves viendra nous voir ce jour-là.

Il espère toujours découvrir un pianiste capable d'interpréter cette œuvre admirable... et chaque fois il est déçu.

— Est-ce vrai que le fils de Jean Navry est un raté ?

— Je l'ignore, mais c'est probable. Dans les lettres que sa mère m'envoie régulièrement au 1^{er} janvier, il n'y a pas un mot qui parle de lui.

— Vous ne l'avez jamais vu ?

— Lui... jamais. Je suis resté en relations avec M^{me} Navry parce qu'elle était la fille d'un vieil ami et c'est tout. D'ailleurs je ne sors guère de mon trou. Les Navry habitent Nantes l'hiver et ils passent l'été à Saint-Brévin. Suzanne Navry me vante les dons exceptionnels d'un élève de son mari, René Arvel, puis elle oublie même de nommer son fils. Bien des personnes ignorent son existence.

— Et c'est ainsi, soupira Elisabeth, que, sans le vouloir, des pères tuent leurs enfants.

Devinait-elle confusément le drame qui se jouait derrière l'affiche blanche à lettres rouges, drame que la foule ne savait pas... ?

Peut-être, mais elle ne pouvait soupçonner que sur ce trottoir où elle avait échangé trois mots avec une amie s'était décidée toute l'orientation de son existence et, par delà la nuit tombante, elle ne voyait pas une aube nouvelle qui se levait. M. Mercier continua, sans avoir bien compris les paroles de sa nièce :

— De Presves viendra donc ici dans huit jours. Il faudra lui faire un bon déjeuner... Il est très gourmand et, durant les années qu'il a passées en Afrique, il n'a pas dû manger des ortolans !

— C'est vrai... Il n'est revenu que de-

puis six mois dans les régions civilisées!... Vous ne le garderez pas quelque temps?

— Mais non... Il vient juste pour ce concert et il repart. Il s'en va chez les Navry. Il avait un véritable culte pour Jean Navry et depuis son retour il ne rêve que de connaître son fils. On l'a prévenu qu'il aurait une désillusion, mais il s'imagine qu'il saura secouer ce jeune homme et réveiller en lui la flamme.

— Un colonel autoritaire et violent... j'ai peur qu'il ne réussisse pas.

— Et qui donc pourrait réussir?

L'historien avait fini de ranger ses papiers et il suivit sa nièce.

Au bas de l'escalier, la bonne gémissait :

— Le potage va être froid !

II

UNE LETTRE D'AMOUR

— Il n'y a rien eu pour moi au courrier de onze heures?

— Mais non, Mademoiselle.

Habitée à cette réponse, Elisabeth ôta son chapeau et son manteau, puis elle descendit dans le jardin pour y cueillir des œillets.

Elle voulait égayer un peu le salon et la salle à manger afin de mieux recevoir le colonel de Presves.

Elle ne connaissait pas cet officier qui, depuis

des années, vivait aux colonies, mais elle avait pitié de lui car il revenait en France chercher des souvenirs qu'il ne retrouverait pas.

Elle s'engagea dans les allées étroites bordées de fleurs et elle joua longtemps avec son sécateur, les yeux fixés sur la forêt qui se dressait toute proche et dont les premiers arbres passaient leurs têtes curieuses par-dessus le mur du jardin.

La jeune fille se sentait de très mauvaise humeur : elle avait trouvé ses élèves stupides parce qu'aucune d'elles ne comprenait la beauté du *Pari de Pascal*, puis elle s'en était allée, digne et désabusée, après avoir fermé son livre.

Oh ! ce n'est pas facile de faire saisir aux autres la beauté des choses !

Elle, elle jouissait du vent dans les branches, des nuages dans le ciel, et un reflet sur une flaque d'eau l'enchantait. Elle avait souvent l'impression d'évoluer au milieu de gens qui ne voyaient pas ce qu'elle voyait et se cognaient toujours à des fenêtres closes. Tandis qu'Élisabeth vivait toutes fenêtres ouvertes.

La forêt, sa classe, ses livres, son patronage auraient suffi à la rendre heureuse si elle n'avait donné un peu de son cœur à Raymond Privas.

Elle était pauvre. Ses parents étaient morts ruinés lorsqu'elle n'était encore qu'une fillette interrogeant des horizons mystérieux.

La belle propriété du *Châtelet*, où avait grandi Élisabeth, ayant été vendue, l'orpheline s'en était allée sans détourner la tête, laissant derrière elle bien des jours de joie et bien des rêves qui ne reviendraient plus.

M. Mercier avait accueilli à son foyer cette nièce qui lui tombait du ciel, mais à la façon des tuiles.

Elle avait travaillé afin de pouvoir gagner sa vie le plus tôt possible et elle s'était efforcée d'oublier l'existence facile qu'elle avait menée durant son enfance. Elle regrettait parfois, pourtant, de n'avoir pu sauver le *Châtelet*, cette terre qu'avaient tant aimée ses ancêtres et qui était un peu de leur chair.

Quand elle eut fini de cueillir ses fleurs, elle monta jusqu'à la terrasse sur laquelle ouvrait le bureau de l'historien.

Elle bondit sur la barrière de bois et se mit à rire :

— Quelle apparition inattendue !... Vous me regardez avec inquiétude, mon oncle. Rassurez-vous, je ne suis ni Charlotte Corday ni Théroigne de Méricourt.

Elle venait en effet d'arracher M. Mercier à la compagnie dangereuse de tous ces révolutionnaires qu'il essayait de faire revivre dans les deux cents pages d'un livre à 12 fr. 50.

Mais il ne voyait plus se pencher sur sa table l'ombre de Marat. Ramené brusquement à la réalité, il avait juste eu le temps de cacher le journal du matin sous une pile de papiers.

Ah ! tout le passé était loin et sa poussière s'envolait quand paraissait cette petite fille qui souffrait... et allait souffrir un peu plus.

— Au revoir, mon oncle, travaillez bien !

Elle disparut et la fenêtre resta ouverte sur un ciel bleu, vide comme un paradis dont les anges se sont envolés.

Elle s'en fut en chantant et sa chanson s'éteignit dans le murmure du vent.

Alors, n'arrivant plus à se mêler aux rondes effrénées des émeutiers dansant sur les ruines de la Bastille, M. Mercier tira le journal de sa

cachette. Il le déplia avec précaution et son doigt se posa sur ce titre du *Carnet mondain* :

Fiançailles

Il hocha la tête deux ou trois fois, puis il soupira :

— Elle le saura toujours assez tôt !

Ayant retrouvé sa gaieté, Elisabeth allait et venait dans le salon, disposant partout des vases pleins de fleurs.

La porte s'ouvrit soudain et la jeune fille poussa un petit cri : un officier, grand et raide comme si sa tunique eût été une cuirasse, s'avança :

— Pardon, mais votre domestique m'a laissé au milieu du vestibule et s'est éclipsée.

— Elle n'est pas très stylée, s'excusa Elisabeth confuse... Vous êtes sans doute le colonel de Presves ?

— Êt vous M^{lle} Vernon?... Oh ! ne dérangez pas votre oncle, son travail est sacré pour moi. Je vais me mettre dans un coin tandis que vous continuerez à arranger vos bouquets.

Elle sourit et ses doigts caressaient la tige d'un œillet.

— Vous ne reviendrez pas dîner avec nous après l'audition ?

— Non, hélas !... Je prends l'express de 9 heures pour Nantes.

— Ah !

— Votre oncle a dû vous dire que j'allais voir le fils d'un ami que j'ai beaucoup aimé ?

Êt le ton un peu cassant de l'officier se brisa comme sous une émotion trop forte.

— Je sais.

— J'espère tant retrouver en lui le feu in-

térieur qui faisait de son père un être exceptionnel... Oui, j'espère, quoique tout le monde me répète qu'il n'est pas digne du nom qu'il porte... Oh ! si cela était, je le secouerais !

— Il me semble, voyez-vous, qu'il faudrait faire autre chose, mais pas cela... On a dû si souvent le secouer !

— Vous le connaissez ?

— Non... je ne l'ai jamais vu. Il n'est pour moi que deux mots sur une affiche, mais de très loin, je ne sais pourquoi, je le sens malheureux.

— Que voulez-vous, la seule pensée que Jacques Navry puisse être un garçon quelconque me révolte, me met hors de moi !

— Vous feriez mieux, alors, de ne pas aller là-bas.

— Voici dix ans que j'attends cette rencontre !

Elisabeth ne protesta plus et le silence envahit la pièce.

Pendant le déjeuner les deux hommes remuèrent de vieux souvenirs, puis le colonel de Presves déclara :

— Il ne faut pas que j'oublie que je suis venu ici un peu pour te demander un service.

— De quoi s'agit-il ?

— Mon cousin, le compositeur Charles Schmitz, vient de mourir subitement. Il y a quelques jours encore il se portait très bien : il eut sans doute une embolie. L'enterrement était hier et on ouvre le testament demain. Mais M^{me} Navry compte sur moi et je n'ai pas le courage de retarder mon départ.

« Alors j'ai pensé que tu serais peut-être assez bon pour aller à ma place chez le notaire qui habite Paris.

— Crois-tu hériter de quelque chose?

— Je l'ignore. Mon cousin était un original qui, en dehors des arts, ne voyait rien d'autre. Avant sa mort il a eu le temps de fonder un prix destiné à celui qui terminerait la *Sonate inachevée*. Idée étrange, car jamais aucun artiste n'a fini l'œuvre d'un autre. Il a même nommé un jury et le concours doit avoir lieu en octobre. Cela va faire une révolution parmi tous les jeunes ambitieux.

— Il devait être riche, ce monsieur, pour se permettre une telle fantaisie!

— Très riche. Il avait acheté dernièrement une superbe propriété qui vaut un ou deux millions : *Le Châtelet*, près de Blois, sur une jolie colline dominant la Loire.

Elisabeth, qui, jusque-là, avait écouté distraitement la conversation, sursauta :

— *Le Châtelet!*

— Oui..., *le Châtelet*, répéta le colonel de Presves qui ne comprenait pas l'émoi subit de la jeune fille. On sera obligé de morceler ou de vendre cette terre car il y aura sans doute plusieurs héritiers.

— C'est ainsi que s'effritent les grands domaines qu'on eut tant de peine à constituer.

Êt-elle ne donna pas d'autres explications, préférant garder pour elle la tristesse que venaient de lui apporter quelques paroles bien banales pourtant.

Les devoirs qu'elle voulait corriger lui servirent de prétexte pour ne pas aller au concert, mais, son travail fini, elle s'en fut jusqu'à la gare afin de dire adieu au vieil ami de son oncle.

Pour arriver plus vite et parce qu'elle aimait la compagnie des arbres, elle ouvrit la

porte du jardin qui donnait sur la forêt, puis elle prit un sentier qui coupait à travers bois.

Elle marchait de son pas souple de femme sportive qui ne se lasse pas des longues promenades aux paysages changeants. Autour d'elle glissait la douceur du printemps qui s'achevait. Le soleil caressait d'or les troncs et les feuilles avaient un léger frisson qui se propageait d'arbre en arbre à chaque coup de vent.

Élisabeth ne rencontra personne, mais elle préférait cela. Elle se figurait ainsi pendant un instant être la reine de ces hautes futaies dont elle comprenait si bien le calme et le mystère.

Puis brusquement le chemin tourna. Des toits se dessinèrent dans le ciel pâli et les pas d'Élisabeth, jusqu'alors silencieux, résonnèrent sur le goudron d'une chaussée.

Derrière elle se dressait la colline verte que domine la croix blanche du Calvaire; devant elle, en contre-bas, c'était la gare et son tramway qui descendait dans un chœur de vitres entre-choquées.

Élisabeth se mit à courir et traversa le square juste à temps pour tomber dans les bras de son oncle :

— C'est toi, petite, tu es gentille de ne pas nous avoir oubliés.

Le colonel de Presves se contenta de bougonner :

— Ce n'est pas encore le compositeur qui a joué ce soir qui terminera la *Sonate inachevée*.

— Il a cependant du talent, fit M. Mercier, que son métier d'historien incitait à une grande indulgence.

— Du talent... comme un ours qui s'avi-

serait de peindre une miniature... Et le pire ce n'est pas cela !

— Qu'y a-t-il eu ? s'informa Elisabeth, étonnée de l'air tragique de l'officier.

— Oh ! rien... Seulement Jacques Navry était là. Car il est venu passer une vague licence de lettres à Paris. En partant, il a fait un crochet pour assister à ce concert et il n'a même pas sifflé !

— Et vous n'avez pu le voir ?

— Non... on m'a montré son auto et c'est tout.

Au même moment une *Bugatti* rouge passa, tel un bolide, se dirigeant vers le viaduc.

— Tenez, cette trombe, c'est lui...

Elisabeth ne voyait déjà plus qu'un nuage de poussière se traînant entre les deux murs de la route : Jacques Navry était loin...

— C'est un « as du volant », paraît-il. Quand on ne peut pas être autre chose, n'est-ce pas... Il a gagné une course à Nice !... Ah ! le fils de Jean Navry... non, cela n'est pas possible...

— Où va-t-il maintenant ?

— A Saint-Brévin naturellement... Il y arrivera avant moi, à moins qu'il ne se casse la tête.

L'officier se dirigea enfin vers le quai où se pressaient toutes les personnes venues de Paris pour entendre la *Sonate inachevée*.

Et au moment où le train entraît en gare, Elisabeth se tourna une dernière fois vers le colonel de Presves. Dans sa robe de toile qui l'amincissait elle semblait tendue comme une prière et une imploration montait à ses yeux :

— Vous ne devriez pas aller là-bas...

Il haussa les épaules sans comprendre et sauta dans un compartiment.

Quand il se pencha à la portière, Elisabeth n'était plus qu'une tache claire dans le couloir sombre de la voie.



Après le dîner, M. Mercier alla s'enfermer dans le bureau et sa nièce se mit à préparer son cours pour le lendemain. Elle avait laissé sa fenêtre ouverte sur le jardin et des papillons lourds venaient se cogner à l'abat-jour de la lampe.

Au loin, très loin, sur la ville engourdie, des cloches égrenèrent des heures qu'Elisabeth ne compta pas.

Dans le cadre de la croisée, la jeune fille n'apercevait que le mur noir des arbres sous le gris du ciel et elle se croyait seule, perdue au milieu de l'immense forêt.

La sonnette du portail tinta, ébranlant ce rêve...

Un espace de silence, puis un coup frappé à la porte.

— Entrez.

Elisabeth a levé sa lampe et la lumière éclaire soudain une visituse qui hésite sur le seuil.

— Je ne vous dérange pas?

— Mais non; asseyez-vous donc, Arlette.

Elle a obéi avec un soupir et Elisabeth a reposé la lampe au bord de la table, faisant retomber un voile d'ombre sur le visage de l'arrivante.

— J'ai une grande grâce à vous demander!

La voix tremble et les mots semblent frémir sous une passion contenue.

— Vous savez bien que je ne vous ai jamais rien refusé! répond Elisabeth, émue par l'émotion qu'elle devine.

Elle avait toujours pensé qu'Arlette de Villefosse était une jolie enfant qui s'amusait avec la vie et n'en souffrait pas. Se serait-elle trompée?... Non, sans doute, mais il suffit de peu de chose pour que le courant d'une existence soit bouleversé.

— Eh bien, j'aime un jeune homme.

Un spasme, puis les phrases se pressent sous des idées qui vont trop vite :

— Il n'est pas comme les autres... C'est un garçon exceptionnel, un de ces génies qui vous font battre le cœur. J'en suis folle... et il a un regard... mais un regard !

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Mais non, sans cela je n'aurais pas si peur. Je l'ai vu une heure à peine et cela a suffi.

— Une heure, c'est peu. Autant dire qu'il est pour vous un étranger... Quel est son nom ?

— Je ne puis vous avouer ce secret... C'est un esprit supérieur, un artiste, un poète !

Elle s'exaltait en parlant et Elisabeth poussa un peu la lampe pour s'assurer qu'elle se trouvait bien en face de l'insouciant Arlette de Villefosse.

— Mais je ne vois pas comment je peux vous être utile.

Arlette pencha vers la lumière sa tête blonde :

— Oh ! sans doute, je ne l'épouserai pas. Ce que je désire, c'est lui dire que je l'aime, mais je veux le lui dire d'une telle manière qu'il n'oublie jamais mes paroles. Il a reçu et recevra beaucoup de lettres, mais je veux que lorsqu'il aura détruit toutes les autres il garde encore la mienne...

« C'est trop difficile pour moi d'exprimer ce que je ressens et surtout de l'exprimer de façon

à l'émouvoir, lui. Alors j'ai pensé à vous. Vous êtes professeur de littérature, vous aidez votre oncle dans ses travaux et vous écrivez même des nouvelles pour jeunes filles. Ne pourriez-vous composer une très belle page en imaginant simplement que vous faites parler un de vos héros?

Élisabeth éloigna la lampe pour ne plus voir le visage angoissé et suppliant qui se tournait vers elle.

— C'est fou, ce que vous me demandez là... Car enfin, cela ne pourra pas être sincère de ma part et ne rendra pas vos sentiments.

— Mais si, puisque vous parlerez d'amour et que je l'aime... Ce n'est pas difficile pour vous de faire quelques très jolies phrases et pour moi c'est impossible.

« Vous avez bien remarqué un homme une fois dans votre vie? Vous n'aurez qu'à vous persuader que vous vous adressez à cet homme. Quand j'ai une plume dans les mains je ne pense plus à rien, mais vous, vous pensez à des milliers de choses. Oh! je vous en conjure, ne me refusez pas ce service!

Vaincue, Élisabeth repoussa ses cahiers et prit une feuille de papier, puis, les yeux fixés sur le paysage insaisissable, elle essaya d'évoquer cet homme qu'elle aurait pu aimer peut-être... Chose étrange, elle ne voyait pas le beau profil de Raymond Privas, mais une auto rouge fuyant dans un tourbillon de poussière.

Alors elle écrivit :

Vous ne savez pas qui je suis et pourtant votre ombre s'est penchée pour toujours sur ma vie... Je n'ai été pour vous qu'une silhouette perdue dans la foule, et depuis que je vous ai rencontré

mon cœur me fait mal. Je ne veux pas vous dire que je vous aime, je redoute de loin votre rire. Si vous ne pouvez pas comprendre, pourquoi vous tout avouer ?

Il me semble pourtant que vous êtes celui que j'attends depuis que je ne suis plus une petite fille, il me semble que votre âme est sœur de la mienne et que je pourrais, sans être déçue, vous donner mon estime.

Vous devez aimer, n'est-ce pas, le mystère des arbres, le soir, lorsque la forêt rêve et que les cerfs brament au sommet des collines; vous devez aimer les vagues roulant dans l'infini des mers sous l'infini du ciel, et le bleu des jours d'été et l'or des champs qu'on moissonne, et les enfants au bord des routes et tout ce qui est beau et tout ce qui est bon... Aussi c'est pour cela que je vous aime.

J'ai entendu votre voix parmi toutes les voix qui chantent dans l'ombre et je sais que pour vous sera la part des chefs... Je ne vous demande rien qu'un cierge au seuil de la chapelle de vos souvenirs...

Et Elisabeth s'arrêta là, troublée, car elle avait l'impression de parler à un étranger qu'elle aimait sans le connaître et qui allait venir dans sa vie... C'était idiot de se laisser prendre ainsi à son propre jeu.

Arlette de Villefosse partit radieuse et Elisabeth resta seule.

Elle vint s'appuyer à la fenêtre et soupira :

— Écrire des lettres d'amour pour les autres, sera-ce donc là mon rôle ici-bas ?

L'OMBRE DE LA GLOIRE

III

LE FILS DE JEAN NAVRY

Des roses s'effeuillaient dans une coupe de cristal. Un livre restait ouvert sur le guéridon. Les fauteuils tendus de soie jaune jetaient des clartés vives sur les boiseries sombres.

Au dehors, le ciel était gris et des gouttes d'eau commençaient à faire tinter les vitres.

Avec une grâce alanguie, M^{me} Navry appuyait sa tête blonde au dossier de la bergère où se blottissait sa mince personne.

Le colonel de Presves regardait le salon qui, par la porte ouverte à deux battants, apparaissait immense et vide.

Enfin il murmura :

— ... Et son fils ?

Du bout des doigts, M^{me} Navry lissa le gland d'un coussin, puis elle eut un petit rire plein de sous-entendus et répéta avec une moue charmante :

— Son fils...

Mais la pluie maintenant faisait rage.

Jeunes gens et jeunes filles pénétrèrent en trombe dans le grand salon que la maîtresse de maison leur avait abandonné.

M. de Presves se pencha un peu et interrogea :

— Il est là ?

— Jacques?... Naturellement il est toujours là où l'on s'amuse.

Alors le visiteur scruta de loin tous ces visages inconnus, cherchant une évocation, un souvenir...

M^{me} Navry sourit :

— Oh ! vous ne le trouverez pas ainsi... Il ne ressemble pas le moins du monde à son père.

Mais des cris d'indignation venaient du salon où un grand diable protestait en agitant sa raquette :

— Qui m'a volé ma serviette éponge ?

Des rires fusèrent :

— André a perdu son inséparable torchon !

Soudain un jeune homme long et mince, au profil impertinent, bondit par-dessus une chaise :

— Tiens, voilà ton écharpe bien-aimée.

André s'élança la main tendue, mais déjà son adversaire s'était esquivé. Une chasse des plus mouvementées s'engagea autour de la table. Rouge, furieux, André courait entre les sièges, se cognait contre les meubles, injurait en vain sa proie qui se dérobait, glissait sous les consoles, faisait des détours imprévus.

Prudemment réfugié dans le retraits des fenêtres, le reste de la bande riait aux éclats en suivant avec intérêt les péripéties de cette poursuite.

Enfin, haletant, André se laissa choir dans un fauteuil qui gémit sous son poids. Alors, souriant et grimaçant, son bourreau s'inclina devant lui avec grâce pour lui rendre la serviette roulée en boule.

Amusé, M. de Presves se tourna vers son hôtesse :

— Quel est cet enfant terrible ?

— Ce garçon si maigre et si endiablé... mais c'est mon fils Jacques. Vous ne vous en seriez pas douté?

Et, se soulevant un peu, elle appela à voix haute :

— Jacques !

Lentement le jeune homme se détacha d'un groupe. Et tandis qu'il venait vers sa mère d'une allure nonchalante, le colonel détaillait cette physionomie qu'il avait imaginée tout autre.

En-dessus du corps svelte, la tête semblait étroite, allongée encore par le front haut et les cheveux rejetés en arrière. Et dans ce visage rien ne rappelait les traits du grand artiste que M. de Presves avait espéré voir revivre en son fils.

Rien, ni la bouche moqueuse, ni le nez retroussé... rien... et pourtant les yeux gris devaient avoir, certains jours, ce regard profond qu'en seize années de Presves n'avait pu oublier.

— Jacques, monsieur est un ami de ton père qui désirait depuis longtemps te connaître.

Jacques plia en deux sa longue personne, mais il eut un sourire indifférent pour le nouveau venu qui le contemplait avec une indicible émotion.

Et, devant ce jeune homme que l'on sentait tellement railleur et superficiel, tellement insouciant, le colonel de Presves ne trouva pas un mot à dire.

Avant son arrivée il avait pensé à beaucoup de choses, il avait préparé bien des questions, recueilli bien des souvenirs attendris, et, à cet instant qu'il avait tant souhaité, il ne pouvait plus remuer les lèvres.

Et déjà Jacques s'éloignait en se balançant légèrement.

Avec un sourire d'indulgente pitié, sa mère le suivit des yeux.

— Vous êtes déçu, n'est-ce pas, Monsieur? Le fils de Jean Navry est assez quelconque... mais il est amusant et pas gênant.

— Que fait-il dans la vie?

— Il a passé, je ne sais comment, ses deux bachots. Maintenant il prépare vaguement une licence.

— Êt joue-t-il du piano?

— Oui... mais il n'a pas le moindre talent. A côté de son père cela eût fait sourire. Il l'a compris et ne joue jamais que dans un petit pavillon qu'il s'est aménagé au fond du parc. Là on le laisse tranquille et surtout il nous laisse tranquilles.

— C'est triste.

— S'il vous entendait, il rirait, soyez-en sûr. Il s'amuse à vivre et cela lui suffit.

Dans le salon, une personne de bonne volonté s'était mise au piano et tapait bruyamment une danse moderne.

Des couples se formaient. Êt, avec un entrain fou, Jacques arpentait la pièce en conduisant une jolie jeune fille brune.

M^{me} Navry reprit :

— Mon neveu est un homme de valeur dont nous sommes fiers. Lui c'est la honte de la famille si vous voulez, mais une honte charmante.

— Connaissiez-vous Jacques à fond?

— A fond?... oh ! non, pour la bonne raison qu'il n'a pas de fond. Je ne lui demande que ce qu'il peut donner et tout va très bien ainsi. Il pilote divinement sa Bugatti, il nage le crawl le plus savant, c'est déjà beaucoup.

M. de Presves soupira et ne répondit pas.

Le célèbre compositeur, l'étonnant génie qui avait mérité la plus pure des gloires, était loin. Lui qui avait su faire vibrer des cordes inconnues, n'avait-il donc rien pu laisser de son superbe don à cet enfant qu'il aimait?

Jacques passait et repassait devant la porte, chantant à tue-tête et faisant tourner sa danseuse.

Jadis, quand Jean Navry entraît dans un salon, toute conversation s'arrêtait, chacun malgré soi s'inclinait. L'atmosphère s'alourdisait de pensées. « Il » était là, mince, étroit avec son visage grave empreint d'une surnaturelle sérénité, avec ses yeux qui regardaient au loin.

Et dès que ses doigts se posaient sur le clavier, il commençait à faire grand jour dans les âmes.

M^{me} Navry continuait de sa voix mélodieuse :

— Je vis toujours sur le beau souvenir que m'a laissé votre ami. Quand je songe que j'ai eu le bonheur d'être sa femme, d'avoir senti et pensé avec lui, il me semble que je rêve.

Et lentement elle se passa la main sur le front.

Agacé sans savoir au juste pourquoi, de Presves reprit :

— Est-ce vrai que vous acceptez qu'on termine la sonate que votre mari laissa inachevée?

— Oui... Il y aura plusieurs candidats, mais je n'en protège qu'un seul : René Arvel, ce jeune compositeur si réputé. Je l'ai invité à venir travailler ici afin qu'il puisse étudier les notes de Jean. Tenez, il est là-bas, accoudé au piano.

Le colonel leva les yeux.

Debout, méprisant et supérieur, René Arvel massait l'une contre l'autre ses belles mains blanches.

Alors M. de Presves demanda :

— Jacques est consentant ?

— Oh ! il ne s'occupe pas de cela. C'est moi seule, et avec raison, que l'on consulte.

Le visiteur étudia un instant le joli visage auréolé de soie blonde. Cette mère n'avait-elle pas écarté, relégué inconsciemment son fils afin de garder pour elle seule la traînée de gloire que Jean Navry avait laissée derrière lui ?

Mais Jacques n'en avait-il donc pas souffert ?

Un vaste éclat de rire ébranla les murs du salon : avec une adresse d'acrobate, Jacques Navry faisait le tour de la pièce en marchant sur les mains.



Des cartons verts jusqu'au plafond, des fenêtres aux rideaux épais qui laissent à peine passer la vague lumière d'une rue de Paris.

Ils sont tous venus là comme à une curée, tous, les plus lointains cousins du défunt et les plus proches.

Ils se tiennent raidis dans la même attitude sur les sièges de cuir et ils se jettent parfois des coups d'œil inquiets qui cherchent à mesurer leurs chances respectives.

Appuyé contre une bibliothèque, M. Mercier a déjà oublié le rôle qu'il vient remplir et il se demande si le cabinet où Robespierre travaillait à rétablir le règne de la vertu avec l'aide de l'échafaud ne ressemblait pas à cette

pièce austère?... Dans les cartons verts devaient s'entasser des condamnations à mort et derrière la table de chêne se dessinait l'étroite silhouette du dictateur.

Malheureusement le notaire n'est pas mince et l'illusion est difficile, d'autant plus qu'une voix lente s'élève :

— Nous allons procéder à la lecture du testament de M. Adolphe-Pierre-Élix Schmitz, testament qui était déposé depuis peu dans mon étude et que je vais ouvrir devant vous.

Les personnes présentes hochent la tête avec componction, mais leurs cœurs battent plus vite.

Une vieille dame chuchote d'un air digne :

— Alors le colonel de Presvès s'est fait remplacer par un ami... il avait donc bien peur qu'on ne l'oubliât... Il n'aura peut-être rien du tout : en somme il ne vient qu'au cinquième degré.

Le notaire ajuste son lorgnon, fait craquer les cachets rouges et, blasé sur les drames qui se jouent autour d'une fortune, il lit :

25 Mai... Moi, Adolphe-Pierre Schmitz, étant sain de corps et d'esprit, déclare disposer en toute liberté de mes biens qui se composent de la propriété du *Châtelet* et de quelques valeurs.

Je la divise en deux parts égales, la première sera pour celui qui achèvera la *Sonate inachevée*, la seconde pour M^{lle} Elisabeth Vernon, domiciliée à Fontainebleau, Avenue des Tilleuls. Je l'ai à peine entrevue sur un trottoir, mais je la juge digne d'épouser celui qui terminera le chef-d'œuvre de Jean Navry.

Si, au bout de six mois, ce mariage n'est pas fait, chacun de mes héritiers ne gardera que mes valeurs. Le *Châtelet* sera donné à l'École des Beaux-Arts...

A mesure que les paroles du notaire tombaient dans la pièce, une consternation de plus en plus intense se peignait sur les faces grises des héritiers légitimes de M. Schmitz.

Le testament ne s'occupait pas plus d'eux que s'ils n'avaient jamais existé et certains étaient presque honteux d'être venus là où on ne les demandait pas... D'autres, qui avaient fait de beaux rêves, étaient furieux.

Seul M. Mercier, laissant Robespierre à son triste sort, s'était redressé et pensait : « Ou j'ai mal entendu, ou M. Schmitz était complètement fou. »

Le notaire reprit :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui connaisse M^{lle} Elisabeth Vernon ?

— Je crois... il me semble... Enfin je suis son oncle et tuteur.

Des regards se tournèrent, stupéfaits et haineux, vers le pauvre historien qui saisissait mal toute cette affaire.

La vieille dame, acerbe, murmura :

— Alors c'était un coup monté... Je comprends... mais ce monsieur aurait pu nous prévenir et nous ne nous serions pas dérangés.

L'accusé bafouillait :

— Ma nièce n'a jamais vu M. Schmitz et elle sera abasourdie en apprenant la nouvelle... Seulement il y a cette question mariage qui ne lui plaira guère.

— Où est-elle ? on pourrait peut-être lui téléphoner ?

— Elle doit, en ce moment, être au Cours Secondaire de Fontainebleau... Elle est professeur de littérature.

— Très bien, je vais demander la communication.

Et cinq minutes plus tard, ne se préoccupant pas le moins du monde de ceux qui l'entouraient, l'historien appelait Elisabeth :

— Allo... c'est bien toi, ma chérie?

— ...
— Mais non, je ne suis pas malade... J'ai quelque chose d'extraordinaire à t'annoncer.

— ...
— Tu hérites de la moitié de la fortune de M. Schmitz, à condition d'épouser l'artiste qui terminera la *Sonate inachevée*.

— ...
— Je t'assure qu'il était sain d'esprit quand il a fait son testament, du moins on le prétend.

— ...
— Tu te crois engagée... Tu as tort... Puis tu ne sais pas encore que...

Cette fois M. Mercier se rappela à temps qu'il n'était pas seul.

Autour de lui, des sourires méchants s'accroissaient, mais l'ombre tombait, estompant les visages aux traits crispés, tendus vers cet écouteur d'où venait à peine un lointain murmure.

Comment était-elle donc, cette jeune fille que le défunt tenait en si haute estime?

... Et, là-bas, dans le bureau de la directrice, Elisabeth restait immobile, saisie de peur devant l'avenir et devant cette fortune dont elle ne voulait pas.

Elle était tellement bouleversée par tout cet imprévu qu'elle alla chercher son oncle à la gare bien avant l'heure de l'arrivée du train. C'était la nuit ou presque : l'ombre du grand pont où passe le tramway de Valvins écrasait le quai malgré les lueurs vacillantes de quelques réverbères.

Elisabeth allait et venait du même pas ma-

chinal, ne comprenant pas encore pourquoi cet homme, qui n'était qu'un nom pour elle, l'avait choisie comme héritière. Avait-il su qu'autrefois elle avait couru, fillette, dans les allées du *Châtelet*? Mais par qui aurait-il appris cela? Depuis la mort de M. Vernon, la propriété avait été revendue quatre ou cinq fois.

Le train entra en gare et M. Mercier aperçut tout de suite sa nièce.

— Alors, que penses-tu de cette aventure?

— Je pense que je ne puis faire le mariage que désirait M. Schmitz. Entre moi et l'homme qu'on me propose il y a un autre homme.

— Raymond Privas... mais s'il t'a oubliée?... s'il a rompu, lui, son engagement?

Et en parlant il la regardait avec une insistance étrange.

IV

LA ROUTE TOURNE

L'oncle et la nièce revinrent lentement par l'avenue de la Gare.

A cette heure tardive où les jardins étaient noirs et le ciel gris, l'ontainebleau semblait à peine un grand village dont on ne voyait plus que les arbres et dont les maisons s'enfonçaient dans l'oubli.

Ils ne rencontrèrent pas une ombre et, en arrivant près de leur villa, un chien aboya enfin, rompant le silence de la forêt.

Tout le long du chemin, Elisabeth avait eu envie de crier :

— Que savez-vous donc?

Mais elle s'était tue.

Dans le vestibule, brusquement éclairé, elle ne se domina plus :

— Qu'avez-vous appris au sujet de Raymond? Si c'est une chose pénible, j'aime mieux la savoir tout de suite. Je préfère le coup qui vous assomme à celui qu'on sent venir peu à peu sans bien savoir ce qui vous menace.

M. Mercier hésitait, mais il ne put résister longtemps au regard qui l'implorait.

Il haussa les épaules, puis il pénétra dans le salon. Elisabeth le suivit et, sous la lumière, les chaises apparurent encore rapprochées pour une dernière causerie.

L'historien ouvrit un secrétaire et, debout, appuyée à une table, Elisabeth attendit le choc qu'elle redoutait.

Avec des gestes lourds, M. Mercier déplaçait un journal :

— Lis..., là, au *Carnet mondain*. Le deuxième paragraphe.

Elle se pencha et tout de suite trois lignes dansèrent devant ses yeux, effaçant les autres lignes :

On nous prie d'annoncer les fiançailles du lieutenant de vaisseau Raymond Privat avec M^{lle} Jacqueline Martin.

Paris, 28 mai.

Elle ferma les yeux pour ne plus voir, pour ne plus rien voir, tant soudain la vie lui paraissait laide.

M. Mercier s'attendait à un grand désespoir, à un déluge de larmes qui l'aurait laissé tout à

fait impuissant car il ne savait pas parler aux femmes.

Il resta stupéfait devant ce calme :

— Tu as bien lu? C'est de lui qu'il s'agit, n'est-ce pas, Lili?

Il lui donnait ce diminutif affectueux qu'il employait les jours où il voulait câliner sa nièce à sa manière de vieux garçon maladroit.

— C'est lui sans aucun doute.

Et elle replia le journal.

— Pourquoi m'avoir caché cela si longtemps? Je l'aurais appris un jour ou l'autre : la vérité vaut mieux que les illusions.

— Je savais combien tu l'aimais, alors j'avais peur...

— Non, je ne l'aimais pas. Je me suis trompée, j'en aimais un autre... un être idéal, tel qu'il n'en existe que dans les romans et dans l'imagination des jeunes filles qui sortent toutes blanches de leur enfance. J'aimais un homme noble, droit et bon... Le vase s'est brisé et j'ai vu qu'il était vide. Il y a tant de beaux vases vides! Je ne regrette rien, c'est fini, voilà tout. J'arrache la page, je ne la tourne pas.

Elle parlait très vite pour empêcher son oncle de dire des mots qui lui auraient fait mal.

Il allait ouvrir la bouche, mais il ne put, car elle reprenait avec une autorité douce :

— Écoutez, minuit sonne. Tout le monde dort. Il faut aller vous coucher sans cela vous serez fatigué. N'oubliez pas que demain vous vous levez de très bonne heure pour retourner à Paris.

— C'est vrai.

Et, ressaisi par le souvenir de la conférence qu'il devait faire à la Sorbonne, il embrassa sa nièce et lui souhaita une bonne nuit.

— Je monterai dans une minute. Je dois encore ranger l'argenterie.

Quand Elisabeth fut seule et qu'au premier étage une porte se fut refermée, elle s'affaissa sur le rebord de la table, puis resta là, les yeux fixes, ne voyant même plus les fleurs qu'elle avait cueillies le matin et qui se mouraient dans leurs vases de porcelaine.

Elle ne pensait plus à Raymond Privas. Elle souffrait seulement d'avoir émiétté un peu de son cœur au vent qui passe. Elle souffrait d'avoir été basouée dans sa confiance et elle se sentait plus vieille de toutes ses illusions perdues.

• Son orgueil saignait peut-être plus que son cœur. Elle n'aimait plus le bel officier de marine qui savait si bien parler d'amour, mais elle s'en voulait d'avoir cru à ses paroles, de n'avoir pas deviné que les mêmes phrases pouvaient se murmurer tout aussi bien à l'oreille d'une autre.

Elle se raidissait pour ne pas pleurer. Même dans le mystère de ce salon que ne hantaient plus que des ombres, elle ne voulait pas accorder une larme au souvenir de Raymond Privas.

Èt une rumeur banale de chevaux de bois tourbillonnait autour de son front lourd de fatigue et de tristesse.

Oui, de tout ce joli roman il ne lui resterait que cela : la foule hurlante des foires, la musique langoureuse des orgues de mandège et une casquette d'officier de marine se profilant sur la clarté des boutiques.

... Une heure sonna au-dessus de la ville.



Les jours reprirent uniformes dans la tiédeur claire de l'été.

Elisabeth ne parlait pas de son rêve éteint, mais elle passait plus lointaine dans les rues endormies de Fontainebleau.

Un matin, en revenant d'un cours, elle trouva son oncle qui l'attendait, une lettre à la main et l'air un peu embarrassé.

— Devine qui m'écrit ?

— M. de Presves ?

— Non, mais tu brûles... M^{me} Navry.

— Ce n'est pourtant pas le Jour de l'An.

— Ah ! voilà ! elle t'invite à venir passer tes vacances chez elle au bord de la mer.

— Elle est malade, voyons !... Elle soupçonne à peine mon existence et elle m'invite comme cela sans crier gare.

— Hum... enfin c'était à prévoir.

— A prévoir ?

— Tu oublies le testament de M. Schmitz. A l'heure actuelle, le seul compositeur vers lequel se tournent tous les espoirs est René Arvel, un élève de Jean Navry. Il est en ce moment aux *Rochers*, c'est la propriété des Navry, et on voudrait vous mettre en présence.

— Il est vrai que j'avais complètement oublié ce stupide testament... René Arvel, ce garçon-là me déplaît à distance. Je n'aime pas les gens qui chipent aux autres leur héritage.

— Mon Dieu, quand les véritables héritiers n'en sont pas dignes !

Et M. Mercier songeait à la fortune du vieux Schmitz.

— Sait-on jamais ? Pour moi René Arvel est en train de voler Jacques Navry. C'est toujours un vol, même si la victime ne résiste pas.

— Oh ! personne ne punit les voleurs de gloire. Le cas n'a pas encore été examiné dans

le code. Cet artiste que tu ne connais pas peut être charmant.

— Pas dans son rôle de mari en perspective.

Elle retroussa ses narines d'un petit air dégouté.

— Alors tu refuses l'invitation?

— Mais non, j'accepte.

— Vraiment, tu acceptes?

— Oui, cette aventure m'amuse. J'ai envie de voir ce monsieur qu'on encense et de me moquer de lui. C'est un sport comme un autre.

Et elle eut un rire dur :

— Je ne dois passer dans ses rêves que vêtue d'une robe faite de billets de banque, car, m'ignorant, il ne peut m'aimer... Eh bien ! l'histoire est drôle.

— Tu me fais peur..., avoua M. Mercier en se laissant retomber dans son fauteuil. Tu parles plus amèrement qu'une vieille dame revenue de toutes les joies de ce monde.

Il soupira :

— Moi qui voudrais tant te voir mariée ! Enfin tu changeras peut-être d'idée quand tu seras là-bas. Elisabeth Arvel, cela ferait très bien.

— Tout à fait bien ! Comme vous êtes resté jeune. Tenez, je crois que les vieux papiers cela conserve.

Et elle embrassa son oncle sur les deux joues.

— Quelle enfant terrible !

— Encombrante, n'est-ce pas, pour un grave célibataire. Vous pouvez écrire à M^{me} Navry en lui annonçant mon arrivée.

— Je vais faire tout de suite cette lettre.

« ...Tu ne seras pas seule là-bas au début, tu retrouveras ce brave de Presves, il est encore pour huit jours à Saint-Brévin.

— Et il ne vous a pas envoyé de ses nouvelles?

— Non, cela m'étonne et m'inquiète. Je n'ai même pas reçu une carte postale de lui et il m'avait promis de me faire part de ses impressions.

— C'est sans doute qu'elles sont mauvaises. Alors il préfère les garder pour lui. Oh ! cela ne m'étonne pas. C'était à prévoir. Il a dû traiter le fils de son ami un peu trop militairement.

— Surtout que René Arvel a prévenu le monde entier que dans trois mois il aurait achevé la *Sonate inachevable*.

— Je vais trouver ce pauvre colonel de très mauvaise humeur !



Toute mince dans son manteau de voyage, un large feutre ombrant son visage, Elisabeth Vernon s'éloigne de la gare de Saint-Nazaire.

D'un côté se dressent de vieilles maisons solennelles noircies par les années, de l'autre ce sont les bassins et leurs énormes paquebots aux coques noires couronnées de rouge.

Plus loin encore, c'est l'estuaire avec son moutonnement qui est déjà celui de l'Océan tout proche.

Amusée par cette vie de port, Elisabeth longe les docks et regarde l'eau brune où passent des canots, où s'inclinent des yachts étrangers prêts à repartir vers de nouveaux horizons.

Elle a contourné les bassins et est arrivée enfin au ponton du bac de Mindin.

La vedette part dans une demi-heure.

En attendant, la jeune fille est allée s'asseoir sous la pergola du café bâti sur un terrain vague que vient lécher le flot.

Elle a posé sa valise sur une chaise et elle reste à rêver devant un verre de limonade.

L'estuaire s'étend devant elle, majestueux, vert et remué de houle. Des vols de mouettes balaient le ciel bleu brillant de lumière et là-bas se dessine une ligne grise que domine la silhouette du clocher de Donges.

A droite, plus lointaine encore, c'est la côte de Saint-Brévin que haussent et assombrissent des bois de pins.

Et soudain, Elisabeth se rappelle qu'elle doit faire quelques achats dans Saint-N: faut qu'elle regagne la ville. Tant pis, dra le bac de l'après-midi et déjeunera au buffet de la gare qui semble bien fréquenté.

Un dernier contact avec les magasins, les trottoirs et les maisons de cinq étages, puis en vingt minutes le décor changera... Ce sera la liberté, la campagne, la mer. Saint-Brévin est là, tout près, de l'autre côté de l'estuaire, avec son immense plage blanche.

Elisabeth s'est levée et a repris sa valise.

Mais voici que, dans ce profond silence d'un jour d'été, monte un chant triste.

Elisabeth, qui va quitter le café, s'arrête.

Dans une maison qu'on ne voit pas, mais qu'on devine au delà d'un jardin, quelqu'un joue la *Sonate inachevée*.

Le ponton est désert et la digue aux poutres verdies d'algues et les pierres mornes de la grève et la route qui vient des docks.

Mais Elisabeth a baissé les yeux et, tout près d'elle, elle aperçoit un jeune homme qu'elle n'avait pas remarqué.

Il est accoudé à une table peinte en brun et il presse son front dans ses deux mains, cachant ainsi son visage.

Durant une seconde, le regard d'Elisabeth se pose sur l'inconnu... Il écoute, lui aussi, sans doute, et sur ses doigts glisse une larme.

Alors Elisabeth s'en va doucement, et sans bruit ses pieds frôlent le sol.

Le jeune homme de la terrasse ne l'a même pas vue passer.

*
* *

Ayant fait tous ses achats et ayant déjeuné dans la grande salle paisible du buffet de la gare, Elisabeth dit adieu à Saint-Nazaire et reprit le chemin de l'embarcadère.

Elle songeait à la réception qui l'attendait à Saint-Brévin. On l'accueillerait sûrement avec beaucoup d'amabilité : une femme qui apporte une fortune dans les poches de son manteau est toujours bien reçue, surtout lorsqu'on espère la marier avec un monsieur qui ne pourra toucher son héritage qu'une fois cette union consommée.

La jeune fille se mit à rire à cette idée. Il ne lui déplaisait pas, en somme, de jouer le premier rôle dans cette aventure et d'être celle qu'on adulerait.

Elle jeta un coup d'œil dans la glace d'une devanture et elle ne se trouva pas mal du tout... Elle n'était pas très jolie, sans doute, mais elle avait un visage qui plaisait sans qu'on sût pourquoi et elle s'habillait bien, ce qui est énorme pour une femme.

Elle repartit d'un pas léger et un sourire errait sur ses lèvres. Elle avait un peu honte, au fond, d'aller se divertir là-bas, dans ce cadre où avait vécu Jean Navry, et de se faufiler dans

l'intrigue mesquine qui se jouerait aux *Rochers*.

C'était dans cette propriété de Saint-Brévin que le compositeur avait commencé la célèbre sonate et qu'il était mort sans l'avoir achevée...

Alors, de nouveau, Elisabeth songea à celui qui n'avait pu hériter du don paternel et son visage redevint grave.

— Le pauvre type ! murmura-t-elle.

Et tandis que le bateau l'emmenait à travers l'estuaire elle se sentait prise d'une immense pitié pour cet orphelin qui avait peut-être beaucoup souffert.

Elle aurait voulu pouvoir apporter un peu de douceur dans sa vie. Elle sympathisait déjà avec lui parce qu'elle le devinait différent de Raymond Privas, différent de ces hommes à qui tout réussit et qui s'en vont écrasant ce qui leur résiste, forts de leur orgueil et de leur égoïsme.

V

L'OMBRE DE LA GLOIRE

Elisabeth s'est arrêtée devant une splendide propriété dont on n'aperçoit qu'un fouillis de verdure et quelques statues toutes blanches surveillant les allées qui s'enfoncent vers l'inconnu.

Il n'y avait personne au débarcadère, personne à la gare et, en agitant la cloche de ce portail, la jeune fille éprouve de nouveau cette

impression désagréable de tomber chez des gens qui ne vous attendent pas.

Une femme est arrivée au bout de cinq minutes et elle contemple la visiteuse d'un air ahuri.

Inquiète et agacée, Elisabeth regarde de nouveau la plaque de marbre qui porte ce nom : *Les Rochers*.

— Je ne me trompe pas?... C'est bien ici qu'habite M^{me} Navry?

— Oui, Mademoiselle.

— Je l'ai prévenue, pourtant... je suis M^{lle} Vernon.

Un brusque sourire détend le visage de la domestique.

— Oh ! pardonnez-moi... je ne pouvais pas me douter. Certainement Madame n'a pas reçu votre lettre. Tout le monde est à Nantes aujourd'hui pour faire des achats. Vous comprenez, il y a un bal costumé dans quelques jours... M. Jacques n'est pas parti, je crois, mais je ne sais où il est passé.

Cette dernière phrase, prononcée d'un ton indifférent comme s'il s'agissait d'une quantité négligeable, a fait tressaillir Elisabeth.

Guidée par sa compagne, elle s'engage maintenant dans un chemin qui trace une courbe et au bout duquel s'encadre une haute maison grise tournée vers la mer.

— Madame sera désolée. Je vais vous conduire à votre chambre et le jardinier ira chercher vos malles. Ne désirez-vous pas prendre quelque chose?

Elisabeth sourit sans répondre. L'amabilité de cette femme calme ses inquiétudes : si elle déploie tant de grâce, c'est sans doute qu'on lui a répété sur tous les tons que M^{lle} Vernon était une invitée de marque.

Et maintenant, dans la jolie pièce où elle va vivre, Elisabeth s'attarde devant sa fenêtre ouverte sur l'océan.

Elle a mis une robe de voile mauve qu'elle avait roulée au dernier moment dans sa valise et elle se trouve charmante.

Entourée de jolis meubles, dans ce monde nouveau où tout lui sourit, elle se sent presque gaie, comme si le vent qui vient du large et fait frémir les rideaux avait chassé loin d'elle tous les souvenirs douloureux.

Durant une seconde elle se penche à la croisée et le calme du parc et de l'eau bleue où passent des voiles la pénètre peu à peu. Aucun bruit dans la maison, aucun pas sous les arbres, mais un grand apaisement d'église claire.

Prise soudain d'une envie folle de courir vers ce jardin qui ce soir ne sera plus à elle, Elisabeth sort de sa chambre et bondit dans l'escalier.

Parvenue aux dernières marches, elle s'arrête, un cri sur les lèvres.

Debout au milieu du vestibule, un grand garçon, en pantalon et chandail blancs, la regarde d'un air moqueur.

— Excusez-moi, Mademoiselle, mais je ne savais pas que vous arriviez aujourd'hui. Ma mère va être désespérée de n'avoir pas été là pour vous recevoir.

La main appuyée à la rampe, Elisabeth songait :

« Mais où l'ai-je donc rencontré? »

— Si ma compagnie ne vous ennuie pas, voulez-vous que je vous fasse les honneurs du jardin?

Il était cérémonieux avec une nuance d'ironie.

— J'y allais, répondit Elisabeth.

Ils sortirent par le perron et s'engagèrent dans une allée qui conduisait à la terrasse dominant presque la mer.

Pendant quelques instants ils se turent, puis, la première, Elisabeth demanda :

— Vous êtes, n'est-ce pas, M. Jacques Navry ?

— Oui... et vous M^{lle} Elisabeth Vernon ? Depuis quinze jours on ne parle plus que de vous ici.

Il avait ralenti le pas près d'une statue de marbre.

— J'étais sûr que vous ne seriez pas pour moi une inconnue. Et quand j'étais là au bas de l'escalier c'était vous que j'attendais.

Il se mit à rire silencieusement.

— Ah ! fit soudain Elisabeth, c'est donc bien vous que j'ai rencontré à Fontainebleau sur les chevaux de bois ?

— Et je vous ai déclaré que j'étais un raté. La coïncidence m'amuse... Je vous scandalise.

Elle secoua la tête, mais une ombre avait passé dans ses yeux.

— Vous ne vous doutiez pas que sur ce trottoir vous étiez entre Jacques Navry et M. Schmitz ? Ce jour-là vous avez décidé cet original à vous laisser la moitié de sa fortune sous condition...

— Oh ! ne me rappelez pas cette condition, je ne la connais que trop !

— N'est-ce pas à cause d'elle que vous êtes ici ?

— Peut-être...

Ils avaient atteint la terrasse d'où l'on ne voyait plus que la mer.

— Comme tout est calme !

— Par hasard... La maison est bruyante ordinairement. Ce qui me réjouit, c'est de penser

que je suis ici à vous souhaiter la bienvenue et que ceux qui désiraient tant vous accueillir les premiers sont à Nantes. Ce pauvre René Arvel qui ne soupire qu'après vous et refait dix fois par jour le nœud de sa cravate !

Très vite d'ailleurs, pour ne pas effleurer l'absent de ridicule, Jacques Navry ajouta :

— C'est un charmant garçon.

— Ah ! fit Elisabeth indifférente. Regardez cette jolie voile rose... Faites-vous du bateau ici ?

— Moi ? Oh ! beaucoup. C'est ma seconde passion après l'auto et je n'en ai pas d'autres.

— Vous oubliez les chevaux de bois.

Il haussa les épaules.

— C'est assez amusant, en somme... Je dois vous dire que, lorsque vous m'avez vu galoper à vos côtés sur une cavale en carton, je me livrais à une exhibition. Depuis l'aube j'étais traqué par une bande de poseurs, de soi-disant amis de mon père. Pour me débarrasser d'eux en les horrifiant, je n'ai rien trouvé de mieux que de redevenir un gosse pendant cinq minutes. L'effet a été radical et le lendemain trois journaux faisaient mon oraison funèbre... morale.

Il regardait Elisabeth bien en face comme s'il attendait et redoutait tout à la fois quelque chose...

Elisabeth se contenta d'appuyer :

— Je vous comprends très bien... ces gens étaient idiots.

Il parut éprouver un soulagement infini.

— L'idiotie est normale... Mais il est cinq heures. On a dû préparer le goûter : il vous faut réparer vos forces et en prendre de nouvelles. La vie est très fatigante ici, il y a tant de monde.

— Je n'aime pas beaucoup cela.

— Rassurez-vous, les jours ordinaires on ne voit qu'une trentaine de personnes. En ce moment nous ne sommes pas trop submergés par la foule des amis intimes. A part quelques dames, René Arvel et le colonel de Presves, nous sommes presque en famille... Je m'amuse d'ailleurs beaucoup.

— Je connais le colonel de Presves : c'est un vieux camarade de mon oncle... Il désirait tant vous rencontrer.

— Je m'en doute... Il essaie depuis un mois de me confesser et jusqu'à présent je suis arrivé à lui échapper. Mais l'orage gronde, de plus en plus menaçant.

— Le pauvre homme... Qu'est-il allé faire à Nantes?

— Il y est allé pour me suivre. J'ai feint de partir avec toute la bande, puis, à Corsept, j'ai fait demi-tour et je suis revenu... La douche sera pour demain.

— Je lui avais bien dit de ne pas venir ici, murmura Elisabeth pensive.

Le goûter fut très gai.

Jacques Navry en fit les honneurs avec une sorte de politesse nonchalante où passait parfois une vague curiosité.

On avait dressé une table dans le bureau et Elisabeth avait en face d'elle un grand portrait de Jean Navry.

Tout en croquant des petits fours, elle observait les deux visages où brillaient les mêmes yeux, ouverts pourtant sur des âmes si différentes.

— Vous ne m'écoutez plus, remarqua Jacques qui parlait des courses de la Baule. Vous êtes perdue dans la contemplation de ce tableau.

— Il est très beau. Votre père est la seconde personne qui m'accueille ici et il me plaît. Oh ! je le connaissais depuis longtemps sans avoir jamais vu son visage.

Jacques remuait sa cuiller avec l'air résigné d'un homme qui s'attend à tout, mais Elisabeth n'ajouta rien d'autre.

Comme ils finissaient de goûter, on apporta le courrier.

— Trois lettres pour moi... vous permettez, Mademoiselle ?

Et il déchira les enveloppes.

— Elles se ressemblent toutes : c'est la potion quotidienne pour m'empêcher d'oublier... Vous pouvez lire si cela vous amuse.

Elisabeth parcourut les trois premières phrases :

O vous son fils, aiglon qui ne savez pas que vous avez des ailes, réveillez-vous...

Jacques Navry, je vous aime et veux vous rendre la flamme que vous avez perdue...

Monsieur, j'ai pu me procurer une photographie de vous et elle ne me quitte plus. Oui, vous portez sur votre front le sceau de votre race...

Elle n'alla pas plus loin et replia les feuillets.

Jacques les prit et les émietta en tout petits morceaux dans la corbeille à papiers.

— Si je les avais gardées, j'aurais une véritable collection d'autographes. Les écritures varient, mais non les déclarations. Toujours la même salade : Rostand et Andromaque, des points d'exclamation et de l'amour au kilomètre.

— Pourquoi les ouvrir ?

Une corne d'auto lui répondit : M^{me} Navry et ses invités rentraient.

Quelques minutes plus tard, une demi-douzaine de personnes s'engouffraient dans la pièce tandis que M^{me} Navry s'excusait en secouant sa tête blonde et présentait très vite :

— Mon frère, M. Roger, et sa femme. Mon amie, M^{me} Viar, et son fils André; M^{lle} Solange de Verse, M. René Arvel...

Là M^{me} Navry fit une pose, puis reprit :

— ...Qui a depuis longtemps envie de vous connaître.

Elisabeth tendit la main au jeune homme qui s'inclinait devant elle. Il était très brun et bachelier malgré une certaine élégance d'artiste.

En détournant la tête, Elisabeth rencontra le regard de Jacques Navry qui contemplait la scène avec la délectation d'un spectateur devant un tableau de choix.

Agacée, elle demanda :

— Je suis enchantée de vous voir, monsieur Arvel, mais je le serais plus encore de vous entendre.

Tout de suite M^{me} Navry proposa :

— René, jouez-nous donc cet impromptu qu'aimait tant mon mari.

Tandis que René obéissait sans se faire prier, le colonel de Presves vint s'asseoir près d'Elisabeth :

— Alors, Mademoiselle, c'est pour ce garçon-là que vous êtes venue? Je ne puis le souffrir et vous ne pensez pas, tout de même, qu'il va achever l'immortelle sonate de Jean Navry?

— Non, je ne le pense pas, et c'est pour cela que je suis ici. Il n'est nullement dangereux. Il joue bien, mais il n'a pas encore compris son métier.

Elle avait croisé ses mains sur ses genoux et sa robe faisait une clarté dans l'ombre du salon. Au dehors toutes les teintes se fondaient et les grands pins traçaient des lignes noires sur le mur uni de la mer.

Tout le monde écoutait. Les jeunes filles étaient pensives, ayant besoin plus que les autres de musique pour se comprendre.

M^{me} Navry avait un air pénétré. Le colonel de Presves tapotait le bras de son fauteuil.

Et quand le piano se tut on s'aperçut que Jacques, allongé sur un divan, dormait le plus paisiblement du monde.

— Il est bien toujours le même ! murmura M^{me} Navry avec mélancolie.

Et, agrandi par le soir qui venait, le portrait de Jean Navry semblait couvrir tout le mur.

Une voix aiguë monta, dominant les autres voix : Solange protestait :

— Il a dansé toute la nuit et pêché toute la matinée. Il est fatigué, ce n'est pas étonnant.

— Quelle est cette personne ? s'enquit Elisabeth.

— Une jeune héritière qui a envie de se marier et dont M^{me} Navry compte faire sa belle-fille.

— Ah !...

Mais M. de Presves ne songeait qu'à celui qui dormait sur son coude replié.

— Si son père le voyait !

— Oh ! je suis sûre qu'« il » le voit, et qu'« il » le comprend.

Et elle levait ses yeux graves vers l'officier.

Au dîner tout le monde ne s'occupa plus que de la nouvelle venue. On l'avait placée près de René Arvel, mais elle prit part à la conversation générale et se préoccupa peu de son voisin. Elle était gênée de sentir qu'on détaillait cha-

cun de ses gestes et d'être le point de mire de tous les regards.

Et comme elle voulait paraître aimable, elle avait l'impression de faire la roue sur une scène de théâtre.

Le repas fini, elle fut entraînée au casino avec une foule d'inconnus. M^{me} Navry battait décidément les records en fait d'amis intimes.

Elisabeth, que son voyage avait un peu étourdie, put s'échapper de bonne heure. Elle revint avec le colonel de Presves qui pestait contre le plaisir et les gens en vacances.

Les maisons paraissaient lointaines, blotties au fond de leurs jardins avec seulement quelques luciers perçant la masse des feuilles.

La mer baissait et elle s'en allait loin, très loin, laissant derrière elle des vagues de sable, et on ne pouvait savoir où l'eau commençait.

— Je pars dans deux jours, grogna M. de Presves en ouvrant une petite porte qui donnait sur la dune. Comment trouvez-vous les habitants de cette maison? J'irai porter vos impressions à votre oncle... Les miennes sont très mauvaises.

Ils marchaient sous les arbres entre lesquels se dessinait parfois le fantôme d'une statue.

— Mon Dieu, que puis-je vous dire? M^{me} Navry joue la comédie pour tout le monde et pour elle-même. Solange de Verse ne pense qu'à se caser. André Viar est le type de l'idiot complet. René Arvel croit encore que jouer du piano c'est taper sur un clavier sans faire de fausses notes. Quant aux autres personnages, ils tiennent parfaitement les rôles que leur hôtesse leur a distribués.

— Et Jacques?

— Je ne sais pas encore.

VI

UN HÉRITAGE TROP LOURD

Lorsque vint le jour de son départ, M. de Presves dut reconnaître qu'il était d'une humeur exécrable. Mais c'était vraiment dur d'être revenu du Congo pour voir Jacques Navry et de repartir sans avoir pu échanger trois mots avec lui.

Quant à M^{me} Navry, il ne l'avait que trop vue : elle était intarissable, inépuisable au sujet de son mari.

Elle avait déployé tous ses talents de conteuse en l'honneur de son visiteur et avait même réclamé son avis au sujet de la publication des œuvres de Navry.

Mais, dans tout cela, il n'était jamais question de Jacques et le jeune homme restait insaisissable. Il passait des journées entières à la pêche et, lorsqu'il n'était pas sur son bateau, il ne quittait guère les courts de tennis.

Le soir venu, il rejoignait ses camarades au casino et là, plus inabordable qu'ailleurs, il dansait, jouait au bridge, absorbait un nombre incalculable de glaces et de gâteaux.

Aussi, après bien des tentatives infructueuses, le vieil officier dut se reconnaître vaincu par ce gamin de vingt-deux ans qui refusait la bataille.

Et, attristé, de Presves descendit dans le parc pour la dernière fois. Jacques jouait au tennis et toute la jeunesse s'était massée autour des grilles car c'était très amusant de voir ce grand garçon manier sa raquette.

Il bondissait, sautait, retombait, s'allongeait, et tout cela sans effort, le sourire aux lèvres et avec une grâce extraordinaire.

Désabusé, le colonel regardait : il avait parfois envie de rire avec les autres, mais il sentait peser sur lui, infiniment triste, cette gâté.

Soudain Jacques, ayant donné un coup de côté, envoya une balle juste sur le nez de René Arvel qui pérorait dans un groupe. Le compositeur grimaca tandis que Jacques s'excusait.

Mais M. de Presves avait vu passer une expression indéfinissable sur le visage de Jacques au moment où il lançait cette balle malencontreuse.

Et quelques instants plus tard, au lieu de remonter au château pour y boucler sa valise, le colonel rejoignait le fils de son ami sur la terrasse du bord de l'eau.

Le jeune homme bavardait avec Elisabeth Vernon qui s'appuyait à la balustrade tandis que le vent du soir soulevait ses cheveux bruns.

Lorsque Jacques aperçut le colonel, il eut une moue significative, mais vint au-devant de lui.

— Mon enfant, dit M. de Presves, je ne veux pas partir sans avoir causé un peu avec vous car je suis venu de très loin pour vous voir.

— Oh ! ce n'était vraiment pas la peine.

Le colonel eut envie de gifler ce gosse malappris, mais il avait trop aimé Jean Navry et il ne put que protester :

— Je voudrais vous parler de votre père.

— Il y a bien longtemps qu'on ne m'en parle plus.

— Votre mère pourtant ?

— Comme les autres elle me considère indigne du nom que je porte. J'ai eu le malheur d'être quelqu'un de très ordinaire, moi, le fils d'un grand artiste. J'aurais peut-être fait malgré cela mon chemin dans la vie, mais tout jeune j'ai été étiqueté « raté ». Durant mon enfance, les gens n'ont cessé de répéter en chœur « A cet âge-ci son père était déjà remarquable, son père apprit à lire en quelques mois, tandis que lui ! »

« C'est terrible de lutter contre son père quand ce père est un génie. J'étais condamné d'avance à la nullité. Que je reste dans le fossé ou que j'en sorte, je serai toujours aussi loin au-dessous de mon père qui plane sur les sommets. Et comme je ne veux pas me fatiguer, je me suis assis confortablement au fond du fossé.

Effrayé, de Presves écoutait ces déclarations qui lui faisaient mal et que Jacques débitait avec le plus beau calme, en souriant même, comme si tout cela eût été très drôle.

Le colonel eût voulu parler, protester, mais déjà le jeune homme poursuivait :

— J'ai commis une faute, je le reconnais. Celle de ne pas mourir lorsque j'avais encore des boucles blondes : c'eût été le seul moyen de quitter la scène discrètement et en beauté. Les journaux m'auraient consacré de vastes articles. Tout le monde aurait pleuré les grandes espérances que je donnais, l'avenir superbe qui s'ouvrait devant moi. J'aurais eu ma part du linceul de gloire dans lequel s'est endormi mon père.

« Maintenant c'est trop tard et si demain je m'en allais nul n'y prendrait garde. On se ferait un devoir d'entourer ma mort de silence

et d'ombre après avoir mis un éteignoir sur ma vie.

— Mais c'est horrible, ce que vous dites là ! s'écria soudain Elisabeth Vernon qui, ayant quitté la balustrade, avait rejoint son camarade.

— Oh ! ce n'est pas horrible du tout ; pourquoi de si grands mots pour de si petites choses ? Je prouve seulement à Monsieur qu'il n'y a plus rien à faire. Je suis un incapable si l'on veut, mais je n'embête personne et c'est déjà beaucoup. Aussi je demande qu'on me laisse tranquille puisque je ne trouble pas le repos des autres.

Et, d'un geste brusque, Jacques arracha une branche à un arbuste.

Un peu rouge, M. de Presves reprenait :

— Ah ! vous croyez que cette neutralité est un idéal ? Et c'est pour cela que vous laissez les œuvres de votre père en proie à ce snob ridicule qu'est René Arvel ?

— Alors vous ne trouvez pas que ce type-là est un grand artiste ? Tiens, c'est étonnant.

Avec une lueur moqueuse dans ses yeux gris, Jacques pencha la tête de côté, puis continua en riant :

— Il ne serait pas flatté, s'il vous entendait, car il a recueilli, lui, et fort habilement, cette succession dont je ne savais que faire. Il ne signe plus que « l'élève de Jean Navry » et cela parce que jadis, durant quinze jours, il eut mon père pour professeur. Mais il finit par se prendre au sérieux, par se croire, comme le prétendent ses admirateurs, le fils spirituel de Jean Navry, le seul digne de ce titre puisque le fils de son âme, le fils de son talent.

Jacques riait encore, mais son rire sonnait

faux, tandis que, du bout de sa badine, il décapitait sans pitié les fleurs d'une corbeille.

Bouleversé par ce rire, de Presves rugit presque :

— Vous vous en rendez compte et vous le laissez faire !

— Je m'en rends compte, mais je ne prends pas cela au tragique.

— Alors pourquoi m'avoir dit toutes ces choses ?

— Pour que vous ne croyiez pas que je suis un parfait imbécile auquel il faut ouvrir les yeux.

— Ne puis-je pas vous aider ? faire quelque chose pour vous ? J'ai en tant d'affection pour votre père,

— Non, Monsieur, il n'y a rien à faire car Jean Navry ne m'a rien laissé.

Alors le colonel de Presves s'éloigna, sentant, en effet, qu'il n'y avait rien à faire, mais il était, malgré lui, obsédé par cette pensée :

« Est-il » vraiment aussi indifférent qu'il veut le paraître ? »

Jacques suivit un instant du regard l'ami de son père, puis il revint vers Elisabeth qui s'était de nouveau accoudée à la balustrade.

Il l'appela doucement.

La jeune fille se tourna un peu et il vit qu'elle pleurait :

— Comment ! vous êtes sensible à ce point ?

Mais Elisabeth se redressa et Jacques baissa les yeux, se sentant lu tel un livre qu'on feuillette depuis longtemps.

— Vous souffrez.

— Non ! protesta-t-il.

Elle n'essaya pas de lutter, mais elle murmura :

— Je vais dire adieu au colonel... Il n'a pas compris et il part si triste.

— Oh ! il se consolera vite.

— Vous n'avez pas de remords ?

— Vous savez bien que je me moque de tout et de tout le monde.

Alors elle s'éloigna sans détourner la tête.



Elisabeth était depuis huit jours à peine aux *Rochers* et elle avait l'impression d'être tombée dans un théâtre où l'on tenait absolument à lui faire jouer un rôle au cœur d'une comédie commencée depuis des années peut-être.

M^{me} Navry incarnait la veuve inspirée d'un génie. André Viar, c'était le bouffon qui croit que c'est arrivé. Solange faisait la jeune coquette qui s'efforce d'être de son temps et qui, sans les circonstances, aurait été une fillette insignifiante somnolant au fond de sa province.

René Arvel tenait la place du grand artiste qui montre à tous son étoile à la manière du singe de Florian.

Quant à Jacques Navry, n'ayant pu être Hamlet, il était un Aiglon très moderne, fantasque, moqueur et pas le moins du monde poitrineux. Pendant une journée entière il s'en allait à la pêche, puis il revenait le soir, les yeux agrandis de rêves nouveaux, le visage hâlé par le vent du large et les mains sales. Mais tout de suite il reprenait sa tenue de jeune homme élégant et il passait la nuit au casino à danser ou à rire, comme si c'étaient là les deux seuls buts de l'existence.

Maintenant tous les acteurs entouraient Eli-

sabeth Vernon, la torçaient à tenir un rôle dont elle ne voulait pas.

Jacques jouait à l'autre bout de la scène, pendant ce temps René Arvel faisait consciencieusement sa cour puisque le testament de M. Schmitz en avait décidé ainsi.

Les figurants feignaient de croire qu'Elisabeth répondait à de telles avances, les moindres gestes qu'elle ébauchait, les paroles les plus banales qu'elle prononçait étaient toutes interprétées dans le même sens.

Et dans Saint-Brévin, les têtes se tournaient, curieuses, vers la jeune fille qu'on voyait déjà fiancée avec le seul artiste capable de terminer l'inachevable sonate.

Mais Elisabeth était bien décidée à ne pas se laisser faire : elle était venue pour voir son amie la mer, pour jouir des clairs de lune et des heures tièdes dans l'ombre des pins.

Elle était venue pour oublier et pour autre chose aussi peut-être... mais non pour aimer René Arvel.

Elle le regardait amusée, avec l'impression que tout ce qu'il disait s'adressait aux tables, aux chaises, mais non à elle. Elle avait toujours envie de se lever pour voir s'il n'y avait pas une autre personne qui écoutait le musicien lorsqu'il commençait ses déclarations compliquées.

Une après-midi où elle était venue se réfugier sur la terrasse, il la rejoignit :

— Je ne vous dérange pas, Mademoiselle ?

Il souriait, sûr de la réponse, comme ces acteurs qui savent aussi par cœur le rôle de leurs camarades.

— Non... vous ne me dérangez pas. Aujourd'hui je fais abstraction des êtres et des

choses... Vous pouvez vous asseoir. Dans cinq minutes vous vous confondrez pour moi avec le paysage.

Elle levait la tête vers le compositeur qui s'assit, docile, mais il était bien décidé à ne pas se confondre avec les troncs qui l'entouraient et il commença en se renversant un peu :

— Ce m'est toujours un grand plaisir de bavarder avec vous.

— Vraiment ?

— Vous ne le croyez pas ?

Et il l'enveloppait d'un regard tendre.

Elle cueillit une feuille du fusain qui frôlait le banc auquel elle s'adossait et la pétrit dans ses doigts.

— Je me demande pourquoi vous vous donnez tant de mal pour essayer de me faire la cour ?

Décontenancé par cette attaque imprévue, il bafouilla :

— Mais je vous aime...

— Permettez-moi d'en douter. Il y a un « mais », en effet.

— Ne devez-vous pas épouser celui qui terminera la *Sonate inachevée* ?

— Peut-être... En tout cas ce ne sera sûrement pas vous. A quoi sert donc de prolonger ce jeu fatigant ?

Cette fois atteint dans son orgueil, il se redressa et apparut vraiment beau sur cette splendide toile de fond qu'est la mer.

— Je crois que je la terminerai.

— C'est possible, mais on sentira un fossé entre les deux parties de l'œuvre. Vous avez un tempérament musical trop différent de celui de Jean Navry. Ce n'est pas une injure que je vous fais. Son fils seul pourrait achever cette

merveille pour qu'on y sente battre un peu la même âme.

— Son fils ! répéta René Arvel avec un accent de pitié. Tenez, le voici, son fils !

En effet, Jacques descendait vers la terrasse en jonglant avec sa raquette.

Il s'approcha des deux jeunes gens.

— Pardonnez-moi d'interrompre une conversation palpitante... Ne venez-vous pas au tennis ?

— Mais si..., répondit Elisabeth.

— Je vais chercher nos deux raquettes.

Et René Arvel s'empressa.

— Il est très gentil, n'est-ce pas ?

— Très, mais il n'est que cela.

— Vous avez une jolie robe. On voit tout de suite qu'elle vient de Paris.

— Savez-vous que la semaine prochaine on donne à la Baule un récital d'auteurs modernes ?

— Je regrette, je vais danser au casino de Pornic, ce jour-là.

Il y eut un moment de silence, puis soudain Elisabeth interrogea :

— Pourquoi n'êtes-vous jamais vous-même ?

Il sursauta, la regardant en face cette fois.

— Qui vous dit que je ne sois pas moi-même ? Ah ! vous me croyez peut-être un grand génie méconnu, un ange déchû qui endure de terribles tourments et quête un peu d'amour pour retrouver ses ailes ?

« Si j'avais gardé les lettres que j'ai reçues, je pourrais vous montrer bien des broderies couurant sur le même thème. Je vous faisais jusqu'à présent l'honneur de ne pas vous confondre avec ces admiratrices déchainées qui

L'OMBRE DE LA GLOIRE

sont persuadées que je suis un surhomme égonflé.

— Décidément vous avez bien appris votre rôle.

— C'est une idée fixe... Vous avez peut-être raison, mais que vous importe? Un masque est souvent bien commode : cela vous empêche d'être heurté par trop de contacts. Pourquoi vouloir m'arracher ce masque qui est peut-être tout ce que je possède? Le bel arbre a donné un avorton. Par coquetterie j'y ai mis un ruban rose : ne le dénouez pas car vous ne trouveriez rien dessous.

— Est-ce bien sûr?

— Prenez garde, la curiosité des femmes est souvent cruelle, elle ouvre des portes qu'elle ne peut plus refermer.

— Vous vous trompez.

Et elle se pencha :

— Je ne voudrais pour rien au monde alourdir vos soucis. Ne me considérez pas comme une ennemie, mais comme une amie.

— Alors vous m'offrez votre amitié? Je vous remercie, mais je vous estime trop pour l'accepter. Il me plaît, voyez-vous, d'être seul. Voici René qui revient, ne le faisons pas attendre.

Et jusqu'au club il plaisanta du même ton habituel.

*
#

L'heure du dîner approchait. Dans le salon, M^{me} Navry et ses amies se débattaient encore au milieu de gazes brillantes de toutes les couleurs, et les jeunes gens s'évertuaient à les aider en faisant mille bévues.

Elisabeth, qui avait achevé son costume, monta au premier étage pour se laver les mains et se recoiffer.

Sur le palier, elle fut rejointe par Jacques Navry qui rentrait, les épaules un peu courbées et le visage marqué de lassitude.

— Il paraît que vous revenez de la pêche?

— Il paraît...

Et Jacques se dirigea vers sa chambre.

— Cela fait sans doute partie de votre rôle car lorsque je suis allée sur la plage votre bateau était échoué près du Pointeau.

— Ah ! vous allez donc sur la plage ? Ce n'est pas dans les habitudes de la maison. Enfin je suis bien surveillé.

Il s'était soudain retourné et, quoiqu'il essayât de plaisanter, il était vraiment furieux.

— Vous vous fâchez... Ce n'est pas dans votre rôle.

— Nous avons l'air de jouer la *Farce du Cuvier* à rebours. Pourquoi diable vous occuper de moi ? Vous n'avez donc pas remarqué qu'ici on ne s'occupe pas de moi : on a bien raison car auparavant c'était un enfer !

— Vous allez me prendre en grippe, alors ?

Elle souriait et la lumière laissait son visage dans l'ombre.

— Mais non, cela n'est pas possible... J'ai rencontré de l'indifférence, jamais de haine, et je voudrais ne répandre autour de moi que du bonheur.

Elle appuya sur ce mot et il répondit :

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans cette distribution... Si cela peut vous intéresser, j'ai joué du piano tout le jour dans mon ermitage. Cela me brise plus que d'aller à la pêche.

— Je comprends...

Elle se tut quelques secondes, puis reprit plus doucement :

— Vous cherchez donc quelquefois à retrouver le don ?

— Est-ce que je le cherche ? Je n'en sais rien ! Quand je file sous le vent avec, devant moi, l'eau et le ciel, et rien que cela, il me semble que je puis devenir quelqu'un d'autre. Mais près de mon clavier je ne retrouve que mon impuissance et je ne puis pas exprimer ce que je sens remuer tout au fond de moi. Je suis un violon sans cordes et je regrette de n'avoir pas été une chaise ou un porte-parapluies comme tous ceux qui m'entourent... Au moins j'aurais servi à quelque chose.

— Comme tous ceux qui vous entourent... je vous remercie !

Elle riait sans paraître fâchée.

— Pardonnez-moi, je dis des stupidités.

— A tout à l'heure, et soyez sûr que je vous pardonne.

Et elle partit en glissant sur le parquet ciré du couloir.

SII

DANS L'OMBRE DE LA GLOIRE

Jacques Navry disparut à son tour dans sa chambre. Il n'alluma pas, mais vint s'asseoir sur le rebord de pierre de la fenêtre.

Une ombre mauve montait avec le couchant.

La mer n'était plus qu'un lac immense figé dans l'attente du soleil qui roulait lentement, rouge sur le ciel pâle. Quelques voiles passaient, suivant la même direction : elles regagnaient toutes Saint-Nazaire. Les phares s'allumaient, premières étoiles levées avant les autres.

Le vent était plus frais et promenait une carresse d'eau sur les joues du jeune homme.

L'allée descendant vers la dune était déserte et Jacques était seul avec ses rêves familiers et les géraniums roses de la fenêtre.

Depuis des années, lorsqu'il cherchait un appui sur sa route, il n'apercevait jamais que son ombre allongée sur le sable.

Maintenant il n'osait plus se retourner. Il n'osait plus penser, car sur les chemins et dans son âme il rencontrait une ombre nouvelle.

Il essayait de pénétrer Elisabeth Vernon, de lui arracher le secret de ses yeux aux teintes de vitraux d'église, mais il ne voulait pas savoir quels sentiments il éprouvait pour elle.

Tant de femmes avaient traversé sa vie ne lui apportant qu'amertumes. Toutes sur leurs bouches ou sur leurs lettres elles avaient eu les mêmes mots :

Vous êtes un génie méconnu qui oubliez votre talent dans un songe intérieur... Montrez-vous au grand jour et vous surpasserez votre père.

Ah ! son père ! Cette silhouette ennemie hantait toujours les échappées sur l'horizon. La gloire de Jean Navry, on pouvait en parler dans les journaux, y consacrer de gros livres bien reliés en répétant à Jacques :

— Cette gloire est à vous... comme vous devez être heureux !

Les idiots... Ils ne voyaient donc pas que cette gloire était une geôle? Être le fils d'un pauvre pêcheur, pouvoir suivre sa destinée et non pas celle d'un mort.

Sentant toute la tristesse des mauvais jours remonter en lui, Jacques tourna le commutateur qui était près de la fenêtre, et la première chose qui se dessina sous la lumière ce fut la photographie du compositeur.

Une lueur de haine passa dans les yeux du jeune homme :

— Sans toi je serais peut-être devenu quelqu'un !

Il eut une envie folle de prendre le cadre et de le casser, mais la photographie le regardait, alors sa main retomba.

Au volant de son auto, à la barre de son voilier il n'avait personne devant lui, il se grisait de sa force; mais là, près de son père, il n'était plus rien qu'un caillou roulant sur la route.

Il s'étendit sur son lit, las surtout de son impuissance.

— Elle, elle seule ne m'a pas encore parlé de lui.

Et son visage s'éclaira comme si elle eût été là douce et grave avec son profil de vierge.

— Une autre aussi.

Il se leva, ouvrit un tiroir et en sortit une lettre qu'il relut à mi-voix :

Vous devez aimer, n'est-ce pas, le mystère des arbres, le soir, lorsque la forêt rêve et que les cerfs brament au sommet des collines. Vous devez aimer les vagues roulant dans l'infini des mers sous l'infini du ciel...

Il resta songeur en répétant :

— Arlette de Villefosse... Une jeune fille de Fontainebleau, elle aussi. Comment peut-elle être? Elle m'a écrit qu'elle passait ses vacances à Préfailles et qu'elle voulait me voir. Et j'ai accepté, c'est stupide car elle ne « lui » ressemblera pas.

Ce soir-là, il était amer et triste. Pourtant il était demeuré très jeune. Lorsqu'il recevait des lettres hyperboliques, lorsqu'il entendait la foule hurler son nom entre des bravos, lorsqu'un roi ou un ministre venait lui serrer respectueusement la main, il frémissait de vanité.

Il ne sentait plus ses chaînes, mais seulement cette auréole que lui avait laissée son père.

Hélas! il n'était au fond qu'un figurant. Il remplaçait son père sur la scène du monde et il le remplaçait mal. Les louanges n'étaient pas pour lui, ni les poignées de main, ni les lumières des lustres.

Il ne rencontrait même en lui rien de spécial qu'un découragement sans bornes. Il savait bien qu'il n'était qu'un raté, qu'il n'était pas le fils de Jean Navry, mais un étranger ne comprenant même pas l'héritage qu'on lui avait offert et que d'autres dilapidaient.

Tout cela était lamentable à en pleurer, mais les hommes ne pleurent que des larmes intérieures.

Écoutez, les orgues et les violons se sont tus, la salle s'est éteinte.

Le vent chante dans les arbres et le soleil meurt.

À quoi songeait donc Jean Navry lorsqu'il entendait le vent chanter dans les arbres?

Écoutez...



— Etes-vous prêtes? cria du vestibule la voix lourde d'André Viar.

Un froufrou de soie et de dentelles lui répondit, et une à une les femmes apparurent.

M^{me} Navry venait la première, blonde et blanche dans son costume de reine du Nord. Solange marchait derrière elle, tenant la traîne et toute riieuse sous son hennin.

Enfin Elisabeth se dessina en haut de l'escalier. Elle était Ophélie avec de longues nattes et des fleurs.

Les jeunes gens, qui portaient tous des costumes moyenâgeux, applaudirent.

— Hamlet... où est Hamlet? appela Solange.

— Ici.

Jacques, appuyé contre le mur, souriait.

— Allons, fit René Arvel, un assaut à l'épée?

— Bravo, Laërte!

Jacques regarda son fourreau et secoua la tête :

— Ce n'est pas la peine, les lames ne sont pas empoisonnées. D'ailleurs je ne comprends que la lutte à main plate.

Solange s'exclama :

— C'est trop laid!

— Mais c'est moins dangereux, ajouta René.

— Peut-être.

Et, très calme, Jacques laissa retomber son épée.

Solange s'était approchée du jeune homme et caressait sa longue manche de velours noir.

— Je n'aime pas lorsque vous plaisantez ainsi. Vous êtes courageux pourtant.

— Qu'en savez-vous?

Elle se fit presque tendre en montrant la grande porte qu'on venait d'ouvrir sur le jardin :

— Hamlet... la nuit... le bruit de la mer... N'avez-vous pas envie de rêver ce soir ?

Dans le vestibule mal éclairé, toute la lumière du clair de lune s'étalait, blanche et mystérieuse.

Les ombres étaient plus proches et les fleurs qu'on ne voyait pas, mais qui parfumaient l'air.

Au loin passait le murmure des vagues.

Jacques répéta :

— Envie de rêver !... quelle idée. Non, tenez, je meurs d'envie de descendre à toute vitesse sur la rampe d'escalier.

— Jacques ! gémit M^{me} Navry d'un ton de reproche.

— L'auto ne sera prête que dans cinq minutes, annonça André.

— Ma tante, vous devriez vous mettre au piano et nous ferions une ronde : ce serait très shakespearien.

— Merci bien, je vais me coucher.

— Et vous, Madame ?

M^{me} Viar prit un air penché :

— Oh ! non, je ne touche plus mon piano depuis longtemps. Chaque fois que j'en jouais, un nouveau malheur arrivait dans la maison.

Il y eut un silence, puis elle continua sans même penser à faire un rapprochement avec la phrase précédente :

— La dernière fois que j'ai joué, c'était un peu avant la naissance d'André.

Jacques sortit sur la terrasse pour ne pas rire devant elle :

— C'est la première chose intelligente qu'elle dit !

— Mais elle ne s'en est pas aperçue ! rectifia Solange qui, assise sur la balustrade, fumait aux étoiles.

Jacques se pencha vers Elisabeth.

— André n'a même pas compris. . Et il me juge idiot, et il m'écrase de toute la hauteur de son titre d'ancien élève de l'École des Mines.

M. Roger cria du jardin :

— Les deux autos sont devant le portail. Vous pouvez partir.

Tout le monde se précipita, mais, au moment de monter en voiture, on s'aperçut de l'absence de M^{me} Navry.

Elisabeth s'en fut à sa recherche et la rencontra au milieu de l'allée. Elle semblait très pâle sous le reflet de la lune.

— N'êtes-vous pas fatiguée ce soir, maman ?

Dans la voix de Jacques perçait une inquiétude.

— Mais non, je vais très bien. J'avais oublié mon mouchoir.

Et Elisabeth fut certaine qu'elle venait de mentir.

Devant la grille, André riait :

— Dieu ! que vous êtes peureuse, Solange !

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... mais croyez-vous que cette petite fille a cru voir un buisson remuer.

— C'est bien la peine d'avoir le culte du courage ! plaisanta Jacques.

— Les femmes ont le droit d'avoir peur, mais je pardonnerais tout à un homme sauf d'être lâche !

— C'est bon à savoir.



Le bal battait son plein lorsque les habitants de la villa des *Rochers* arrivèrent au casino.

Parmi tous ces héros de Shakespeare qui entraient dans un rayon de lune, Jacques fut le plus remarqué.

Il était presque beau avec son costume d'Hamlet qui le grandissait et cette ombre qui partout le suivait malgré les rêves qu'il avait déçus.

Les jeunes filles surtout et les femmes ne le quittaient pas du regard.

Le jury le déclara hors concours et lui remit une coupe d'honneur.

Il continua à danser en brandissant sa coupe et il se fit tant servir de bouteilles de champagne qu'à minuit il était devenu follement gai.

Il faisait valser les chaises et chantait à tue-tête malgré les protestations de sa famille.

Tout bas les gens répétaient :

— C'est là le fils de Jean Navry ! Quel triste spectacle, il a sûrement trop bu.

Et lui, semblant ne rien entendre, entraînait ses amis dans une farandole éperdue.

Le conducteur du jazz, qui l'observait parfois d'un petit air méprisant, se pencha vers les autres musiciens :

— Allons-y... la *Sonate inachevée*. Ce sera épatant pour accompagner un fox-trot... et ce n'est pas ce garçon-là qui y trouvera à redire.

L'homme plaqua les premiers accords.

Elisabeth, qui était assise, s'était redressée, horrifiée.

M^{me} Navry tremblait :

— Il ne s'en est même pas aperçu ou cela lui est égal.

Jacques continuait à chanter :

— « Buvons un coup... buvons-en deux ! »

La farandole tourna et s'abattit soudain sur l'orchestre.

Les pupitres et les chaises ne résistèrent pas au choc et, pour ajouter à cette cohue, les lumières s'éteignirent.

Seule, au milieu de la frayeur générale, la voix de Jacques montait toujours :

— « Buvons un coup à la santé des amoureux »...

Lorsque l'électricité revint, on put relever les victimes.

Jacques ne s'était même pas rendu compte de ce qui s'était passé.

Il dansait encore, mais comme dans un rêve.

Elisabeth, le menton appuyé à ses mains nouées, regardait gravement le fils du célèbre compositeur.

Enfin elle se leva et s'approcha de la table que Jacques venait de quitter. Elle prit la coupe de champagne posée près d'une bouteille entamée. Contre le mur s'alignaient deux autres bouteilles, vides celles-là.

Elisabeth inclina un peu la coupe et son visage s'éclaira. Elle revoyait le ponton de Saint-Nazaire...

Elle resta là, perdue dans sa songerie, et ne s'aperçut pas que Jacques s'était assis pendant ce temps en face d'elle.

— Vous croyez, vous aussi, que j'ai un peu trop bu ce soir ?

Elle tourna la tête :

— Qu'avez-vous donc fait de tout votre champagne ?

— Quelle question...

— Votre coupe est sèche... C'est bien ce que je pensais. J'avais eu presque peur.

— De quoi?

— D'être obligée de vous mépriser.

— Merci.

Ils demeurèrent quelques instants silencieux, puis Jacques murmura :

— Non, je n'ai pas absorbé une goutte de champagne. Il a passé par la fenêtre.

— Vous saviez que le jazz devait jouer la *Sonate inachevée*?

— Oui, c'était un pari... à cause de moi. Je hais ces gens qui veulent que je prenne mon rôle au sérieux et qui attendent de moi une tragédie... Ils n'ont eu qu'une comédie.

— C'était pire.

Elle n'ajouta rien d'autre car elle ne pouvait plus parler.

Il avait allumé une cigarette et s'était renversé sur sa chaise.

— Je recevrai tout de même des lettres enflammées. Je suis Hamlet ce soir et demain je serai encore, malgré mon indignité, le fils de Jean Navry... Vous n'avez rien vu dans l'allée quand vous êtes remontée chercher maman?

Elle ne répondit pas.

— Pourquoi vous taire? C'est à elle, n'est-ce pas, qu'« il » parlait?

Elle promenait un doigt sur la table.

— Et « il » s'est sauvé en vous voyant?

— Je n'en ai pas vu plus que vous et vous savez bien que nul ne saura ce que j'ai vu.

Jacques sourlait toujours en regardant flotter la fumée de sa cigarette, mais il sentait le poids de son fardeau habituel devenir plus lourd.

— Connaissez-vous à Fontainebleau une

jeune fille se nommant Arlette de Villefosse?

— Mais oui... C'est une de mes amies... ou presque.

— J'aime la nuance... Est-elle jolie?

— Très.

— De toutes les lettres que j'ai reçues je n'ai gardé que la sienne, car elle ne ressemblait pas aux autres.

— Ah ! elle vous a donc écrit ?

Elisabeth revoyait son grand jardin plein d'ombre et la lampe rose sur sa table.

— Oui... Il y a quelque temps encore je désirais la rencontrer. Depuis j'ai vieilli car je n'en ai plus envie. Elle m'a demandé d'aller au bal qui aura lieu à Préfailles dans huit jours à l'*Hôtel des Lambertianas*.

— Vous irez ?

— Oh ! sans doute...

— Eh bien ! j'ai la photographie d'Arlette... Je vous la montrerai pour que vous reconnaissez tout de suite votre admiratrice.

VIII

CLAIR DE LUNE

La foule quittait la chapelle dressée au milieu des pins et des groupes amis s'éloignaient lentement sur la route.

M^{me} Navry et ses invités sortirent les derniers. La jeune veuve était jolie sous son cha-

peau de paille noire garni de rose et pour la première fois Elisabeth pensa :

— Jean Navry a aimé cette femme...

Jusqu'alors cette idée ne lui était jamais venue tant elle avait peine à prendre son hôte au sérieux.

Sur le perron des rires montaient :

— Oh ! André, vous avez mis votre serviette éponge pour aller à la messe !

André Viar souriait, béat, découpant sur le ciel bleu sa haute silhouette et son profil de chameau.

— Oui, mais il a pris une serviette propre car c'est dimanche, remarqua Jacques.

— C'est très bien porté, fit André, les grands champions de tennis ont toujours une serviette autour du cou.

— En effet, et, avenue de l'Opéra, tous les jeunes gens que l'on rencontre portent une serviette éponge en guise de foulard, affirma Elisabeth qui gardait avec peine son sérieux.

Elle se pencha vers Jacques :

— Que fabrique son père ?

— Pas de la peinture, mais des antiquités en gros, métier très lucratif.

Et plus bas encore il ajouta :

— Je rêve de le marier avec Solange.

— Mais je croyais que...

— Qu'on me la destinait ? Ce projet est idiot. Elle veut épouser mon nom. Je ne suis tout de même pas qu'un nom.

En arrivant aux *Rochers*, M^{me} Navry se tourna vers son fils :

— Jacques, tu devrais bien faire visiter le musée de ton père à M^{lle} Vernon.

— Quelle corvée !... Le concierge ferait cela tout aussi bien que moi.

Et il s'étira, comme fatigué à l'avance de la mission qu'on lui demandait.

— Jacques ! fit M^{me} Navry, sévère.

— Oui, je sais, je suis très mal élevé. Enfin, Mademoiselle, si cela vous tente... Ce n'est pas que ce soit drôle.

Et il conduisit Elisabeth jusqu'à un pavillon entouré de verdure qui était relié à la maison par une allée couverte.

Il poussa la porte en riant :

— Pour les touristes c'est deux francs et on leur donne un ticket rose. Essuyez vos pieds sur le paillason. La salle à droite... au mur un portrait du compositeur à huit ans... Dans un angle son premier piano. Sur cette table ses jouets et une boucle de cheveux. Le tout d'une authenticité incontestable.

La visite continua ainsi de pièce en pièce.

Agacée et émue à la fois par le ton monotone de son guide, Elisabeth ne put jouir des souvenirs précieux qu'on avait recueillis là, dans ce sanctuaire.

A la dernière salle, le ton de Jacques se fit plus âpre.

— Il y a ici douze photographies de l'artiste et son chien favori qu'on a fait empailler. Là ce sont les lettres de Jean Navry à sa fiancée : elles ont paru d'ailleurs en deux volumes chez Blond... 12 fr. 50 chaque tome, c'est pour rien. Ici, le compositeur a été peint tenant sur ses genoux son fils âgé de sept ans. Remarquez que le tableau resta inachevé, ayant été commencé un mois à peine avant la mort de Jean Navry.

Elisabeth s'était arrêtée devant cette toile et elle voyait dans les yeux de ce père, qui se savait sans doute condamné, bien des choses que les autres visiteurs n'avaient pu voir.

Derrière elle Jacques glapissait :

— La visite est terminée... n'oubliez pas le gardien.

Elisabeth murmura simplement, les yeux toujours fixés sur le tableau :

— Comme il vous aimait !

Alors Jacques s'approcha d'elle et, la voix changée, il demanda :

— Vous croyez?...

— Vous ne vous êtes donc jamais arrêté là pendant quelques instants?

— Jamais... J'ai dû vous paraître odieux durant cette visite, mais je déteste ce pavillon. Avoir été un génie, avoir fait vibrer les âmes, avoir fait chanter des rêves inconnus et finir ainsi sous des globes et sous des étiquettes. Etre émietté en pâture à tous ces étrangers. Devenir la proie des écrivains et des marchands d'antiquités. Ne même pas garder ses lettres d'amour... Une salle de musée entre des squelettes de mammoths et un boudoir de M^{me} de Pompadour : c'est là, la gloire !

Il marchait de long en large.

— Ils ont pris mon père pour en faire cela... Comment voulez-vous que je le retrouve, que je le comprenne ? Il est prisonnier de ces vitrines où on l'a cloué, tel un papillon sur son liège. Il y a deux mois on a même vendu aux enchères les meubles de sa chambre, ses vêtements et ses devoirs d'écuyer. Un seul de ses gants est monté à trente mille francs. Chaque pays, n'est-ce pas, veut avoir son petit musée Jeann Navry.

— Pourquoi n'avez-vous pas empêché cette vente ?

— Ces objets ne m'appartenaient pas. On m'a donné la moitié de la recette. Je l'ai envoyée

aussitôt aux œuvres de la zone. Ce n'était pas un beau geste : cet argent me dégoûtait.

Il soupira :

— Vous savez me faire dire des choses que je ne confie à personne. Au fond je dois vous paraître un monstre.

— Non, fit-elle doucement, je ne veux voir en vous que l'homme qui a pleuré un jour en écoutant la *Sonate inachevée*. Il était seul sur la terrasse d'un café à Saint-Nazaire et pensait n'être vu par personne. Mais j'ai passé là, moi, sans que vous vous en doutiez.

— J'aurais préféré ne jamais le savoir...



Élisabeth dort, paisible, tandis qu'un tout petit rayon de lune joue sur ses couvertures.

Elle rêve aux quelques heures de liberté qu'elle va prendre : une de ses amies, mariée et mère de famille, l'a invitée à venir dans sa villa, à Préfaillies. Elle échappera pendant un moment à l'ombre des *Rochers*.

Et, sous ses paupières, passent des paysages déserts, des paysages de paix.

Soudain elle sursaute sans savoir ce qui l'a réveillée... Est-ce un cauchemar ou un bruit insolite?

Mais un coup de feu déchire la nuit et Élisabeth revient à la réalité.

En deux secondes elle est sur le balcon, bien serrée dans son peignoir.

Le silence, jèse de nouveau sur le parc. Aucune ombre ne s'allonge près de la maison sauf l'ombre des arbres.

Pourtant la détonation résonne encore dans

la mémoire d'Elisabeth... Elle ne s'est pas trompée.

Elle se penche un peu plus pour mieux voir. Elle est sûre qu'elle va voir quelque chose...

Dans le couloir, des portes s'ouvrent une à une, timides, et les fenêtres s'allument partout.

Des cris montent :

— Un voleur... un bandit... Qui a tiré ?

Elisabeth a rejoint dans le vestibule tous les habitants de la maison qui sont là en pyjama et en robes de chambre.

Les hommes ont leurs revolvers à la main et les femmes ont une peur horrible dans les yeux.

Les domestiques arrivent à leur tour et l'interrogatoire commence, mené par Jacques qui ne songe plus à plaisanter et qui, pour une fois, semble bien être le maître du logis.

Le résultat est étrange d'ailleurs : les revolvers ont toutes leurs cartouches.

— Je suis certain pourtant que les coups de feu ont ébranlé la villa.

Et cela devient plus angoissant... un voleur ce ne serait rien, ce qui est terrible c'est ce silence maintenant et l'idée qu'il s'est passé autre chose qu'on ne sait pas.

Le chauffeur et le jardinier, qu'on avait envoyés faire une battue dans le parc, revinrent sans avoir rien trouvé, enfin le frère de M^{me} Navry apparut :

— Moi j'ai fait le tour des murs, pensant bien rencontrer un indice... j'ai ramassé cela accroché à une branche.

Toutes les têtes se penchèrent vers la main qui tenait un morceau de drap noir portant deux boutons.

— Ceci appartient à une manche d'homme, déclara René Arvel,

— L'étoffe est jolie.

Et M^{me} Roger soupira :

— Tu as été bien imprudent, Luc... Si tu avais été attaqué?

— Je ne crois pas que ce soit un voleur, déclara René Arvel. Car enfin, dans une maison pleine de monde comme celle-ci, il n'aurait pu pénétrer.

— Les domestiques assurent qu'on n'a rien emporté, fit M^{me} Viar, mais il faut faire une enquête plus sérieuse.

— Quelle drôle d'histoire tout de même ! répétait André en hochant la tête.

Elisabeth ne disait rien. Elle devinait un drame insoupçonné et elle avait vraiment peur, peur comme une petite fille. Remarquant que Jacques se taisait, elle se tourna vers lui.

Appuyé au mur, Jacques regardait sa mère...



Du geste dont on caresse un gros chien, Jacques passa la main sur le capot de son auto.

Autour de lui le vent qui agitait les branches déplaçait les taches d'ombre du chemin. Là-bas, au bout du tunnel d'une allée, s'encadrait un vitrail rond fait de deux tons de bleu : la mer et le ciel.

Il allait vers son destin : c'était enfin un bras qui se penchait au bord du fossé. Arlette de Villefosse, la jolie inconnue, l'attendait à Préfaïlles et lui avait donné rendez-vous sur la plage de Quirouard.

Les jeunes filles modernes envoient promener facilement les préjugés et se targuent de leur

conscience jusqu'à ce que leur conscience s'émiette au fil de la vie...

Mais celle-ci, peut-être, aimait vraiment de loin le fils de Jean Navry et cet inconnu qui se cherchait lui-même allait vers elle dans l'espoir d'une aurore nouvelle. La lettre qu'il gardait avait laissé en lui un écho.

Il essayait bien d'oublier son nom et ce qu'on avait attendu de lui. Il essayait de vivre comme tant de ses camarades, mais une inquiétude le tourmentait. Malgré ses déclarations moqueuses, il souffrait de son impuissance, de cette porte fermée contre laquelle il se cognait en vain.

Et quand il entendait la *Sonate inachevée*, il aurait voulu se boucher les oreilles.

Elisabeth Vernon était venue quand il n'espérait plus. Elle prétendait, elle, que Jacques retrouverait le don perdu lorsqu'il aurait pénétré son père, lorsqu'il aurait travaillé et souffert comme lui. Mais Jean Navry, qui appartenait au monde entier maintenant, était, hélas ! pour son enfant, un étranger.

Le long des routes des bouches inconnues fredonnaient les airs qu'« il » avait composés : Jacques, lui, ne se souvenait même pas de ses caresses.

Ce n'était donc pas vers son père qu'il se tournait, mais vers l'amour. Il lui semblait que s'il était aimé il deviendrait un autre homme. Il ne savait pas encore qu'il vaut mieux aimer qu'être aimé, car alors on devient meilleur.

Enfin il sauta dans sa *Bugatti* et, les mains crispées au volant, il s'en fut vers sa destinée.

Le ciel pâlissait à l'horizon, les baies brûlées de soleil se penchaient, lassées, au bord des fossés, les champs passaient en un lent déroule-

ment, des villas s'égrenaient, le visage tourné vers la mer.

Avant d'arriver à la Plaine il eut une panne et fut obligé de se glisser sous son auto pour voir d'où venait le mal.

Tandis qu'il tournait des vis, un couple déboucha d'un chemin creux.

Amusé, Jacques s'était redressé et il aperçut une femme blonde appuyée au bras d'un grand garçon brun.

Son sourire s'effaça soudain car dans sa pensée une photographie s'était brusquement substituée au visage de la jeune fille.

Il ne pouvait en douter : il se trouvait en face d'Arlette de Villefosse. C'était bien elle, telle que l'avait décrite Elisabeth.

Elle s'éloigna d'ailleurs sans prendre garde à la Bugatti rouge, puis elle disparut avec son compagnon dans l'ombre d'un autre sentier et, au milieu du silence de la campagne, Jacques devina le bruit furtif d'un baiser.

Il faillit repartir tout de suite, mais l'atmosphère des *Rochers* ne lui plaisait guère lorsque Elisabeth n'était pas là.

Tant pis, il irait tout de même au rendez-vous pour se moquer un peu de cette poupée si semblable aux autres poupées malgré ses belles phrases. Cela lui plaisait, n'est-ce pas, de flirter avec le fils d'un grand homme, ne serait-ce ensuite que pour s'en vanter auprès de ses amies :

— Oui, ma chère... celui-là même m'a fait la cour.

Dieu, que les femmes sont bêtes quand elles s'y mettent.

Il dîna à la Plaine dans un petit café de la route du cimetière.

Il avait besoin de solitude et il avait horreur

de ces hôtels de la côte où il était tout de suite reconnu et devenait un objet de curiosité.

Si près de l'agitation de Saint-Brévin et de Pornic, ce petit village, endormi au milieu de ses champs, était calme comme un monastère.

Le murmure même de la mer n'arrivait qu'atténué et l'on aurait entendu la plainte des crapauds au bord des mares.

Jacques s'attarda un instant sur le seuil de l'auberge et parce que l'église se dressait au bout du chemin, il alla vers elle.

Il entra dans son ombre apaisante et referma sur le silence de la campagne la porte de bois plein. Entre les longs bancs vides et les piliers nus, le silence était plus immense que celui des sillons. Près de l'autel deux cierges palpaient encore, prêts à s'éteindre.

Jacques était seul avec ces cierges dont la pensée se consumait et Dieu qui écoutait monter dans la nuit la prière des cierges et celle de cet isolé.

Et Jacques, agenouillé près de la chaire, était moins seul que sur les plages et que sur les routes.

Il ne demandait rien, il oubliait ses rêves inassouvis, et tous les tristes à-côtés de la gloire.

Il se sentait lu jusqu'au fond de l'âme par quelqu'un qui comprenait l'incompréhensible et qui était bon.

Et il était presque heureux, étant enfin lui-même pour quelques minutes, ayant laissé dehors sa défroque.

Quand il partit, les cierges avaient achevé de mourir...

*
* *

L'air avait fraîchi et tandis qu'il allait à Préfaïlles le vent posait sa main froide sur son front.

Devant la *Villa Méridionale*, il laissa sa voiture et descendit sur la côte. La route était déserte et les lumières des villas lointaines.

Le clair de lune blanchissait les prairies inclinées vers la mer et la route glissait droite jusqu'à la falaise.

Jacques s'arrêta, pris par la beauté de ce soir.

Sur le ciel gris flottait toute une mer plus pâle de petits nuages. L'océan était noir avec un sillon lumineux qui s'élargissait lorsque la lune échappait à l'étreinte des nuages.

A cinq cents mètres de là, Arlette devait attendre couchée sur le sable. Elle ne viendrait même pas au-devant de Jacques Navry. Ce n'était pas la peine, n'est-ce pas. Il n'était que le jouet de deux sous que demain on oublierait.

Il resta là, pourtant, comme si elle allait venir.

Soudain, dans le grand apaisement de la nuit que rien ne pouvait briser, monta une chanson.

Jacques n'écoutait pas les paroles, mais seulement la voix qui était jeune, très jeune et fraîche comme le vent qui passait sur les haies.

Alors, dans la lumière blanche de la route, une silhouette se dessina, puis grandit... et enfin Elisabeth apparut.

Où, Elisabeth...

Étonné, Jacques s'avança :

— Vous... ici... à cette heure !

Elle s'arrêta, surprise à son tour. Elle avait une robe légère et un châle sur les épaules. Elle

portait une cruche où glougloutait de l'eau.

— C'est à vous plutôt qu'il faudrait poser cette question. Mon amie habite la villa *Mont-calm* et je suis allée à la source pour me secouer un peu avant de me coucher.

— Moi je suis venu faire connaissance avec M^{lle} de Villefosse... Elle m'attend sur la plage de Quirouard pour aller ensuite avec moi à l'*Hotel des Lambertianas*.

— Dépêchez-vous, car il est tard.

— Oh ! je n'irai pas... je ne sais pourquoi je suis ici. J'ai rencontré Arlette de Villefosse. Elle faisait une promenade sentimentale avec un autre. Elle doit semer son cœur à tous les vents. Elle ne me verra ni ce soir, ni jamais.

— Mon pauvre ami...

— Ce qui m'est très pénible, c'est de penser qu'elle a écrit cette lettre qui m'a fait du bien.

Elisabeth regardait le chemin de lune continuant le chemin de pierres.

— Pourquoi ne pas vous dire maintenant la vérité ? Vous pouvez garder cette lettre sans regrets. Ce n'est pas Arlette qui l'a écrite...

— Qui donc alors ?

— Moi... Arlette m'avait suppliée de lui faire une lettre pour un homme dont elle était folle. J'ai fini par céder en tâchant de me mettre à sa place par la pensée.

— N'aviez-vous pas quelqu'un devant vous en écrivant ?

— Si...

Elle n'ajouta rien et il n'osa lui arracher son secret.

— Je vous remercie... J'aime mieux cela. Je vais vous quitter. Mais quand rentrerez-vous aux Rochers ?

— Dans deux jours.

— C'est bien long.

— Vous regagnez Saint-Brévin ce soir?

— Non, je vais cacher mon auto dans un sentier et je dormirai à la belle étoile près d'une haie.

— Bonne nuit, alors.

Et Elisabeth se dirigea vers la villa qui, entourée de sapins, se dressait au seuil du bourg de Quirouard.

Jacques remonta prendre sa voiture. Il ne se souciait plus d'Arlette de Villefosse, mais cette idée l'obsédait :

— A qui songeait donc M^{lle} Vernon lorsqu'elle écrivit cette lettre?

IX

FIANÇAILLES IMPRÉVUES

Ce jour-là, Elisabeth et Jacques traversaient le vestibule en causant. Ils revenaient d'une partie de tennis qui avait fini tard et ils se hâtaient car on sonnait le dîner à huit heures.

En passant devant le petit salon où se tenait souvent M^{me} Navry, ils entendirent un cri, puis une phrase suppliante :

— Pourquoi toujours me poursuivre, me menacer? Ce qui est fait est fait.

Inquiet, Jacques frappa. Aucune réponse ne vint. Derrière le mur il n'y avait plus que du silence.

L'OMBRE DE LA GLOIRE

Alors, brusquement, Jacques ouvrit la porte et la pièce apparut à peine éclairée par les flambeaux électriques de la cheminée.

M^{me} Navry était debout, rejetée dans l'ombre comme par crainte de laisser lire son visage, et les mains appuyées au dossier d'un fauteuil.

Mais Jacques avait eu le temps d'apercevoir une silhouette masculine franchissant la fenêtre et il s'élança à son tour dans le jardin où demeuraient des lucurs de couchant. Elisabeth resta seule près de M^{me} Navry.

Les deux femmes n'osaient ni se regarder ni se parler, mais elles savaient que leurs pensées se rejoignaient dans le parc où deux hommes luttèrent.

Enfin M^{me} Navry demanda :

— Êtes-vous bonne, Mademoiselle ?

Stupéfaite, Elisabeth leva la tête et elle vit tant de tristesse implorante dans les yeux de sa compagne qu'elle murmura :

— J'ai toujours eu pitié de ceux qui souffrent... Je ne sais si c'est là de la bonté... Peut-être, car, le soir du coup de revolver, j'ai vu un homme sortir de votre salon et je n'ai rien raconté...

Puis, de nouveau, elles se turent.

Enfin Jacques apparut au seuil de la pièce :

— Maman, me direz-vous ce qui se passe ici ?

— Mais rien, je t'assure.

Il la regarda avec un peu de pitié tendre :

— Pourquoi ne pas me l'avouer ? Je pourrais vous défendre.

— Toi ? Oh ! non, bien au contraire !

Et elle sursauta comme si cette idée lui eût été insupportable.

— J' n'ai pu atteindre cet homme car il

s'est réfugié dans la maison... oui, dans la maison.

— Tu dois te tromper.

Mais elle roulait son mouchoir d'un air découragé.

Jacques fouilla en vain la villa : l'étrange visiteur de M^{me} Navry avait disparu et une enquête discrète n'aboutit pas.

Jacques avait pensé pendant une minute à interroger son oncle, mais il le connaissait mal, n'ayant jamais eu avec lui que des rapports d'affaires... et il se sentait au cœur d'un drame trop intime.

Dans l'ombre où il allait en tâtonnant, il ne voyait que le sourire d'Elisabeth... Celle-là devait comprendre et il ne pouvait plus la considérer comme une étrangère.

Après le dîner, énervé par ce mystère qui venait troubler le calme des *Rochers*, Jacques descendit seul sur la plage. Il s'enfonça dans le sable encore tiède et regarda s'allumer peu à peu les phares et les étoiles.

Derrière lui, les pins chantaient et, devant lui, la mer se plaignait doucement, lasse peut-être de sa montée éternelle vers la terre inaccessible.

Il était depuis un certain temps enfoui dans son sable et dans sa solitude lorsque le bruit d'une conversation l'arracha à sa rêverie.

A quelques pas de lui, deux hommes s'étaient arrêtés qui bavardaient sans regarder le ciel ni l'eau, comme des gens qui ne savent pas voir.

— Alors, ton travail avance?

— Oui, dans un mois il sera fini...

— Et la célèbre sonate sera achevée et tu seras plus célèbre qu'elle si c'est possible.

— Peut-être...

— Sans doute. Mais ton mariage n'a pas l'air d'aller bien.

— Oui, « elle » se moque de moi. Oh ! le jeu ne durera pas longtemps. Je trouverai un moyen de lui forcer la main. Il me suffirait d'annoncer nos fiançailles en sourdine et de la compromettre un peu pour qu'elle soit obligée de s'avouer vaincue... Elle est charmante, d'ailleurs.

Il rit et son rire se prolongea sur la plage déserte.

Jacques s'était redressé en reconnaissant la voix de René Arvel, puis il avait eu envie de se lever et de battre ce fat, oui, de le battre, de le rouler dans le sable jusqu'à ce qu'il demandât grâce.

Pourtant il croyait n'avoir jamais eu pour lui aucune haine.

Il rentra tard aux *Rochers*.

La maison était paisible et noire. Seule une fleur dansait derrière une des fenêtres du musée.

Jacques s'arrêta, se demandant d'où pouvait venir cette lumière, puis il détourna la tête et continua sa route : ce pavillon le laissait aussi indifférent que les musées de la planète Mars.

Il monta se coucher et s'endormit d'un sommeil lourd où passaient des voiles et toujours la même femme, toute blanche avec une écharpe mouvante qui cachait son visage.

Cette nuit-là, Elisabeth fut brusquement éveillée par des cris venant du parc :

— Au feu !... au feu !...

Elle bondit car elle avait une peur instinctive de tout ce qui flamrait.

Dans le couloir, elle se heurta à des gens

affolés qui ne savaient pas, d'ailleurs, ce qui arrivait.

Enfin, le frère de M^{me} Navry apparut, très calme :

— La maison elle-même n'est nullement en danger. Le pavillon seul n'est plus qu'un brasier. Le gardien n'est rentré qu'à minuit et en poussant la porte il a été assailli par les flammes. René Arvel essaie de sauver ce qui peut être sauvé, mais c'est difficile.

— Il faut réveiller Jacques ! s'écria Solange en serrant contre elle sa robe de chambre car elle frissonnait.

Lui seul n'avait pas bougé.

Elle s'élança jusqu'à sa porte et cria :

— Jacques... Jacques ! Le musée brûle ! Levez-vous vite !

Une voix paisible lui répondit :

— Eh bien, laissez-le brûler, ce ne sera pas une grande perte.

Solange trembla un peu plus fort.

— Mais il y a là, voyons, tous les souvenirs de votre père !

— Rassurez-vous, on en mettra d'autres. J'aime l'eau, mais je n'aime pas le feu. J'ai toujours eu horreur de la chaleur. Sur ce, bonsoir, car j'ai sommeil.

Elle recula indignée :

— Vous n'êtes qu'un lâche !

Et, sans attendre une protestation, elle descendit en trombe pour rejoindre les autres habitants de la villa et ne rien perdre du spectacle palpitant qu'offre un incendie.

M^{me} Navry regardait avec une sorte d'effroi mourir ce pavillon où elle avait amassé tout ce qui pouvait servir à perpétuer la gloire de son mari. Elle avait peut-être joué un rôle au dé-

but, mais en cet instant son chagrin était sincère. Tous les objets réunis là, et qui agaçaient son fils, faisaient partie de sa vie à elle, et elle sentait les flammes frôler ses bras nus.

— Où est Jacques?

— Il dort... Il n'a pas voulu se déranger pour si peu de chose!

Pendant ce temps René Arvel se montrait vraiment héroïque. Il sauva au péril de sa vie quelques portraits de l'artiste et quand l'aube vint elle trouva Elisabeth appuyée contre un tronc et tenant le tableau qui les représentait tous deux : le père et le fils.

Depuis des années on les avait séparés et pourtant, sur cette toile, ils étaient si près l'un de l'autre.

Toute frémissante, M^{me} Navry répétait :

— Mon fils n'est qu'un poltron.

Mais doucement Elisabeth le défendit :

— Je ne crois pas, vous vous trompez. Il y a trop d'incompréhension entre vous et lui.

M^{me} Navry, ébranlée par cet incendie et peut-être par quelque chose qu'on ne savait pas, n'arriva pas à se calmer.

Durant le déjeuner, elle ne daigna pas s'apercevoir de la présence de son fils qui avait cependant l'air aussi innocent que s'il ne s'était déroulé aucun drame.

Puis tout le monde passa au salon.

Une atmosphère de gêne environnait M^{me} Navry et ses amis. Seul, René Arvel, qui était le héros de la journée, se pavanait avec de petits sourires exquis sans se rendre compte de la gravité de l'heure.

Jacques entra le dernier. Il vint s'asseoir près de la fenêtre et commença à taquiner le chien.

De plus en plus nerveuse, M^{me} Navry déclara :

— René, je ne pourrai jamais assez vous témoigner ma reconnaissance. Vous avez fait preuve cette nuit d'un courage que d'autres n'ont pas, hélas !

Jacques ne parut pas remarquer l'allusion.

— Tous les journaux vont parler de ce triste événement... et l'on croira que mon fils était absent.

Comme s'il avait voulu faire crever l'orage plus tôt, Jacques s'était mis à siffler.

Excédée cette fois, sa mère gémit :

— Jacques, tais-toi... Tu me désespères.

Il y eut un silence, puis Solange ajouta, absolument comme si elle avait eu peur que Jacques ne songeât à l'épouser, projet auquel pourtant il n'avait même jamais pensé :

— J'ai horreur des lâches et je préférerais mourir que d'en avoir un pour mari.

— Il faut quelquefois beaucoup de courage pour accomplir certaines lâchetés, murmura Elisabeth.

Alors Jacques lâcha le chien et la regarda.

— Vous dites cela parce que vous ne craignez pas que Jacques devienne jamais votre mari, roucoula M^{me} Viar, glissant un coup d'œil attendri vers René Arvel.

Elisabeth tressaillit, devinant dans un éclair combien Jacques, en cet instant, devait souffrir.

Elle répondit :

— Vous vous trompez, Madame... S'il demandait ma main je ne la lui refuserais pas car il a mon estime.

Les personnes présentes, un peu inquiètes, ne protestèrent pas.

Jacques parut hésiter quelques secondes, puis

il se leva soudain, toujours aussi calme, et vint s'incliner devant la jeune fille.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander d'être ma femme.

Il la contemplait gravement, cherchant à lire dans ses yeux.

Elle sourit sans détourner la tête.

— J'accepte.

— Merci, fit-il simplement.

Puis, plus bas, il continua :

— Je dois vous paraître un mufle, mais je vous dirai tout demain matin.

Abasourdies, les autres personnes se taisaient. Elisabeth, gaïement, prévint son fiancé :

— J'écris à mon oncle ce soir même, mais je suis sûre de sa réponse. Si votre mère consent, nos fiançailles pourront donc être officielles dès aujourd'hui.

— Je consens, naturellement, bafouilla Madame Navry, mais je ne comprends pas.

* * *

Le lendemain Jacques vit arriver Elisabeth dans le petit sanctuaire qu'il s'était aménagé au fond du parc, tout près de la mer.

Il lui avait donné rendez-vous là et elle apparut, charmante dans une robe mauve qui lui allait trop bien, hélas !

Elle tendit son front :

— Bonjour, Jacques.

Mais il osa à peine l'embrasser.

Elle s'assit sur un divan et plaisanta :

— Comme vous avez l'air grave ! Vous êtes donc très malheureux ? Ce n'est pas flatteur pour moi.

Il était resté près de la fenêtre et répéta :

— C'est vrai... je suis malheureux. Vous avez dû si mal me juger hier ! Vous avez eu un beau geste lorsque tout le monde m'accablait et j'y ai répondu d'une triste façon. Je sais bien que vous ne pouvez m'aimer et je vous aime trop, moi, pour vous imposer un mari de mon espèce.

« Dans un mois, les vacances s'achèveront et vous pourrez reprendre votre parole. Si j'ai demandé votre main, c'est pour vous mettre à l'abri de René Arvel. Il était prêt à vous compromettre pour hâter vos fiançailles et il est vraiment indigne de vous. Alors, en attendant, je vous offre la protection de ce titre de fiancé, mais je trouverai tout naturel que vous le quittiez en partant... M'estimez-vous un peu plus maintenant ?

— Je n'ai jamais cessé de vous estimer. J'ai seulement pensé hier soir que vous deviez beaucoup m'aimer et j'en ai été si touchée... Il y a peu de temps j'ai souffert par un homme qui n'aimait que lui, et votre affection désintéressée me semble infiniment précieuse.

« Non, je ne vous rendrai pas votre parole. Je suis votre fiancée... je serai votre femme. Je suis de celles qui sont fidèles et ne reviennent pas en arrière.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

Il avait baissé la tête et regardait le parquet. Elle passa ses doigts dans les cheveux roussis par l'eau de mer.

— Je voudrais tant, Jacques, que vous soyez heureux... C'est pour cela que je suis venue.

— Lorsque vous avez écrit cette lettre qu'Arlette de Villefosse s'est contentée de signer, à qui pensiez-vous ? A cet homme qui vous a fait souffrir ?

L'OMBRE DE LA GLOIRE

— Non... à vous.

— Êt cet homme, comment s'appelait-il?

— Raymond Privas.

— Était-il beau?

— Oui.

Il soupira, puis il prit la main d'Elisabeth et la porta à ses lèvres :

— Vous ne pouvez pas savoir combien je vous aime.

Elle sourit :

— Mon pauvre ami...

— Ah ! je voudrais n'être plus si quelconque maintenant. J'ai honte de moi devant vous. Si je retrouvais seulement le don...

— Qui sait ? Il vous suffira peut-être de passer là où passa votre père et la même étincelle jaillira.

— Mon père... mais je ne le connais pas. J'ignore la route qu'il a suivie. La gloire en a fait un homme qui n'a jamais existé. Un pantin bâti de toutes pièces et dont le déguisement a brûlé cette nuit. La vérité n'est donc pas là, mais je ne sais où elle est.

Elisabeth ne regardait plus que le piano poussé dans un angle :

— C'est ici que vous travaillez ?

— Oui. Je ne suis pas aussi nul qu'on le croit. J'ai étudié l'harmonie autant qu'il est possible de le faire. Je me suis noyé dans l'œuvre des grands maîtres, mais cela ne suffit pas... Et j'attends quelque chose qui ne vient pas.

X

LA VÉRITÉ..

— Jacques, j'ai oublié ma raquette sur la table du salon.

— Je cours la chercher.

Et Jacques enveloppe sa fiancée d'un regard heureux. Il lui semble vivre un rêve trop beau et sa joie fait de lui un autre homme.

Il est remonté vers la villa, il a traversé la terrasse déserte, puis la bibliothèque. Enfin il est entré dans le salon tout parfumé par les roses pressées au bord des vases.

Mais soudain un bruit de voix monte de la pièce voisine :

— J'en ai assez. Je ne paie plus rien. Tu me ruines avec tes exigences.

— Alors il saura tout...

Ces deux phrases ont suffi. Revenu brusquement à la réalité, Jacques a bondi, poussant des deux mains la porte entr'ouverte.

Devant lui se dressent sa mère et son oncle.

Il demeure là atterré, ne comprenant pas encore.

— Que se passe-t-il ?

M. Roger, tremblant de colère, riposte :

— Peu de chose... Ma sœur a simplement négligé de vous dire qu'elle n'avait jamais aimé son mari et qu'il en était mort.

— Comment le savez-vous ?

Et, déjà cabré, Jacques s'est avancé menaçant.

— Oh ! par ce journal intime que j'ai depuis longtemps en ma possession.

— Il l'a volé... Et sans cesse il me demande de l'argent en me menaçant de tout te révéler. Un soir j'ai été obligée de tirer deux balles en l'air pour me débarrasser de lui. Mais il s'est vengé en mettant le feu au pavillon.

Jacques a saisi le cahier noir qu'on lui tendait et il s'immobilise, écoeuré :

— Mais c'est un chantage odieux !

— Vous gagnez assez de billets de mille avec la gloire de mon beau-frère pour que j'en profite un peu.

Jacques s'appuie au mur. Le voile déchiré, on n'aperçoit plus que de la boue. Voilà ce qu'on trouve dans l'ombre des statues.

Il souffrait depuis longtemps de voir vendre son père par petits morceaux. Mais tout de même il n'aurait pas osé penser que les trafics les plus mesquins se faisaient là, dans sa maison.

Il se tourna vers son oncle :

— De l'argent... toujours de l'argent. Voilà donc votre idéal. Vous me dégoûtez !

— Oh ! cet idéal, je le partage avec d'autres. René Arvel n'est venu travailler ici que dans l'espoir d'épouser M^{lle} Vernon et son héritage ! Il va même vous annoncer son départ car il se considère comme volé.

— Luc ! supplia M^{me} Navry.

Sans la regarder, car cela lui aurait fait trop mal, Jacques cria :

— Partez !... allez-vous-en ! Je vous chasse.

Vous n'êtes qu'un misérable et je vous défends d'insulter la femme de mon père !

Il semblait tellement hors de lui que M. Roger eut peur :

— Oui, je pars, je pars tout de suite. Je ne regretterai pas cette maison si peu agréable.

Lorsque la porte se fut refermée sur cet homme qui avait si longtemps fait trembler M^{me} Navry, Jacques éprouva un tel soulagement que sa colère tomba.

La villa était tout endormie : Elisabeth avait dû descendre jusqu'au tennis avec André et Solange.

Mais Jacques n'avait pas le courage d'aller les rejoindre.

— Êt c'est là « sa » famille !

La pièce était maintenant silencieuse et calme comme pour des confidences.

La lumière du jardin, filtrée par les branches, prenait une douceur de crépuscule.

M^{me} Navry avait envie de fuir, mais elle n'en avait pas la force et elle restait à demi étendue sur le divan, enfoncée dans les coussins comme pour se protéger des chocs qu'elle redoutait.

Jacques s'approcha de la fenêtre et il se mit à feuilleter ce cahier de cuir auquel Jean Navry avait confié tout ce qui le tourmentait.

Les premières confidences étaient brèves et vagues. On devinait que l'artiste sentait son malheur, mais ne voulait pas le voir, craignant même d'en parler.

Puis soudain une longue confession.

Jean Navry avouait :

— Elle ne m'aime pas !

Elle ne m'aime pas !

Quand je doutais, il me semblait préférer la



itude à toute autre chose et maintenant que je sais, je regrette cette vie angoissée des derniers jours.

Il me suffisait alors d'un sourire, d'un geste caressant, d'un peu de feu m'attendant le soir pour croire qu'elle m'aimait.

Je m'accrochais à des riens auxquels elle ne prenait pas garde et je répétais pour m'en persuader mieux :

— Elle m'aime... elle m'aime encore.

Et avec elle j'étais enfantin, stupide et faible. Oh! je voudrais douter, je ne puis plus...

Je lui ai toujours été indifférent. Elle était pauvre, sa famille l'a jetée dans mes bras parce que j'avais, paraît-il, de l'avenir.

Au début je gagnais peu et elle n'a même plus cru en mon talent.

Celui qu'elle aime est un artiste de pacotille qui fait de la musique de danse et des opérettes. Il sait parler aux femmes, il est élégant, parfumé et vain.

Etre écrasé par lui, cela me semble intolérable. Il est parti car elle est une honnête femme, mais elle pense à lui et, de loin, elle le suit, elle s'intéresse à ses succès.

Où, sans cesse, elle est ailleurs. Je suis seul, affreusement seul.

On me croit heureux entre Suzanne et Jacques. On m'envie presque. Je suis, hélas! prisonnier de ma solitude. Aucune de mes paroles ne va jusqu'à elle et je parle dans un éternel silence. Au fond, elle ne pouvait pas me comprendre. Rien de ce qui me fait vibrer ne l'émeut, mes livres préférés l'ennuient.

Je suis triste, triste, triste...

Quand je n'en puis plus je me mets au piano et je compose. Tandis que dans le salon ma femme joue des bostons.

Jacques, sans rien dire, tourne la page pour s'arrêter plus loin sur quelques lignes :

Je suis malade. Un travail excessif et le chagrin me tuent lentement. Je voudrais gagner de l'argent avec mon âme que je mets en musique... Peut-être alors ne se remarierait-elle pas après ma mort.

Une année de confidences irrégulières, puis un long silence, enfin cet aveu :

Janvier.

Sur le port, à Saint-Nazaire, j'ai entendu un ouvrier fredonner l'air d'une de mes ballades... Il m'a semblé que la gloire venait.

Mars.

La gloire est venue, elle est là et je ne suis pas heureux. On parle de moi dans les journaux. On joue mes œuvres dans les concerts. On me demande un opéra.

Juin.

Je vivais retiré en moi-même. Maintenant je suis atteint par la grande marée de la souffrance humaine. Alors je commence à regarder autour de moi. J'ai pitié de tous ceux qui voudraient prendre leur cœur à deux mains pour qu'il ait moins mal.

Août

Cela me fait du bien de ne plus penser à moi. Je vais faire des tournées de concerts dans la zone, dans les sanatoria, dans les mines... je ne sais pas encore parler aux malheureux, mais en jouant je me ferai comprendre peut-être.

Septembre.

Mogador... Une salle pleine. Des connaisseurs, rien que des connaisseurs. Ils n'ont pas applaudi ce que j'ai fait de meilleur. Mais ils se sont enthousiasmés pour de pauvres morceaux brillants et vides.

Octobre.

Légion d'honneur... pension du gouvernement...

Le prix Musica offert par un Américain. Un livre sur mon enfance signé d'un nom célèbre.

« Seigneur, pourquoi m'avez-vous fait puissant et solitaire ? »

Novembre.

Suzanne est heureuse, elle va à toutes les premières et elle a commandé des robes chez Lanvin. Elle n'est plus jamais à la maison. Elle dit à ses amies que j'ai besoin de paix et de silence pour composer, mais ce n'est pas ici, à mon foyer, que je trouve la paix. Les meubles parlent de l'absente et les souvenirs me font regretter ce qui aurait pu être.

La paix, je ne l'attends plus que de vous, ô mon Dieu. Je suis malade et je tousse.

Décembre.

Jacques vient d'avoir sept ans et sa maman me l'abandonne un peu plus souvent, mais j'ose à peine le toucher par crainte de lui donner mon mal.

Jacques, ressembleras-tu à ton papa plus tard ? Je ne le souhaite pas, j'ai trop souffert. Sois un homme égoïste et calme qui passe dans la vie sans se soucier des autres... Et je voudrais pourtant, Jacques, que tu continues mon œuvre, que tu me comprennes, toi, plus tard, lorsque j'aurai glissé dans le monde des esprits.

10 Janvier

J'ai commencé une sonate, j'y ai mis toute ma tristesse, toutes mes désillusions, tout ce que j'espérais et qu'on ne m'a pas donné. Mais je voudrais la finir dans la sérénité. Je voudrais qu'elle exprimât un peu la paix qui vient car je sens qu'elle vient enfin...

15 Janvier.

Je travaille et le docteur dit que c'est de la folie, mais non, puisque je suis perdu quand ce qui me reste de force, je le donne à ma sonate. Peu importent la souffrance et les larmes, pourvu qu'en suite on trouve la lumière et la paix.

1^{er} Février.

Comme il fait lourd et froid. J'ai froid dans tout mon être, j'appartiens déjà au cimetière. Jacques, je te laisse tout ce que j'ai fait et tout ce qui me restait à faire... Je vais fermer ce cahier qui fut mon seul confident et je vais le brûler... Jacques, mon petit Jacques...

Il faisait presque nuit dans la chambre, mais Jacques Navry relisait encore ces dernières lignes...

La vérité était là, prisonnière de ces quelques feuillets. La vérité, si longtemps cherchée.

M^{me} Navry sursauta en voyant tourner la dernière page. Elle s'attendait à une scène, mais il ne vint que cette petite phrase :

— Vous ne m'aviez jamais dit, maman, que mon père avait tant d'affection pour moi. Je croyais avoir si peu compté dans sa vie.

Elle se tut, ne sachant que répondre. Son mari était une énigme pour elle. Elle ne connaissait bien que l'homme célèbre que l'on avait construit ensuite de toutes pièces pour le hisser sur un piédestal.

Jacques soupira enfin :

— Alors vous ne l'avez jamais aimé ?

— Je ne sais plus.

— Pourtant vous ne vous êtes pas remariée.

— Ce n'était pas possible ! La veuve de Jean Navry se remariant... Voyons, tu n'y penses pas !

— Oui... cela n'aurait pas fait bien dans le paysage. Pauvre père, il a eu sa revanche. Vous êtes devenue esclave de sa gloire.

— Oh ! Jacques, quels mots durs ! Tu as toujours une manière terrible de dire les choses.

— Et vous, maman, vous enveloppez toujours

d'ouate la réalité... Cet homme que vous ~~avez~~ aimé, comment s'appelle-t-il ?

— Roland Godounoff.

— C'est bien ce que je pensais... Un beau nom : Il était idiot et maintenant il est presque tombé. Si vous aviez pu deviner l'avenir !

— Jacques !

— Je sais que vous fûtes fidèle, mais ce n'est pas toujours suffisant.

Cette fois M^{me} Navry se mit à sangloter :

— Tu es cruel...

— Vous l'avez été autrefois... Nous le sommes tous à certaines heures.

— Je ne suis pas une sainte. Que voulait-on de moi ? J'avais seize ans lorsque je me suis mariée. J'ai cru que je pourrais oublier mon premier amour, que je pourrais devenir une grave mère de famille. Mais, au fond, nous autres, femmes, nous sommes toutes des enfants, des poupées. Un rien nous soulève, un rien nous écrase. Tu verras, Elisabeth sera comme les autres...

— Elisabeth !... non.

Il s'était redressé. Tout son être protestait et tout son amour. Non, il ne voulait pas souffrir ce qu'avait souffert son père. Il ne voulait pas douter de la femme qui était enfin venue à lui dans l'ombre de l'existence.

M^{me} Navry pleurait toujours par petits sanglots brefs et elle cachait son visage dans un coussin.

— Jean était trop compliqué, trop obscur pour moi. Il lui fallait un amour extraordinaire, une compagne exceptionnelle. Et je n'étais qu'une jolie petite fille... Les grands génies s'éprennent ainsi d'un visage et ensuite ils lui reprochent amèrement de n'être qu'un visage...

Jean ne s'est pas aperçu que j'avais pour lui une bonne affection et que j'avais besoin d'un mari comme les autres. Maintenant, d'ailleurs, ce n'est plus la même chose.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant je l'aime. J'aime ses œuvres, sa gloire. Je suis heureuse et fière d'être sa veuve, de voir la foule applaudir et de lire son nom partout.

Jacques s'approcha du divan et regarda longtemps cette forme ployée par le chagrin. Il n'éprouvait plus qu'une immense pitié pour cette mère enfantine.

— J'ai compris le jour de son enterrement. Le président Carnot n'en avait pas eu un aussi beau... des fleurs... des couronnes merveilleuses qui étaient venues de tous les coins du monde, et des uniformes... Et les ministres et les ambassadeurs me serrant la main et Notre-Dame tendue de noir. J'ai pleuré presque autant qu'aujourd'hui.

— Presque autant...

Par la fenêtre ouverte montait le murmure du vent, de l'eau et des voix humaines égrenées le long des chemins.

Très bas, pour lui seul, Jacques murmura :

— Pauvre maman, vous ne comprendrez jamais.

Il se pencha un peu plus et baisa les cheveux soyeux dont Jean Navry était si fier. Il ne voulait plus se souvenir désormais que de la jolie maman qui le caressait comme un jouet lorsqu'il était petit.

Sans oser le regarder, M^{me} Navry soupira :

— Alors tu ne m'en veux pas trop ?

— Non, il vous a tant aimée.

— Oui, il me voulait heureuse. Oh ! il était

très bon. Les derniers temps il distribuait tout ce qu'il gagnait aux pauvres et aux malades. Il s'intéressait, je ne sais pourquoi, à trente-six mille œuvres.

— Je sais, moi...

Jacques était revenu à la fenêtre et il contemplait le bleu calme de la mer.

Son père avait cherché à se consoler en consolant les autres et la joie qu'il avait pu donner ainsi était revenue vers lui comme un apaisement.

La cloche du dîner sonna, lente et douce.

Sans rien ajouter, Jacques quitta la pièce.

Au bas de l'escalier il rencontra Elisabeth qui le cherchait. Alors il attira sa fiancée contre lui :

— Ma chérie... oh ! ma chérie, je veux avoir foi en vous.

Elle se laissa faire sans comprendre :

— Jacques, pourquoi douter de moi ? Je vous serai toujours fidèle, toujours...

Elle ne savait pas qu'il venait d'entrer dans la voie qu'avait suivie son père.

XI

CELUI QU'ON N'ATTENDAIT PAS

Août s'achevait dans une fête de couleurs et de parfums.

M^{me} Navry oubliait le drame qu'elle avait tant redouté, en dansant au casino.

Jacques travaillait et contemplait sa fiancée avec la joie douloureuse d'un condamné à mort.

Oui, il l'aimait trop, il la perdrait un jour. Et il essayait de jouir des heures de paix qui lui étaient données, mais il souffrait d'avoir peur de souffrir.

Elle se faisait plus douce, plus affectueuse, le sentant malheureux.

— Jacques, qu'avez-vous? vous devenez un tourmenté, vous que tout, autrefois, laissait indifférent. Jacques, la vie est belle et elle vous tend les bras.

Mais Jacques ne voyait que l'ombre de la vie et dans les morceaux qu'il composait passait un souffle nouveau.

Un matin, André Viar arriva au déjeuner avec un air réjoui.

— Mademoiselle Vernon, j'ai rencontré un jeune homme charmant qui vient ici pour vous voir.

— Qui donc?

— Un officier de marine... M. Raymond Privas, lieutenant de vaisseau sur la *Provence*. Si j'avais été une jeune fille je n'aurais pu épouser qu'un officier de marine.

Jacques n'avait pas bougé, mais il fut obligé de poser ses mains à plat sur la nappe car elles tremblaient trop.

Très calme, Elisabeth s'était mise à rire.

— Je l'ai connu à Fontainebleau... c'est un ami d'enfance.

— Eh bien! nous l'inviterons, il sera sans doute heureux de vous revoir, dit M^{me} Navry.

René Arvel, qui partait le soir même et qui emportait dans sa valise des provisions d'amertume, s'était mis à fredonner :

L'amour est enfant de Bohême...

Mais l'on parlait déjà d'autre chose.

Hélas ! Jacques avait l'impression que son père se penchait sur lui et disait :

— Mon pauvre petit...

L'après-midi ils allèrent tous au tennis du *Pavillon des Fleurs*.

Les jardins versaient leurs parfums dans les longues allées sablées que protégeait l'ombre des pins.

Elisabeth marchait en avant lorsqu'une silhouette apparut à un carrefour.

— Voici votre ami l'officier de marine ! cria André.

Elisabeth, au lieu de s'avancer vers l'arrivant, attendait Jacques et le prit par le bras.

« Tiens, pensa Jacques, elle veut se venger, c'est donc qu'il ne lui est pas indifférent. »

Raymond Privas s'inclinait déjà.

— Bonjour, Elisabeth, je suis très heureux de vous retrouver dans ce joli cadre.

Il prononça le mot joli de telle façon qu'il semblait l'appliquer beaucoup plus à Elisabeth qu'au paysage.

En effet, la jeune fille qu'il avait aimée s'était transformée pendant son absence. Ses yeux étaient plus brillants et son sourire paraissait correspondre à une joie intérieure.

Alors il la trouva plus attirante encore qu'autrefois.

Mais déjà elle présentait :

— Jacques Navry..., mon fiancé.

Le bel officier pâlit un peu.

Tout bas, Solange chuchotait :

— Il est rudement chic.

Et Jacques se sentait laid et gauche près de cet homme qui portait l'uniforme avec l'élégance d'un acteur de cinéma.

— Je vous félicite, Monsieur, d'avoir su plaire à M^{lle} Vernon.

— Mais, vous-même, quand vous mariez-vous? demanda Elisabeth.

— J'ai été fiancé, en effet, mais c'est fini. Tout est rompu... je m'étais trompé.

— Oui, on se trompe quelquefois. On cherche le bonheur où il n'est pas et pendant ce temps le bonheur s'en va, murmura Elisabeth d'une voix lointaine, les yeux fixés sur le passé.

Revoyait-elle Fontainebleau, ses arbres et ses sentiers silencieux qu'il faisait si bon suivre appuyé sur un bras ami tandis que dans le ciel pâle montaient des corbeaux?

Toute l'après-midi Jacques joua au tennis avec la régularité d'un automate. Il ne s'occupa de personne, même pas d'Elisabeth.

Il était là, mais son esprit était absent. Il essayait de s'échapper pour solutionner dans sa pensée ce double problème : Qu'est-ce qu'il a voulu faire à Saint-Brévin? L'aime-t-elle encore?

Après une partie fatigante, il quitta le court et vint s'asseoir au pied d'un arbre. Des groupes animés qu'il ne voyait pas passaient près de lui, des autos allaient et venaient. Il ne prenait pas garde à cette rumeur et, pourtant, deux phrases jaillirent soudain qui le firent sursauter.

— Vous retrouver à Saint-Brévin quand je vous croyais en Chine... Quelle amusante coïncidence!

— Ce n'est pas une coïncidence... je ne suis venu ici que pour vous.

Un long rire souligne ces deux mots, un rire intraduisible. Elisabeth et Raymond sont là, tournant le dos à Jacques et suivant vaguement le set qui se dispute sur le terrain.

Pourquoi donc a-t-elle ri ?

Sans bruit, en se cachant presque, Jacques quitta le *Pavillon des Fleurs*. Il avait l'impression d'abandonner Elisabeth à l'homme qui était venu la reprendre.

Près de la gare, il rencontra René Arvel qui partait.

Il fut obligé de souhaiter un bon voyage au compositeur et d'accepter ses adieux, mais la poignée de main qu'échangèrent ces deux hommes était sans tendresse.

René Arvel s'était arrêté dans l'allée déserte et il ne semblait pas pressé de s'en aller.

Tout en allumant une cigarette, il regardait le visage défait de Jacques.

— Où est donc votre fiancée ? Vous l'avez laissée au tennis ? Grave imprudence... N'oubliez pas que les femmes sont essentiellement volages.

— René, je ne vous permettrai pas...

— Oh ! inutile de vous fâcher. C'est un conseil d'ami... oui, d'ami. Vous avez ici un rival dangereux en la personne de ce beau Raymond Privas. Je me suis laissé dire par des gens bien renseignés que M^{lle} Vernon avait aimé longtemps ce garçon et que, s'étant crue oubliée, elle n'avait cherché ailleurs que par dépit.

— C'est vraiment très gentil à vous de me raconter tout cela.

— Vous croyez que je me venge ? Vous vous trompez, quoique je ne sois pas resté insensible aux charmes de M^{lle} Vernon.

— Vous voulez dire aux charmes de son héritage...

— Mais non, je vous assure que non. J'avais même oublié le testament de M. Schmitz.

Et, pendant une seconde, le visage sans âme

de René Arvel prit une expression nouvelle.

— Oui, je l'ai aimée...

Jacques se sentit frappé une fois de plus. Ainsi un égoïste comme René Arvel n'avait pu résister à la grâce d'Élisabeth. Et lui, pauvre idiot, s'imaginait l'avoir découverte, l'avoir seul comprise.

Il se passa la main sur le front.

— Je ne l'aurais pas cru... même vous!

— C'est ainsi... gardez bien votre trésor. J'espère vous revoir à Paris en octobre, le jour où, devant le jury désigné par M. Schmitz, je ferai entendre la fin de la *Sonate inachevée*.

Jacques haussa les épaules :

— Ce Schmitz était fou... On ne continue pas les gémies. Mais peut-être ne serez-vous pas seul ce jour-là.

— Oh ! les autres...

Et René Arvel s'éloigna enfin.

Jacques le suivit d'un regard presque haineux.

— Il suffit qu'il y en ait un autre... Et si alors j'ai retrouvé le don, je ne permettrai pas à un étranger de déformer la pensée de mon père.

Mais lorsque René Arvel eut disparu derrière la petite maison qui, à Saint-Brévin, tient lieu de gare, Jacques retrouva tout près de lui l'autre souffrance, celle qui effaçait même les plus anciennes : Élisabeth !

Oh ! retourner au tennis, la prendre, l'emmener loin, très loin comme un voleur ! Mais non, ce n'était pas possible. Elle était libre, d'ailleurs, et il n'avait même pas le droit de se défendre après le beau geste qu'elle avait eu un soir où tous s'acharnaient contre le fils de Jean Navry.

Il trouva un refuge aux *Rochers*, dans le

bureau désert où ne parlait plus que la pendule. Il se laissa tomber sur un divan, au pied du grand tableau qui représentait son père.

Une phrase de M^{me} Navry résonnait encore dans la pièce, tel un refrain que rythmait l'océan proche :

— Les femmes sont toutes des enfants, des poupées. Tu verras, Elisabeth fera comme les autres.

Tous les doutes, toutes les craintes revenaient. Au fond elle n'avait jamais dit à Jacques qu'elle l'aimait. Elle avait eu pitié de lui, mais ce n'était pas suffisant.

Oui, il était bien le fils de Jean Navry, un tourmenté, croyant plus vite au malheur qu'à la joie.

Il appuya sa tête contre le mur et gémit :

— Papa... oh ! papa !

Toutes les barrières étaient tombées, et la gloire et les livres. Le père et l'enfant étaient serrés l'un contre l'autre, comme autrefois, et ils souffraient de même.

Jacques pensait :

— Je vous comprends enfin et je vous plains car je sais maintenant quel fut votre fardeau. Oui, je vous ai retrouvé, mais « elle », je l'ai perdue. Sentez-vous combien j'aime Elisabeth ? Elle partie, il ne me restera plus rien, plus rien...

Il ne songeait même pas à la disputer à Raymond Privas. Son bonheur à elle était peut-être là... alors...

Alors il fallait s'effacer, laisser la route libre pour qu'« elle » pût quelquefois au moins songer à ce pauvre Jacques Navry avec tendresse.

Il se redressa péniblement, ayant déjà fait le

geste d'abandon, et en face de lui la glace renvoya deux visages aussi douloureux.

Il ferma les yeux pour ne plus voir comme il ressemblait à son père ce soir et il se mit à pleurer doucement des larmes qui ne coulaient pas.

Jacques Navry entraît sans le savoir dans le chemin qui fait les héros, les génies, et les humbles religieuses qui trottent, grises, dans le gris des rues pauvres.

— Jacques, qu'avez-vous? vous souffrez?

Il bondit et se trouva devant Elisabeth qui le regardait avec inquiétude.

— Ah! c'est vous, tant mieux... Je voulais vous dire que vous étiez libre.... oui, libre. Je vous rends votre parole. Nous sommes trop jeunes l'un et l'autre. Nous nous sommes décidés sans réfléchir, mais je fus seul coupable. Vous ne m'aimez pas et moi-même je ne sais plus si je vous aime... non, je ne sais plus.

Il l'embrassa très vite sur le front puisque cela lui était permis encore et il sauta dans le jardin.

Elisabeth s'élança :

— Jacques... Jacques!

Son cri se perdit dans le silence. C'était trop tard. Jacques avait disparu derrière les arbres.

Il erra jusqu'au soir dans les sentiers et sur la plage, et quand il ne sut plus où aller il se dirigea vers la chapelle.

Autour de lui toutes les maisons dormaient, noires.

Il aperçut enfin la silhouette agenouillée de l'église, mais la porte était close. Alors il appuya son front contre les pierres encore tièdes et regarda longtemps la petite lueur qui vacillait, sans mourir jamais, derrière un vitrail.

Ecrasé de fatigue, il se laissa glisser sur le sol, puis s'endormit là, à l'ombre de la chapelle, et, au fond des tristes rêves qui le hantèrent durant son sommeil, il vit toujours briller une lumière...

Il se réveilla aux premières clartés d'aube : le vieux sacristain Pierre Guilbodeau le contemplait en riant :

— Alors, monsieur Navry, vous couchez à la belle étoile comme un pêcheur?

— Bah! c'est la vie épatante, répondit Jacques en s'étirant un peu sans comprendre l'étrangeté de cette rencontre.

— Pas toujours. Ainsi mon fils devait s'embarquer ce soir pour une campagne de pêche de huit jours sur les bancs de sardines qu'on a signalés au large. Mais voilà, ma bru est malade et ne veut pas laisser partir son homme. Seulement Yves perd une bonne prime s'il n'accepte pas et le patron du sardinier ne le reprend plus. C'était pourtant une belle situation et ça sera difficile d'en retrouver une pareille.

Jacques était debout et enlevait soigneusement les aiguilles de pin attachées à sa veste.

— Que votre fils reste donc près de sa femme. Je partirai à sa place, comme cela on ne le remerciera pas et il aura sa paie.

— Vous?... quelle idée!

— Est-ce que je ferai un mauvais marin?

— Oh! quant à ça vous êtes un vrai loup de mer. Seulement vous êtes un peu drôle. Enfin c'est bien aimable de venir en aide à mon gâs, surtout qu'il n'est pas riche.

— Alors c'est entendu.

Les mains dans ses poches, Jacques regardait

la ligne bleue de la mer que rompaient les troncs rouges des pins.

Il avait pitié infiniment de cet Yves Guilbodeau qui avait épousé une jolie Pornicaise toujours souffrante et qu'il lui fallait laisser seule au logis.

Il connaissait depuis longtemps ce pêcheur, mais il n'avait jamais compris ainsi la tristesse de cette existence.

Ayant écrit une lettre à sa mère, il partit avant même que les *Rochers* eussent repris leur animation habituelle. Il n'emportait de tout ce qu'il avait aimé que ce papier signé Arlette de Villefosse et un minuscule mouchoir rose avec une initiale : E.

XII

LOIN D'ELLE

Quelques heures plus tard il quittait Saint-Nazaire et voyait s'effacer la muraille verte de Saint-Brévin. Il se sentait plus léger parce qu'il s'était penché sur son prochain et avait essayé de le soulager.

Jusqu'alors il n'avait navigué que pour son propre compte. Là, pendant quinze jours, il ne fut qu'un simple matelot obligé d'obéir.

Le patron était un brave homme, mais il maniait les injures facilement et l'excitation de la pêche l'entretenait dans un état de perpétuelle mauvaise humeur.

Puis il fallait poursuivre le banc de sardines et ensuite travailler jour et nuit.

Jacques n'avait plus le temps de penser. Il tirait des filets, remplissait des seaux de bois, versait du sel avec des gestes maladroits dont se moquaient les autres.

On avait pris son embarquement pour une fantaisie de grand seigneur et on lui faisait voir tous les plus sombres côtés de la vie des marins. On le mit à la cuisine dès le premier soir et il dut se battre avec l'aide qu'on lui avait donné, pour ne pas faire tout l'ouvrage.

Il avait les membres endoloris et, durant les quelques heures de repos, il s'écroulait comme une masse sur le pont.

Au-dessus de lui le ciel était toujours aussi bleu, devant lui l'horizon tendait toujours sa ligne droite sous le ciel.

On peut souffrir dans tout son corps, peiner à en être idiot, quand on est le fils de Jean Navry on ne peut oublier l'idée fixe qui vous pourchasse.

La même corde vibre, pressée par un mystérieux archet, tandis que les matelots crient, que les vagues chantent, et que les mâts gémissent sous le vent.

Le soir venu, lorsque les hommes mangeaient et que l'ombre éteignait le bateau, Jacques sentait s'insinuer tout près de lui le souvenir d'Elisabeth.

Lili... Lili... ce nom qu'il lui donnait parfois s'accrochait à ses oreilles.

Où était-elle?

N'avait-elle pas déjà quitté les *Rochers* pour n'y plus revenir?

Et il se sentait séparé de ceux qui l'entouraient par toute la grandeur de son amour.

Enfin le patron donna le signal du départ : la cale était pleine de sardines à en crever.

— La récolte est belle... On la vendra à la criée du Croisie.

Et le voilier revint vers les côtes qui apparurent bientôt telle la terre promise, dorées par le soleil levant.

Des bateaux passaient, roses ou bleus, penchés sur l'eau comme pour s'y mirer, et des nuages blancs glissaient, figés dans le ciel immobile.

Appuyé à un mât, Jacques s'était mis à chanter et ses compagnons, silencieux, écoutaient. Leurs âmes de Bretons jouissaient de cette musique un peu triste.

Jacques redisait un air qu'avait composé son père et où roulait la mélancolie des vagues.

Quand il se tut, un homme murmura :

— Je connais ça... c'est de Jean Navry.

— En sais-tu d'autres de lui? demanda le patron.

— Autant que vous en voudrez. Je suis son fils.

Il avait cela pour la première fois, saisi d'une vraie fierté, car sous son suroît, avec ses mains noires et son visage rougi, il était enfin le fils du célèbre compositeur.

— Ah ! grognèrent les autres, si on avait su...

Accoudé à l'étrave, Jacques regardait maintenant un trait vert barrant l'horizon : c'était Saint-Brévin.

Puis la Baule apparut avec sa rangée de tentes et son énorme casino.

— Quéque tu penses de tous les métèques qui se prélassent là-bas? s'informa le mousse avec curiosité.

— Bah ! ce sont de pauvres types !

Et Jacques eut un sourire méprisant.

Quand il se trouva sur le quai du Croisic, il aperçut tout de suite une grande affiche :

Prochainement :

RÉCITAL JEAN NAVRY

avec le pianiste Roland GODOUNOFF

Casino de la Baule

— Mon gâs, dit le patron, si tu veux aller écouter ton père, dépêche-toi ! C'est peut-être pour ce soir. Je te rends ta liberté. Yves a trouvé un bon remplaçant avec toi. Et maintenant *démarre* !

Jacques ne se le fit pas répéter deux fois. Il commença d'abord par entrer au bureau de poste pour envoyer « sa paie » aux Guilbodeau et une lettre à sa mère. Il eut presque envie de baiser ce papier qui s'en allait là-bas, de l'autre côté de l'estuaire, et qu'« elle » lirait sans comprendre combien il l'aimait pour n'écrire que ces lignes indifférentes. Puis il loua une auto pour le conduire à la Baule où il apprit que le concert annoncé n'aurait lieu qu'à la fin de la semaine.

Et Jacques s'installa dans une pension de famille isolée au milieu des pins.

Seul avec un piano qu'on lui avait prêté, il se remit au travail. Et toujours cette affiche dansait devant ses yeux :

RÉCITAL JEAN NAVRY

avec le pianiste Roland GODOUNOFF

Les débuts furent pénibles car les mains de Jacques étaient lourdes encore de tous les filets tirés et elles avaient perdu leur souplesse. Puis

un jour vint où il se retrouva maître de ses doigts : alors les habitants de la maison se massèrent sous les fenêtres du jeune homme et restèrent là à écouter jusqu'au soir.

La nuit tomba, le dîner sonna, les troncs rouges des pins se dorèrent, le soleil mourut au delà des toits, au delà de la plage, dans le grand océan pur.

Alors Jacques, brisé de fatigue, s'arrêta et, la tête appuyée à ce piano qui, depuis son retour, était l'unique confident, il se mit à pleurer pour la première fois.

Il pleura sans honte et sans révolte, son orgueil était loin et il n'avait plus de haine.

Comme son père il pensait : « Si je devenais un véritable artiste, peut-être m'aimerait-elle mieux que l'autre. »

Mais il voyait se profiler sur le ciel bleu qu'encadrait la fenêtre une casquette d'officier de marine et il avait peur encore d'échouer malgré la gloire.

Son amour s'était purifié, dépouillé, et c'était comme une belle fleur toute blanche qu'il aurait tenue dans ses mains et qui lui aurait fait mal très doucement.

Des phrases revenaient qu'il savait par cœur et qui le caressaient tout en le déchirant :

Vous êtes celui que j'attends depuis que je ne suis plus une petite fille et votre âme est sœur de la mienne.

La fenêtre maintenant ne s'ouvrait que sur de l'ombre. Les pins se balançaient sous le vent avec le gémissement qu'ont les mâts de bateaux lorsque la brise se lève.

De lointains Angélus s'envolaient sur la ville

Et Jacques sentait monter en lui des voix lointaines qui continuaient dans le mystère de son âme la *Sonate inachevée*...



Un matin Jacques reprit son équipement de pêcheur pour aller faire une course en mer sur un homardier de Pornic.

Et lorsqu'il regagna la Baule, le soleil se couchait rouge dans du rose...

Il longea le remblai sans se préoccuper des gens qui le croisaient en le dévisageant avec effroi, persuadés qu'il était un pauvre bougre de matelot et qu'il devait avoir un peu trop bu comme tous les marins qui se respectent.

Devant le casino se pressait déjà une foule élégante, des conversations s'échangeaient dans toutes les langues.

— Jean Navry... *Yes... splendid...*

Jacques avait failli oublier que le fameux concert avait lieu ce soir-là.

Rangées en bataille, des autos sans nombre fixaient l'infini de leurs yeux jaunes.

Jacques arriva là avec son costume de pêcheur et les gens s'écartèrent vite pour le laisser passer car il sentait un peu trop le poisson.

Alors il acheva de lire les dernières affiches apposées sur les murs du casino :

RECITAL JEAN NAVRY

Le célèbre pianiste Roland Godounoff interprétera d'une manière nouvelle la *Sonate inachevée* et les deux danseuses, misses Lolly, essaieront de souligner la pensée de l'artiste.

On n'avait même pas demandé à Jacques son

autorisation pour une séance de ce genre. Heureusement il était là et se sentait capable de battre tout le monde s'il le fallait.

Il prit une place très rapprochée de la scène et envoya promener les gens qui voulaient l'empêcher d'entrer sous prétexte qu'il n'était pas en habit de soirée.

Il vint se mettre dans un des fauteuils les plus chers, ravi de voir des dames en robes décolletées se pincer le nez parce qu'il avait négligé de se parfumer.

Il avait l'impression de tomber de la planète Mars et il avait beau se répéter : « Elisabeth pourrait être une de ces femmes », il continuait à les contempler comme des bêtes curieuses.

Enfin Roland Godounoff parut.

Jacques se redressa, les mains crispées aux bras de son fauteuil.

C'était donc là l'homme qui avait tant fait souffrir Jean Navry !

Jacques le détailla avec cruauté : petit, noir, maigre et fat...

L'autre, qui ne pouvait savoir, commença un discours pour prouver que lui seul avait compris l'extraordinaire artiste dont il allait tâcher de rendre la pensée.

Des applaudissements éclatèrent, dominés bientôt par un formidable coup de sifflet.

Jacques s'était levé.

Le silence se fit... des hommes galonnés se précipitèrent :

— Sortez, Monsieur... sortez... ce n'est pas permis...

— Je me fiche de vous tous, tas d'idiots ! C'est à ce type-là que je m'adresse. Je lui interdis de faire de la *Sonate inachevée* une exhibition de music-hall !

Il ne criait plus, il hurlait.

Roland Godounoff, furieux, protesta :

— Et de quel droit, Monsieur?

— Du droit que vous n'en avez pas l'autorisation.

— Si.

— Non.

— Pronvez-le... Et d'abord qui êtes-vous?

— Je suis Jacques Navry et je n'ai reçu aucune demande...

Les gens, stupéfaits, attendaient la fin de ce dialogue sans bien comprendre encore.

Le directeur du casino se précipita :

— Vous vous moquez de nous, Monsieur, ce n'est pas possible que vous soyez le fils de Jean Navry !

— Voici ma carte d'identité... Etes-vous convaincu? C'est mon costume qui vous choque.

« Il est beaucoup plus convenable, pourtant, que celui de toutes ces dames.

Le directeur maintenant s'excusait.

— Je ne pouvais pas savoir, n'est-ce pas... Je croyais que cette autorisation... Puis l'on parle de vous comme de l'un des maîtres de la mode. Tenez, dans le journal de ce matin, on faisait un portrait si différent...

Jacques prit le journal qu'on lui offrait et l'enfouit dans sa poche sans le regarder :

— Je vous remercie. Je vais voir quel est le genre qu'on me prête et je tâcherai d'adopter ce genre pour ne pas trop déplaire à votre clientèle.

Les spectateurs riaient, mais Roland Godounoff n'accepta pas si facilement le camouflet qu'il venait de recevoir.

Il cria de la scène :

— Vous êtes peut-être le fils de Jean Navry, mais vous, qui m'empêchez de jouer ses œuvres, vous n'êtes pas capable de nous faire entendre le moindre morceau !

Des plaisanteries fusaient maintenant de rang en rang. Oui, dans la France entière, on commençait à savoir que l'héritier d'un des plus grands noms du monde n'était qu'un raté.

Alors Jacques releva le défi.

Il se hissa sur la scène avec une agilité de singe et, tourné vers l'auditoire, il demanda :

— Que désirez-vous entendre ?

Il était là, étrange avec son costume de toile rouge et ses gros souliers, et toutes les lorgnettes étaient braquées sur lui.

Cruelles, des centaines de voix répondirent :

— La *Sonate inachevée*... La *Sonate inachevée*.

On ne pouvait rien exiger de plus difficile puisque les meilleurs artistes discutaient encore au sujet de l'interprétation de cette œuvre.

Jacques inclina la tête et s'assit devant le piano.

Alors il se mit à jouer.

Il pensa d'abord à celle qui avait aimé cet homme dont l'ombre s'allongeait sur l'estrade, il pensa à son père qui avait tant souffert et cette souffrance devint sienne.

En rêve, une femme blonde s'appuyait au piano, mais elle s'effaça vite, une autre la remplaça qui était brune : c'était Elisabeth.

Là-bas, dans la salle, tous s'étaient tus, comme les marins ils écoutaient, n'osant même plus remuer.

Et quand Jacques eut cessé de jouer, l'auditoire entier se leva, délirant d'admiration.

Jacques n'entendit même pas les applaudisse-

ments. Il venait de retrouver tout ce qui avait inspiré Jean Navry. Lui seul, il avait enfin compris la *Sonate inachevée*.

Mais les sanglots des dernières notes s'achevaient en lui : Elisabeth... oh ! Elisabeth...

Et soudain il « l' » aperçut debout contre une colonne. Oui, c'était elle dans une robe de soie blanche, avec son visage grave et ses cheveux bruns.

Comment était-elle là ? Il n'en savait rien, mais elle était là et elle l'avait entendu interpréter la *Sonate inachevée*. Peut-être avait-elle découvert qu'il n'était plus tout à fait le même, qu'il était devenu meilleur et plus digne d'elle ?

Toutes ses pensées se heurtèrent dans son cerveau.

Alors il se tourna vers elle et faillit, oubliant tout, lui tendre les bras. Pendant une seconde, leurs regards se croisèrent sans se comprendre.

Non, il n'avait pas le droit d'aller vers elle et, après un bref salut à toute cette foule dont il se moquait, il quitta la scène et disparut tandis qu'en vain des applaudissements prolongés le rappelaient dans la salle.

Lorsqu'il eut regagné la pension de famille où il habitait, il trouva sur sa table une lettre de M^{me} Navry qu'avait apportée le courrier du matin.

C'étaient les premières nouvelles qui arrivaient de Saint-Brévin et il comprit enfin cette énigme qu'était pour lui la présence d'Elisabeth à la Baule.

Après des reproches timides venaient ces quelques lignes :

Retiens-nous des chambres là où tu loges. Il doit en rester encore. Nous allons tous débarquer

à la Baule demain pour assister aux courses d'autos. Ta fiancée ayant exprimé le désir d'avoir le superbe vase de Copenhague qui a été offert comme prix de la course de vitesse, M. Raymond Privas veut concourir. Il espère gagner, ayant remporté plusieurs victoires dans le Midi.

Elisabeth aurait pu se plaindre de ta fugue et de ton absurde conduite. Elle n'a rien dit : j'espère que maintenant tu vas te faire pardonner...

Jacques appuya sa tête à la table tant il était las.

Se faire pardonner... quoi? De trop l'aimer peut-être. Oui, mais elle ne pouvait pas savoir.

Elle avait dû le prendre pour un fou et cependant elle s'était tue.

Elle avait gardé son titre de fiancée et elle n'avait pas cédé aux instances de Raymond Privas. Jacques ne pouvait plus douter, en effet, des sentiments qui avaient amené aux *Rochers* le jeune officier. Il avait cru possible d'oublier Elisabeth et il s'était aperçu que c'était trop tard. Alors il était revenu, sûr de sa force parce qu'il était beau et portait cet uniforme qui plaît aux femmes.

Seulement Elisabeth avait juré d'être fidèle à Jacques.

Elle tiendrait peut-être sa promesse jusqu'au bout, elle deviendrait M^{me} Navry. Mais Jacques ne voulait pas cela. Il savait ce qu'avait été la vie de son père.

Il songea encore à fuir pour laisser vraiment le champ libre à son rival.

Mais soudain il fut pris du désir fou de faire la course d'automobiles pour offrir lui-même à Elisabeth le vase qu'elle désirait.

Il soupira. Il était loin encore du renoncement total. Il se méprisait d'être si faible, mais dans la nuit traînaient des sons de clackson, et il se voyait déjà les mains crispées au volant, n'ayant qu'un désir : arriver le premier au but.

Il s'étendit sur un divan, jurant contre sa joue le cadre qui renfermait la photographie de sa fiancée, et il s'endormit d'un sommeil sans rêves.

XIII

COURAGEUSEMENT

Le lendemain M^{me} Navry vint réveiller Jacques et l'emmena à la salle à manger où l'attendaient tous ses amis de Saint-Brévin. Jacques fut très aimable, mais il s'arrangea pour ne jamais se trouver seul avec Elisabeth. Pourtant il ne cessait d'observer Raymond Privas dont tous les gestes, tous les mots s'adressaient à la femme qu'il voulait reconquérir.

Dans la matinée, M^{me} Navry apparut, horrifiée, en brandissant la veste de toile rouge de son fils.

— Comment, tu portes cette affreuse chose?

— Mais oui, je l'avais encore hier soir au casino.

— Au casino!

Un journal tomba d'une poche et Jacques le ramassa :

— Tiens, j'avais oublié ce cadeau.

En première page s'étalait un gros titre :

Les fils des Grands Hommes

Et toute une colonne était consacrée à Jacques Navry.

— Lisez-nous cela, ce doit être drôle ! demanda Elisabeth.

— Je ne puis rien vous refuser.

Jacques s'inclina, cérémonieux, et se mit à lire :

Le plus triste exemple, peut-être, de ces héritages trop lourds qu'on laisse choir nous est donné à l'heure actuelle par Jacques Navry. Ce nom qui a fait le tour du monde et qui sera inscrit dans l'Histoire entre celui de Beethoven et de Chopin, ce nom maintenant devrait servir de réclame à un flacon de parfum.

J'ai eu, en effet, le plaisir d'être reçu un matin par le fils de notre grand artiste. Il était étendu sur un divan et, vêtu d'un pyjama orange dernier cri, il fumait et ne s'arrêta pas de fumer pour répondre à mes questions. Il ne savait même pas le titre des principales œuvres de son père, il me dit que c'était trop fatigant de jouer du piano. Puis il ne parla plus que des dernières créations de Poiré, d'un certain rose pour les ongles qu'il appréciait beaucoup et des semelles crêpe.

A la fin de cet entretien plutôt décevant, il s'excusa de ne pas me reconduire sous prétexte qu'il craignait les courants d'air. Voici où sombre la gloire : dans des boîtes de poudre et des coussins. Le fils de Jean Navry devenu un efféminé qui a peur des rhumes de cerveau !

Lorsque Jacques eut fini de lire l'article, M^{me} Navry se laissa choir dans un fauteuil :

— Et moi qui te reproche justement d'être un sportif et un marin enragé !

Elisabeth, rêveuse, murmura :

— Jacques n'a certes pas l'air d'un efféminé. Qu'en pensez-vous, Raymond?

Le jeune officier répondit à voix basse :

— Je pense qu'« il » ne vous aime pas...

Et il accompagna ces paroles d'un regard éloquent.

Le visage d'Elisabeth s'était assombri, mais elle ne protesta pas.

Jacques, qui avait deviné le dialogue sans l'entendre, continua d'un air indifférent :

— Je me suis moqué de ce pauvre homme et il ne s'en est pas aperçu... mais je comprends que les gens du casino aient eu du mal à me reconnaître sous ma tenue de pêcheur.

— Tu as dû faire un scandale !

— Mais non, Madame, il était vraiment très bien et à la fin il a même eu un succès fou.

Elisabeth regardait maintenant Jacques avec obstination et il baissa les yeux.

— Que s'est-il donc passé à ce concert?

— Eh bien, le pianiste Roland Godounoff a eu la prétention de faire danser deux étoiles de music-hall pendant qu'il jouerait la *Sonate inachevée*...

— Oh ! l'ignoble personnage ! fit M^{me} Navry indignée.

Jacques tressaillit car le ton était sincère. La gloire de Jean Navry avait étouffé jusqu'au souvenir de ce lointain amour.

— Oui, mais Jacques a interdit une telle profanation et, défié par Roland Godounoff, il s'est mis au piano. Alors je me suis aperçue que lui seul, oui, lui seul savait interpréter la *Sonate inachevée*. Oh ! Jacques, vous avez été sublime hier...

— Merci, murmura-t-il.

— Toi..., toi, répétait M^{me} Navry, tu as donc du talent?

Très las, Jacques avoua :

— Peut-être, mais je n'en suis pas encore bien sûr... je suis si loin de « lui »...

Et soudain il sentit une main se poser sur son épaule :

— Pas tant que vous le croyez...

— Si, Elisabeth... Je suis près de lui par la souffrance, mais le talent, c'est autre chose.

Elle seule entendit cette plainte et son cœur se serra. Mais, depuis quinze jours, de l'incompréhensible s'était glissé entre eux et elle ne savait que faire.

Une journée s'écoula, puis ce fut la veille des courses.

Jacques s'était fait inscrire et il ne parlait que des chances respectives des concurrents. Il avait retrouvé son insouciance habituelle ou tout au moins feignait-il de l'avoir retrouvée...

Elisabeth, elle, était tantôt grave jusqu'à la tristesse, tantôt plus gaie que tout le monde avec une lueur étrange dans les yeux.

Raymond Privas, que Jacques agaçait visiblement, prit un air moqueur pour dire :

— Je croyais que vous aviez renoncé à courir cette année.

— Mon Dieu, expliqua Jacques, cela m'amuse...

— Êt vous espérez gagner?

— J'en suis sûr... Je démolirai ma voiture s'il le faut, mais je gagnerai.

— D'où vient cette rage de gloire si soudaine?

— De rien... d'un caprice. Je me moque même du prix. Ce vase, j'y planterai des haricots, pour qu'il serve à quelque chose.

Élisabeth rougit et détourna la tête. Elle se sentait blessée par ces paroles : Jacques savait bien qu'elle désirait beaucoup de vase qu'il affectait de mépriser.

Soul Raymond Privas souriait et il entraîna les jeunes gens vers la plage car l'heure du bain approchait.

Jacques s'était vêtu cette fois avec recherche pour bien prouver aux snobs de la Baule qu'il savait encore suivre la mode. Il avait un pantalon de flanelle blanche, une veste bleue brodée aux initiales de son club et un jonc à pomme d'or.

L'histoire de sa dispute avec Roland Goudouff avait fait le tour de la Baule et les passants chuchotaient :

— Voici Jacques Navry... le voici.

Des femmes élégantes s'arrêtaient pour le regarder et détailler son costume.

En arrivant sur le remblai, la foule devint plus dense et plus curieuse : la présence de Jacques Navry était certainement l'événement du jour.

Au milieu des autos qui défilaient lentement pour se faire admirer, une humble charrette portant des pommes de terre s'en allait en cahotant.

De jeunes sportsmen qui tournaient le dos à la mer naturellement prirent des airs dédaigneux :

— On ne devrait pas laisser passer ici des voitures de ce genre... elles déparent le paysage.

Mais le gamin qui conduisait la charrette se préoccupait peu de cette question d'esthétique qui restait d'ailleurs douteuse.

Soudain une auto qui marchait plus vite que les autres heurta un brancard et fit rouler deux gros sacs sur la chaussée. Elle ne stoppa pas

et les baigneurs présents se contentèrent de suivre en curieux les efforts désespérés que faisait le gamin pour remonter ses sacs.

Mais déjà Jacques avait bondi et commandait :

— Laisse-moi faire, tu es encore trop gros pour une pareille besogne.

En quelques coups d'épaule, la voiture fut rechargée et le gamin, stupéfait, n'eut même pas le temps de bafouiller des remerciements.

Les jeunes gens poseurs sourirent en voyant que le pantalon et la chemise de Jacques avaient cessé d'être blancs et que le jonc à pomme d'or avait glissé dans le ruisseau.

Jacques les regarda avec pitié :

— Mes pauvres chéris, cela vous aurait fatigués de m'aider ! Vous devez être anémiques ? Vous avez certainement trop travaillé dans votre jeunesse.

M^{me} Navry, Solange et André s'étaient éloignés, craignant un scandale. Seule Elisabeth était restée.

En la voyant, un éclair de joie passa dans les yeux de Jacques : il avait eu si peur qu'elle ne comprît pas !

Il donna une poignée de main au gros de la charrette et, sans se préoccuper des mines vexées des autres, il rejoignit Elisabeth :

— Je suis un peu sale... Vous n'avez pas honte de moi ?

— Oh ! non, bien au contraire...

Autour d'eux on murmurait :

— Ce garçon est complètement fou... Il a des goûts bas.

Mais les habitués du casino se souvenaient de l'artiste qui s'était révélé un soir sous son costume de marin.

Lorsque Jacques et Elisabeth descendirent

sur la plage, l'immense route de sable était grise de foule.

Serrées coude à coude, les villas du remblai offraient un étrange mélange de lourdeur et de banalité, mais devant elles la mer commençait si bleue, si immense qu'elle effaçait toute laideur.

Jacques avoua :

— C'était moins banal, vu de mon voilier.

— Vous n'avez pas regretté ce caprice et ces huit jours de pêche?

— Non. J'ai appris beaucoup de choses entre ciel et eau. J'ai compris que j'avais été un lâche jusqu'à présent et que l'on ne doit pas s'avouer vaincu avant le combat. Tant que l'on a un souffle de vie on peut changer sa destinée et ce qui nous manque à tous c'est le courage. Non pas celui de sauver quelqu'un ou de se faire tuer pour une grande cause... cela ce n'est qu'un geste d'une seconde. Ce qui nous fait défaut, c'est le courage de lutter à chaque instant contre nous-mêmes et contre les autres.

« On ne fait pas sa vie et son art selon ses croyances si l'on s'assied dans un fauteuil. Vivre en suivant son idéal, c'est batailler perpétuellement : on avait oublié de me l'apprendre et il m'a fallu vingt-deux ans pour le découvrir. Vous m'y avez aidé, vous qui êtes énergique et qui, si jeune, avez eu le sens des responsabilités.

« Mais il me fallait cette solitude de l'eau pour voir le travail qui s'était accompli en moi et celui qui me restait à faire. Peut-être aussi, pour retrouver le don perdu, de devenir meilleur et d'être plus fort...

— Vous n'avez rien découvert d'autre? demanda Elisabeth.

— Si... J'ai découvert que la plus grande preuve d'amour est sans doute de mourir pour ceux qu'on aime, mais aussi de s'effacer devant leur bonheur, ce qui est une autre façon de mourir et la plus cruelle.

Il achevait à peine ces mots que Raymond Privas apparut, serré dans un peignoir de bain multicolore.

— Dépêchez-vous vite... on vous a retenu des cabines.

M^{me} Navry appelait :

— Elisabeth !... Elisabeth !... je vous attends. Elisabeth la rejoignit :

— Pardonnez-moi... mais j'étais avec Jacques.

— Ah ! ma pauvre petite, c'est un bon garçon, mais vraiment, jongler avec des sacs de pommes de terre lorsque toute la Baule a les yeux fixés sur vous...

— Il se croit encore au milieu de ses pêcheurs..., expliqua Elisabeth en souriant.

— Ne me parlez pas de cette escapade. J'ai appris qu'il était parti pour remplacer Yves Guilbodeau dont la femme avait la migraine. Tenez, il est aussi naïf que son père. Il paraît d'ailleurs que c'est un marin parfait...

— C'est chic, ce qu'il a fait là...

Et Elisabeth regardait loin devant elle, au delà des plaines bleues de la mer, vers l'horizon mystérieux où monte l'avenir.

Lorsque Jacques, enfin prêt, apparut, enveloppé dans son peignoir de bain, une nuée de photographes et de journalistes surgirent soudain de la foule.

Jacques dut répondre aux questions les plus étranges et les plus sottes.

— Quel âge avez-vous ?

— Soixante ans.

- Quel est votre sport préféré?
- La trottinette.
- Que comptez-vous faire dans la vie?
- Des bêtises.
- Pensez-vous gagner la course?
- Naturellement, si mes adversaires sont polis.

Il réussit enfin à s'échapper et à rejoindre ses amis.

André agitait gravement la tête :

— La mer est calme, mais cela ne me dit rien qui vaille car elle est mauvaise en dessous.

— C'est le comble de l'hypocrisie ! plaisantait Elisabeth.

Raymond Privas intervint en riant :

— Gare, André, je vous jette à l'eau de force !

De son sourire de chameau, André Viar toisa l'insolent :

— Je voudrais bien voir ça !

— Oh ! mais tout de suite... Dans le pugilat je suis invincible.

Il saisit le colosse par les bras et, le forçant à plier, le fit rouler dans une vague.

Solange poussa un cri :

— Ce n'est pas loyal... Vous ne l'avez pas prévenu.

Une flamme dans les yeux et peut-être, dans le cœur, ce désir si féminin de voir ceux qu'on aime lutter, même pour un pauvre panache, Elisabeth déclara :

— C'est vrai... Puis Jacques, lui, ne se serait pas laissé faire.

— Voulez-vous essayer, Monsieur ?

Les jeunes gens se regardèrent : ils n'étaient plus que deux nageurs anonymes sur la plage. Ils avaient laissé leurs noms dans leurs cabines, et tout leur passé s'était effacé.

En cet instant ils se souvenaient seulement qu'ils aimaient la même femme et qu'elle était là, tout près d'eux, à suivre leurs gestes.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre : combat amical, mais où n'entrait pas pourtant que le plaisir d'affronter leurs forces.

Les gens riaient et le sable étincelait sous le soleil.

Les clapotis de la rive venaient frôler les pieds de Jacques, mais il se défendait, quoique sachant d'avance qu'il devrait s'incliner devant les muscles de Raymond Privas.

Soudain son adversaire le prit par les poignets... Jacques tâcha de se dégager, mais il poussa un léger cri qui ressemblait presque à une plainte et il devint pâle sous son bonnet de bain rouge.

Raymond dénoua son étreinte.

La main gauche de Jacques retomba inerte :

— J'ai le poignet foulé.

— Vous vous trompez, ce n'est pas possible.

Jacques fit mouvoir lentement ses doigts, puis ses yeux fouillèrent les yeux de Raymond jusqu'au fond où jamais l'on ne va.

— Si, cet accident m'est déjà arrivé. Je sais comment cela se passe. Mais je voudrais que vous ne l'ayez pas fait volontairement.

Elisabeth avait déjà bondi.

— Jacques, qu'avez-vous ?

Il sourit :

— Oh ! rien... une foulure.

— Pardonnez-moi... c'est ma faute. Je n'aurais pas dû vous pousser à lutter ainsi.

Le sourire de Jacques s'accrut et se fit plus tendre encore :

— Mais je n'ai rien à vous pardonner. C'est si bon de vous sentir tellement femme malgré

tout votre savoir et toutes vos vertus. Vous voyez que je ne vaux pas cher et que votre ami aurait vite fait de me mettre en miettes. Maintenant je n'ai plus qu'à rentrer pour me soigner.

— Et la course? interrogèrent Solange et André.

— La course...

Et Jacques contempla l'immensité bleue comme si, à elle seule, il confiait son secret.

Mais déjà la nouvelle volait sur la plage de tente en tente, de groupe en groupe : Jacques Navry ne courra pas demain, il s'est foulé le poignet.

Le jeune homme avait remis son peignoir et il ne fit aucun reproche à Raymond Privas.

Au moment de s'éloigner il se tourna pour tant vers lui :

— Comme vous l'aimez !

— Oui, murmura l'autre à voix presque imperceptible.

— Mais êtes-vous seulement capable de la rendre heureuse?

XIV

LA COURSE

L'après-midi Jacques dut barricader sa porte pour ne pas voir déferler chez lui les gens venus aux nouvelles.

— Pensez donc... le fils de Jean Navry..

s'être foulé le poignet... quelle catastrophe !
Et les journaux mettaient déjà en manchette :

- Jacques Navry, victime d'un grave accident, ne pourra participer aux courses d'automobiles de la Baule.

— Les idiots ! rageait Jacques, je ne me suis pas encore cassé la tête, et cette manière de me mettre au rancart sans me demander mon avis me déplait profondément.

— Tais-toi ! suppliait M^{me} Navry qui, n'étant pas habituée à voir son fils malade, était presque affolée. Ne parle plus de cette course puisque tu dois y renoncer.

Jacques regardait sa main bandée :

— Ce pansement me couvre de ridicule.

Elisabeth, Solange et André s'offrirent en vain pour tenir compagnie à la pauvre victime qui était d'une humeur exécrable. Jacques les envoya tous promener, puis il ouvrit les *Pensées* de Pascal et essaya d'oublier, dans des régions plus hautes, les amertumes de la terre.

En voyant l'air triste d'Elisabeth il s'adoucit un peu :

— Je ne serai jamais qu'un butor incapable de parler aux femmes... Raymond va être très gentil et va vous emmener faire une belle promenade dans sa voiture : aimez-le bien, il est beaucoup plus agréable que moi.

Et Jacques revint vers Pascal.

Pendant que l'auto de Raymond Privas fuyait le long des routes poussiéreuses bordées de jardins, une foule dense stationnait devant les tableaux d'affichage. Jacques Navry se désistant sûrement, il ne restait plus que vingt-quatre concurrents en ligne. Vingt-quatre noms

qui ne disaient rien près de ce nom que tous connaissaient : Navry.

Ceux qui aimaient la *Bugatti* rouge de Jacques étaient déçus, d'autres se réjouissaient car, le favori effacé, quelques candidats avaient enfin l'espoir de gagner.

Des étrangers, déjà pressés de faire des paris, s'informaient :

— Quel est celui qui a le plus de chances de gagner?

Et l'orchestre du casino jouait des bostons en face de l'immensité bleue...

— Ce doit être Raymond Privas. Un officier de marine qui a la réputation d'être un as du volant.

La haute casquette bleue était seule maintenant sur l'horizon.



Jacques, qui était très énervé, s'était enfoncé dans son fauteuil et avait appuyé sa tête aux coussins.

Par les fenêtres ouvertes venaient des rumeurs confuses : toutes les voix de la ville, de la plage et de la mer.

Mais Jacques ne pouvait deviner le nom qu'on chuchotait partout et que le vent portait de jardin en jardin.

— Jacques Navry ne courra pas... Il abandonne.

D'ailleurs il n'avait pas besoin que la Baule lui répétait cette phrase : elle tintait depuis des heures en lui.

Il avait essayé de n'y plus penser, mais c'était impossible. Il voyait un énorme vase

qui tournait devant lui et une casquette bleu et or coiffait ce vase. Cette vision n'avait rien d'artistique, mais elle devenait plus obsédante qu'un cauchemar.

Alors Jacques regardait sa main :

— L'a-t-il vraiment fait exprès?

Et il sentait les doigts durs de Raymond enserrant son poignet.

— Si ce n'était qu'un hasard?... Mais non, il a voulu m'empêcher de courir : j'avais contre lui trop d'entraînement et je lui avais trop dit être sûr de gagner.

Il ferma les yeux une seconde pour ne plus voir les troncs raides des pins se balancer sur le bleu figé de l'espace.

— Au fond, mon vieux, tu devrais t'effacer. Le Ciel t'offre l'occasion de sortir discrètement de la scène.

Jacques pouvait se sermonner, mais il savait bien qu'il était incapable de faire de l'héroïsme dans l'ombre. Il n'aimait pas les dévouements obscurs au fond d'un puits. Le beau geste aux yeux de tous, dans la pleine lumière d'un jour d'été, oui, cela valait la peine, et Jacques serait mort de bon cœur en faisant ce geste-là. Il avait été élevé parmi les statues et la gloire... et de ce frôlement il avait gardé le goût du grand.

C'était vexant d'être réduit à l'impuissance par un rival qui devait se croire irrésistible et qui n'avait pas la moindre idée de tous les beaux gestes que Jacques essayait d'accumuler depuis trois semaines : il y a vraiment ici-bas des gens qui vous dégoûteraient d'être vertueux.

Elisabeth elle-même ne se doutait pas du chemin rocailleux par lequel son fiancé tâchait de monter jusqu'au complet oubli de soi.

Il soupira et faillit s'attendrir, ce qui n'était pas du tout dans ses habitudes.

Et s'il pouvait faire la course, pourtant? Hum! avec tous ces bandages il n'y fallait pas songer et ses muscles étaient trop affaiblis.

Jacques reprit son livre.

La chaleur brûlante de l'après-midi fuyait sous les branches et un vent frais venu de très haut, de très loin, vint frapper à la fenêtre de Jacques

Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité.

Il secoua la tête et il ne lut pas plus loin.

Mais devant lui maintenant glissait une longue route blanche... Il était au volant de sa *Bugatti* et il se grisait de vitesse, d'espace, de vent. Le paysage se déployait trop vite dans un chaos de cinéma en délire. Ah! faire corps avec sa machine, n'être plus qu'un bolide lancé sur un chemin et vivre au rythme fou de son moteur!

Toutes les victoires passées revenaient à sa mémoire : le rallye de Monte-Carlo..., la course de vitesse de Touraine..., le tournoi de Saint-Sébastien.

Et ce fut à cet instant où il se grisait de souvenirs qu'Elisabeth revint. Elle avait joui d'une journée délicieuse et gardait sur ses lèvres le goût âcre du vent de mer.

C'est alors qu'ils prononcèrent les mots qui séparent :

— Jacques, je me suis bien amusée,

— Et moi bien ennuyé.

— C'est votre faute. Vous n'avez pas voulu me garder près de vous.

— Oui, c'est ma faute et je sais bien que j'ai

un sale caractère... C'est pour cela qu'il vaut mieux que je reste célibataire.

— Vous voulez rompre? Je comprends... Ce que vous m'avez dit aux *Rochers* était donc vrai?

— Très vrai.

— C'est ignoble... Je pars demain soir.

— Oh! vous ne partirez pas seule. Raymond Privas attend depuis des semaines cette heure...

— Quant à cela, il sait m'apprécier, lui.

Et ils se quittèrent, s'étant fait beaucoup de mal et ne s'étant pas compris.

« Cela vaut mieux, songea Jacques. Tout est fini. Je ne serai pas la course et Dieu me donnera le courage d'accepter... »

Il vint s'appuyer à la fenêtre que baignait le clair de lune. Au delà des arbres, la mer était d'argent et le ciel de cristal. Tout l'univers semblait n'être plus qu'une immense église et la mer jouait de l'orgue sur les vagues.

Et ce fut cette nuit-là que Jacques acheva dans sa pensée la *Sonate inachevable*.

Il avait connu la souffrance qui vous fait meilleur et la résignation qui vous grandit. Il avait compris qu'on ne trouve pas le bonheur en fuyant la souffrance, mais en lui faisant face courageusement. Il possédait enfin la paix que le monde ne peut donner, la paix qu'apporte le sacrifice consenti.

* *

Une foule dense est venue de toutes les plages de la côte, de Pornic à Guérande.

Les routes sont couvertes d'autos qui glissent,

tout auréolées de poussière, vers le même paradis : la Baule.

Pourtant c'est une cohue invraisemblable et M^{me} Navry a entraîné ses amis de bonne heure vers la plage afin d'être aux meilleures places pour les courses.

On a laissé Jacques à la pension de famille avec des bonbons, des livres et de sages recommandations de ne pas bouger. Il a pris d'ailleurs l'air le plus innocent et le plus soumis, ce qui a tout à fait rassuré M^{me} Navry.

Partout d'énormes affiches :

COURSE DE 100 kilomètres

Départ devant l'Ermitage à 3 heures.

Il y avait tant de monde sur le remblai que M^{me} Navry s'est réfugiée chez des amis qui possèdent une villa qui domine la piste.

La mer est basse et l'on va bientôt donner le signal. De longues cordes limitent le circuit que vont suivre les autos. Du côté de Pornichet la foule est peut-être plus dense encore qui est venue là pour jouir des incidents du virage du pont de Mazy.

Elisabeth a accompagné Raymond Privas jusqu'au casino et elle regarde l'*Hamilcar* qu'il va piloter.

Le jeune officier est là, calme, comme s'il ne s'agissait que d'une promenade ordinaire. Il a enfilé une combinaison de toile bleue et il boutonne un casque de cuir qui accuse son profil.

— Je n'ai plus qu'à mettre mes lunettes et j'aurai presque l'air d'un prince charmant.

Quoique Elisabeth soit un peu émue, elle écoute à peine.

Son regard erre maintenant sur les voitures alignées là, paisibles, et qui bientôt ne seront plus que des bolides lancés sur le sable immense de la plage. Raymond continue :

— Je n'avais pas de rivaux à craindre et voici qu'un champion italien s'est fait inscrire : une *Fiat* et un as, c'est dangereux.

— Combien êtes-vous ?

— Vingt-cinq... et je veux être le premier, vous savez pourquoi...

Elle détourne les yeux sans répondre et soudain sa main, appuyée au capot, tremble un peu. Ce ne doit être qu'une illusion... mais elle a cru reconnaître, rangée contre un mur, la *Bugatti* de Jacques.

Elle rêve, voyons... et pourtant...

Elle s'est jugée stupide et n'a pas osé aller jusqu'à l'auto mystérieuse. Un peu énervée, elle est entrée dans la salle du casino où trône l'énorme vase de Copenhague qu'on offrira au vainqueur.

Des gens s'agitent autour de l'organisateur de la course. Le pilote italien déclame :

— Voyez-vous ce bibelot..., c'est pour ma fiancée.

— Hum ! on ne sait pas encore, proteste un vieux monsieur.

— Mais si, j'ai lu la liste des concurrents engagés. Rien à craindre : vingt-quatre nullités.

— Pardon, il y a un numéro 26...

— Où ?

— Là... regardez.

Au bas de la feuille blanche collée au mur, on a ajouté une ligne :

26. — *Bugatti* avec M. X...

— Comment, on ne sait pas son nom ?

s'étonne Elisabeth qui s'est approchée à son tour.

— Ah ! voilà ! il a voulu rester inconnu, mais les autorités savent qui il est.

— C'est étrange.

— Oui, et très romanesque. — L'homme a baissé la voix : — Ce pilote veut gagner le vase pour l'offrir à une jeune fille dont il a donné l'adresse... une jeune fille qu'il aime sans doute.

— Qu'il aime..., répète Elisabeth.

— Vous voudriez bien être à sa place, n'est-ce pas ?

— Qui est-ce?... Je la connais peut-être.

Elle a fait un si beau sourire et pris un air si suppliant que le vieux monsieur, dont la discrétion n'est probablement pas la qualité maternelle, ne résiste pas. Avec de petits gestes mystérieux il ouvre son portefeuille :

— S'il est vainqueur, je suis chargé de faire cet envoi anonyme... Voici l'adresse :

*Mademoiselle Elisabeth VERNON
Pension de famille des Pins*

Dehors on crie :

— Le départ !... le départ !...

Des clacksons beuglent, des roues grincent, des moteurs ronflent.

Elisabeth s'est élancée pour voir défilier les autos.

... Voici le numéro 26 blanc sur une *Bugatti* rouge.

Elle ne s'était pas trompée : c'est bien l'auto de Jacques et il est là au volant, sûr de n'être pas reconnu avec son bonnet de cuir et ses lunettes que prolonge un loup de soie noire

Elisabeth voudrait crier, empêcher cette folie, mais elle ne peut pas : elle est écrasée par tous ces événements trop brusques, par tout cet amour qu'hier elle a méconnu.

Le signal bref, terrible.

Les autos sont parties.

Elisabeth s'est glissée au premier rang des spectateurs qui ont envahi le remblai et elle reste là, les yeux fixés sur cette voiture rouge qui emporte Jacques.

Un parcours de cent kilomètres, vingt virages... Il ne pourra pas tenir jusqu'au bout avec ce poignet malade qu'il doit raidir dans un effort terrible de volonté.

D'un côté la mer toute bleue et calme, de l'autre la foule noire et houleuse... et personne ne se doute du drame qui se joue là.

Second tour... troisième tour...

Elisabeth voudrait fermer les yeux tant elle a peur chaque fois de ne pas voir reparaitre le numéro 26. Des lambeaux de prières viennent à ses lèvres, des visions montent sous ses paupières... Une douleur trop vive, un fléchissement de la main foulée, et ce sera l'accident, l'accident grave peut-être.

Tous ces gens qui écrasent presque Elisabeth ne savent donc pas... mais non, ils ne peuvent pas savoir.

Cinquième tour.

La Bugatti a pris la tête, des acclamations déferlent du remblai et de la plage où les cordes tendues retiennent mal les spectateurs.

— Vive le pilote inconnu !... vivent les voitures françaises !

Mais l'Italien s'obstine et parfois la Fiat passe devant la Bugatti, alors des cris déchirent l'air :

— Du courage !... accélère !... ne te laisse pas vaincre par l'Italie !

Jamais la course de la Baule n'a été aussi émouvante.

Les minutes glissent, lentes comme des heures pour Elisabeth. Hier elle a douté de Jacques... Elle comprend maintenant... elle comprend tout. Il croit qu'elle aime encore Raymond Privas et il veut s'effacer. Pauvre Jacques, il n'a pas su lire dans les yeux de sa fiancée. Il a eu peur que l'Italien ne gagnât la course... et le vase convoité par Elisabeth. Alors il s'est exposé follement au danger pour satisfaire ce caprice d'enfant et il a voulu que ce dernier geste d'amour reste anonyme.

Ah ! s'il pouvait voir le visage contracté d'inquiétude qui se tourne vers lui ! mais il ne voit rien que la piste immense.

Le dernier tour... La délivrance enfin.

La Bugatti 26 a dépassé toutes ses rivales et elle s'avance seule, victorieuse et terrible, sur la piste :

Des applaudissements éclatent en tempête...

L'auto a franchi la ligne.

Oui, mais elle n'a pu s'arrêter à temps et, s'efforçant d'éviter la foule, elle a brusquement capoté comme un jouet qui se brise.

Elisabeth supplie :

— Laissez-moi courir... laissez-moi... je suis sa fiancée.

Les gens s'écartent, respectueux, mais elle est arrivée trop tard...

Il n'y avait plus sur le sable que la voiture blessée et une tache de sang qui s'agrandissait sur le papier buvard de la plage.

— Où est-il ?

— On l'a transporté dans une clinique.

— Jacques... oh ! Jacques !

Raymond Privas, qui vient de gagner la troisième place, s'avance les bras tendus :

— Elisabeth, qu'avez-vous ?

— Jacques a eu un accident... Vous ne comprenez donc pas?... Jacques, le seul être au monde que j'aime...

Et elle est partie sans savoir où elle allait.

Le soir, sur tous les journaux, on pouvait lire ce titre alléchant :

*La fin dramatique
de la course de vitesse de la Baule*

Une *Hamilcar* roulait sur la route de Paris, emportant loin du bonheur Raymond Privas qui s'était enfin aperçu qu'on ne joue pas sans danger avec le cœur des femmes.

Au casino, on emballait le précieux vase et on collait cette adresse sur la caisse :

Mademoiselle Elisabeth VERNON...

Et dans l'ombre discrète des pins Solange et André scellaient d'un baiser leurs fiançailles.

XV

LA SONATE INACHEVÉE

Une tache blanche sur le mur, une tache qui danse, s'efface et puis grandit...

Jacques a ouvert les yeux et c'est tout ce

qu'il voit. Certainement, s'il ne veut pas mourir, il doit regarder cette tache de lumière et il la fixe comme un phare dans la nuit dont il sort.

Ses mains ont saisi quelque chose de mou et de frais. C'est sans doute un drap... oui, ce doit être un drap... Qu'est-ce qu'un drap?... Ah ! il se souvient, c'est grand, c'est blanc et cela sèche tendu sur une corde au fond d'un jardin.

Il se sent raide et lourd, et il ne peut bouger... A-t-il soif ? A-t-il froid ou chaud ? Il l'ignore. Il est un jouet cassé inerte sur un lit et posant des yeux vides sur cette tache qui est la seule chose vivante de la chambre.

D'abord tout lui a paru n'être que silence, puis un peu de vent a passé près de lui en chantant et c'est comme si quelqu'un était entré dans la chambre et lui avait parlé.

Puis le vent s'est tu, mais derrière lui, tout au loin, la chanson a continué, lente, monotone, apaisante.

Où donc a-t-il déjà entendu cette voix-là : cette voix qui a bercé tant de souffrances et tant de sommeils ?

Ah ! il la reconnaît soudain : cette voix, mais c'est sa grande amie la mer.

*
* *

On a sonné à la porte de la clinique.

Un pas timide dans l'allée.

• C'est donc là cette maison toute blanche où avec les morts on refait des vivants... Tout est propre, net et froid.

Des portes qui se ferment sans bruit, de longs murs nus qui glissent vers des fenêtres aux rideaux de toile, des parquets cirés où les silhouettes se dessinent.

Une infirmière hoche la tête :

— Il a repris connaissance, mais je ne sais si vous pourrez le voir.

— Oh ! je vous en prie... demandez au docteur... Est-il hors de danger au moins ?

— Oui... il a eu du délire toute cette nuit, mais ce matin il n'avait même plus de fièvre.

— Du délire...

— Je crois, mais je n'en suis pas sûre, car il n'a rien dit d'extraordinaire. Il a seulement répété durant des heures le même nom.

— Un nom de femme ?

— Oui... Elisabeth...

La visiteuse s'est appuyée contre le mur et a détourné la tête car ses yeux étaient pleins de larmes.

— Voici le docteur.

Grand, maigre, glacial, l'air de ceux qui ont l'habitude de mettre les autres à la porte.

— M. Navry ne peut pas recevoir de visites.

— Oh ! docteur... je suis sa fiancée.. celle qu'il appolait cette nuit.

Le docteur regarde avec plus d'intérêt cette jeune fille qui a su inspirer un tel amour.

— Dans ce cas c'est différent, votre présence lui fera peut-être du bien.

Alors elle est entrée toute seule dans la chambre blanche où dansait du soleil.

Elle est venue s'agenouiller près du lit où Jacques n'est plus qu'un paquet de bandages.

Très douce, elle appuie ses lèvres sur la main inerte.

Il semblait immobile, lointain, perdu dans un autre monde et soudain il a tressailli.

— Qui est là ?

— Moi... oui, moi, Elisabeth.

— Elisabeth... ah ! c'est vous... je suis bien

content. Je voulais justement vous demander pardon... cela me tourmentait.

Lentement il a tourné la tête et soudain ses yeux ont rencontré les yeux d'Elisabeth. Alors il est sorti tout à fait de son rêve.

— Jacques, mon ami Jacques, c'est à moi de vous demander pardon. J'ai tout compris maintenant... mais vous êtes trompé car je n'aime que vous, Jacques, rien que vous.

— Vous m'aimez...?

— Oui, je vous aime. Je vous aime comme nul ne vous aimera jamais et depuis que je vous connais je n'ai pas cessé une seconde de vous aimer.

— Oh ! Lili, répétez-moi ces mots, répétez-les, car c'est trop beau... Vous ne me les aviez jamais dits.

— Pauvre petit garçon tourmenté qui ne peut pas croire au bonheur... Vous n'avez donc pas su voir ?

Et elle caressait la main posée sur les draps.

— Quand vous n'étiez pour moi qu'un nom sur une affiche de concert, je vous aimais déjà parce que je sentais que vous souffriez. Quand tous vous accusaient après l'incendie du musée, moi, Jacques, je vous aimais. Lorsque, ne pouvant pas expliquer votre fuite et votre nouvelle attitude, je vous ai jeté des paroles cruelles, Jacques, je vous aimais. Je ne savais pas encore vous le dire parce que je m'étais trop repliée sur moi-même et qu'il me semblait que vous ne pouviez pas douter de mon amour.

« Vous avez besoin, Jacques, de tendresse et je veux que vous sentiez la mienne toujours près de vous comme une fleur éternelle au bord de votre vie. »

La main inerte s'était soulevée et essayait de frôler les cheveux d'Elisabeth.

— Comme vous me dites de jolies choses, ma chérie... Continuez longtemps, longtemps... Chacune de vos phrases est un apaisement.

— Jacques, si vous aviez pu m'en voir pendant la course, cela vous aurait rassuré car je ne vivais plus qu'au rythme de votre moteur et, quand votre auto s'est retournée, j'ai cru mourir.

— Je vous avais vue lorsque vous étiez avec Raymond Privas... Vous aviez cette robe mauve, celle que je préfère, et je brûlais d'envie d'aller vous embrasser... Je croyais vous avoir perdue pour toujours.

« J'avais renoncé à courir, mais, en apprenant la présence de cet Italien et de sa *Fiat*, j'ai eu peur que vous n'ayez pas votre vase.

« J'ai pensé à vous, rien qu'à vous, tout le temps de la course, et vous étiez là, devant mon capot, et j'avais beau voler sur la piste, je ne pouvais pas vous rejoindre. Durant les vingt premiers kilomètres j'ai eu mal à en crier, puis mes muscles ont fini par s'engourdir à force d'avoir mal. Quand j'ai senti que mon poignet ne m'obéissait plus, qu'il n'était qu'une chose morte, j'ai cru que tout était fini... et cela m'était égal.

— Jacques, taisez-vous... Vous me faites trop de peine.

— Vous voyez... je ne suis pas aussi lâche que le croyait Solange.

— Je ne l'ai jamais cru, moi. Je vous ai toujours tant estimé.

— Vous avez tort. Je ne valais pas grand-chose. J'avais bien besoin de souffrir et je ne regrette pas ces jours d'angoisse que je viens de traverser.

— Vous pouvez maintenant terminer la *Sonate inachevée*...

— C'est fait... elle est finie.

Il y eut silence, puis Jacques reprit doucement :

— Et Raymond Privas?

— Il a compris qu'il était revenu trop tard et que je vous aimais pour toujours... Alors il est parti... Il m'a oubliée une fois, il m'oubliera encore, soyez tranquille.

— Vous souvenez-vous... La foire de Fontainebleau... les chevaux de bois... Je vous ai longtemps suivie des yeux ce jour-là et je songeais : « Elle est bonne et si elle savait elle aurait pitié de moi... mais, hélas ! elle ne saura jamais. » Et vous, à cette heure-là, vous attendiez encore Raymond.

— Ce n'était pas lui que j'attendais, mais un autre plus digne de mon estime et de ma confiance... Jacques, ne pensez plus à tout cela, ne pensez qu'à notre amour.

Et, venant du ciel vers la plage, la mer parlait d'éternité.



Cinq heures du soir... Fontainebleau, un océan de feuillage rouge qui enserre des toits d'ardoises bleues, un ciel pâle, un étang, des roses qui meurent dans des plates-bandes et de grands cygnes bêtes qui glissent raides sur l'eau sans vagues.

Le Conservatoire américain a prêté une de ses salles dans l'aile Louis XV du château.

Le concours organisé par M. Schmitz va avoir lieu devant quelques amis et quelques invités.

Jacques et Elisabeth reviennent lentement d'une promenade en forêt. Ils descendent l'avenue de Maintenon solitaire, et ils oublient pres-

que ce tournant de leur vie vers lequel ils vont.

La Sonate inachevée sera finie ce soir.

Les arbres sont toujours là à leur place, la fontaine de la cour d'honneur laisse encore couler ses jets d'eau et les fleurs n'ont pas changé.

Pourtant la sonate sera finie ce soir.

Près du musée chinois, un garde écarte les personnes qui n'ont pas reçu d'invitation pour cette séance extraordinaire. Quelques journalistes errent, en quête de nouvelles. Des groupes attendent déjà pour savoir le nom du lauréat : celui qui aura été jugé digne de continuer l'œuvre de Jean Navry sera sacré grand musicien.

— Pardon, Monsieur, on ne passe pas ici.

Jacques sourit et tire sa carte :

— Monsieur Jacques Navry... Oh ! excusez-moi !

Et l'homme s'écarte, respectueux.

Le jardin anglais s'étend là, calme et profond, avec la vieille façade de l'aile Louis XV qui se tourne, curieuse, vers le mystère des allées.

— Vous verrez bientôt le jury, Elisabeth, sept compositeurs dont deux Américains. Je ne leur ai pas dit encore que je concourrai afin d'avoir plus longtemps la paix. Tenez, voici justement le président.

Un vieux monsieur s'avance, aimable :

— Ah ! vous voici, mon jeune ami. Je vous ai placé au premier rang... Vous devez être ému, n'est-ce pas ? Peut-être va-t-on avoir une révélation tout à l'heure.

— Je ne crois pas... mais je voulais vous avertir d'ajouter mon nom à la liste des concurrents.

— Comment... vous ?

— Oui, moi... cela vous étonne ?

— Enfin... n'est-ce pas... je croyais...

Jacques a entraîné Elisabeth en chuchotant :

— Sauvons-nous, ma chère, ou je vais le gifler. Ils s'imaginent tous que je suis un idiot, ils n'ont peut-être pas tort, mais ils feraient mieux de ne pas le laisser voir... Et pourtant il me semble avoir retrouvé le don.

Ils se sont arrêtés devant la pelouse d'où là-bas jaillit un beau sapin, dressé tout seul sous le ciel.

— Ah ! le don, quel mystère ! Il ne suffit pas de comprendre ce qui est beau, de sentir son cœur battre devant un soleil couchant ou un geste de pitié. Mais il faut surtout être capable de faire éprouver aux autres ce que l'on éprouve soi-même. Il faut qu'on oublie le pianiste et le piano et la salle et la foule pour n'être plus que là où l'artiste a voulu vous mener. La mélodie qui commence sur le clavier doit s'achever dans les âmes. Alors je ne sais pas encore si j'ai reconquis le don perdu.

— J'en suis sûre.

— Oui, mais vous ne l'avez pas connu, « lui »... Je n'étais qu'un enfant lorsqu'il est mort et pourtant je me souviendrai toujours de la dernière fois où je l'entendis jouer. Je faisais une montagne de cubes et me moquais de la musique. Pourtant aux premiers accords j'ai laissé là mes cubes et mes rêves de bonbons. Appuyé au piano, j'ai écouté sans remuer toute la sonate... Des milliers de voix s'étaient éveillées soudain dans ma toute petite âme d'enfant.

« Le piano s'est refermé, mon père nous a quittés et jamais personne ensuite n'a réveillé les voix endormies. « Il ne lui manque rien, « cependant, pour devenir un artiste », répétaient en chœur tous ceux qui s'occupaient

de moi. Non, il ne me manquait rien... rien que mon père.

— Et que faites-vous de moi, Jacques?

— Oh ! vous, ma bien-aimée, vous fûtes la tendresse dont j'avais tant besoin. Vous fûtes celle que j'appelais dans ma solitude et sans vous je ne serais jamais devenu l'homme que je suis.

Il parlait encore quand on vint le chercher.

Le concours commençait : la salle était pleine. M^{me} Navry, M. Mercier et le colonel de Presves s'inquiétaient déjà de l'absence de Jacques.

Le jury avait pris place sur une estrade et le piano était poussé près d'une fenêtre.

Les premiers concurrents ne recueillirent que de vagues applaudissements : ils avaient cousu de pauvres bouts de ruban à la *Sonate inachevée*. On attendait d'eux autre chose.

René Arvel vint enfin.

On espérait que son *adagio* serait une révélation. Hélas ! comme Elisabeth l'avait prédit un jour à ce fat sûr du succès, il était incapable de continuer le maître. Il n'avait pas su s'oublier, il était resté lui-même et il avait fait un morceau brillant, mais qui ne rappelait en rien la première partie de la sonate.

On applaudit par habitude, mais les gens chuchotaient :

— Le prix de M. Schmitz ne sera pas décerné... C'est bien, sans doute, mais ce n'est pas cela.

Alors Jacques se leva au milieu de la stupeur générale. Tant de personnes étaient encore persuadées qu'il ignorait même ses gammes...

Il s'approcha du piano avec le plus beau calme, mais non sans avoir lancé un regard suppliant à sa fiancée. Celle-ci lui répondit par un sourire. Était-ce enfin la revanche tant désirée ?

Alors il commença à interpréter la *Sonate inachevée*, avec toute son âme.

Le soleil qui s'inclinait vers la forêt n'éclairait plus que le visage et les mains...

A cette heure il pensait tant à son père dont l'ombre était là sans doute, penchée sur lui, qu'il oublia même ceux qui l'entouraient.

Il aurait presque murmuré :

— C'est pour toi, pour toi seul que je joue...

Et le colonel de Presves se croyait revenu treize années en arrière... Jacques Navry s'était effacé, ce n'était plus lui qui jouait, mais « l'autre » dont la voix s'était tue depuis si longtemps.

La flamme renaissait enfin.

Et ce fut l'*adagio*... Nul ne s'aperçut de la transition, la plainte du fils s'enchaîna avec celle du père...

Les premiers doutes dans cette allée de Saint-Brévin, les jours d'angoisse entre mer et ciel, la course de la Baule. Jacques revivait une à une toutes ces minutes douloureuses... puis ce fut l'immense apaisement.

Des lueurs de couchant frôlaient maintenant le piano et le visage tendu vers l'invisible.

A tous ceux qui, partageant l'angoisse de Jean Navry, avaient appelé la paix, Jacques apportait enfin la réponse.

Des larmes retenues depuis des mois coulaient lentes et douces le long des cœurs, des mains se joignaient qui ne savaient pourtant plus se joindre, des âmes s'inclinaient qui avaient voulu briser les autres.

Et le piano se tut.

Jacques Navry avait achevé l'inachevable... Il avait fait ce miracle.

Ce point d'interrogation si triste que son

père avait laissé à l'horizon de la vie, il venait de le balayer.

Nul n'applaudit, nul ne cria : « bravo », chacun cherchait à dire quelque chose qu'on n'eût pas encore dit.

Après cinq minutes de délibération, le jury déclara que le prix créé par M. Schmitz était décerné à l'unanimité au fils de M. Jean Navry qui seul avait su rendre et compléter la pensée de l'artiste.

Écrasée, M^{me} Navry ne comprenait pas encore. Assis auprès d'elle, le colonel de Presves exultait de joie et M. Mercier songait au jour prochain où il conduirait sa nièce à l'autel.

Jacques s'approcha d'eux en souriant.

— Êtes-vous contents?

— Je suis stupéfaite... je n'aurais jamais cru que...

— Que votre fils était aussi malin? C'est cela, maman?... Et vous, colonel, me pardonnez-vous d'avoir été si peu chic avec vous lorsque vous êtes venu aux *Rochers*?

— Oh! de tout cœur... Vous ne pouvez pas savoir comme vous ressemblez à votre père ce soir.

— Et mon nez en l'air, qu'en faites-vous?

Il s'esquiva dans le jardin anglais avec Elisabeth.

Ils s'en allèrent tous deux le long des petites allées déjà pleines d'ombre et ils parlèrent de tout, sauf de la gloire.

Ils se penchèrent sur la rivière pour y chercher leurs visages, mais un cygne passa, déchirant l'eau.

— Ma chérie, je vous aime.

— Moi aussi.

— Et ce succès que j'ai tant désiré me semble un enfantillage auprès de notre amour. Je ne veux pas des statues et de la célébrité. Je ne veux garder que ma paix, mes arbres et votre cœur. Je n'oublierai jamais que sans vous je serais encore ce fruit sec que vous avez connu.

— Pourquoi évoquer le passé? Nous sommes si heureux maintenant...

— Oui, si heureux... Il faudra faire beaucoup de bien autour de nous, tout le bien qu'il n'a pas pu faire.

Des cloches sonnèrent au loin, le vent agita les branches sur le ciel et les ombres sur les prairies.

— Et nous héritons de M. Schmitz... y pensez-vous un peu, Jacques? J'épouse celui qui a fini la *Sonate inachevée*.

— Ne croyez-vous pas que ce pauvre homme avait pressenti notre amour? N'a-t-il pas voulu nous réunir en écrivant ce testament? Nous ayant vus l'un près de l'autre, n'a-t-il pas deviné l'avenir?

— Peut-être, et je m'en souviendrai lorsque je me promènerai de nouveau dans ce parc du *Château* qui a vu mon enfance et que vous m'avez rendu ce soir, Jacques, mon ami Jacques...

Ils revinrent vers le palais et vers la ville. Ils se sentaient forts, et, en unissant leurs *études*, ils avaient fait un bonheur immense.

Des notes de la *Sonate inachevée* erraient encore sous les fleurs et frémissaient au détour des allées.

Mais un chant plus beau de tous leurs rêves réalisés accompagnait Jacques et Elisabeth qui redescendaient dans la vie.

*Le prochain roman (n° 242) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Le Fiancé disparu

par

Pierre GOURDON

I

LA PETITE ZULMA

Elle *garçonnait*. Cela ne veut pas dire, comme on pourrait le croire quand on ne connaît pas le langage des Sablais, qu'elle manquait de tenue et fréquentait volontiers les garçons. Non, Zulma était sage. Malgré la hardiesse, la crânerie, l'allure légère et désinvolte qu'elle tenait de sa race, elle était à la fois candide et sérieuse.

Elle *garçonnait*. Cela veut dire que depuis sa sortie de l'école, pour venir en aide à ses parents qui étaient pauvres, elle était, sur le port, au service des pêcheurs, comptait le poisson, sortait les filets des bateaux et les étendait pour les faire sécher.

C'est à quoi s'emploient, aux Sables, les fillettes qui n'ont point encore la force de se livrer à de plus rudes travaux. Or Zulma venait d'avoir quinze ans et ses bras encore frêles n'auraient pas pu porter les lourdes mannes d'osier remplies de raies, de soles, de plies ou de sardines, encore moins les *pocheteaux* ou les thons, comme font

LE FIANCÉ DISPARU

les femmes et les filles employées à la poissonnerie.

Fille de pêcheur, elle ne voulait pas, non plus, travailler à un autre métier.

Ce qu'il lui fallait, c'était cette vie du port, libre, mouvementée, qu'animent le départ et le retour des barques, les allées et venues des pêcheurs descendus à terre, le verbe haut des mareyeuses, et sur laquelle souffle le grand vent du large, à peine apaisé par les maisons du quartier du Passage que séparent des ruelles étroites.

Cette vie du port, c'était sa vie, à elle qui était née tout près de là, dans une sombre maison de la rue Napoléon, et qui avait grandi en contemplant les mâts des *dundees* et des barques, entre le fin clocher de Saint-Nicolas de la Chaume et la tour massive de Notre-Dame de Bon-Port.

— Bonsoir, Zulma.

Elle était en train d'étendre sur le quai un filet bleu aux mailles étroites. Elle releva la tête. D'un geste gracieux, elle remit en place une mèche de ses cheveux noirs qui, tandis qu'elle se baissait, lui était tombée sur les yeux. Un sourire montra ses dents blanches, illumina ses yeux de velours, au regard profond, et tout son fin visage, hâlé déjà, mais aux traits réguliers, que faisaient charmant la bouche petite aux lèvres minces, le nez droit, les beaux yeux fendus en amande et ombragés de longs cils, les sourcils bien arqués. Elle répondit de sa voix chantante, sans coquetterie, mais très affectueusement :

— Bonsoir, Tranquille.

Tranquille était un mousse. Comme tous ses pareils, il était chaussé de sabots noirs, vêtu d'un pantalon bleu, très collant, et d'une vareuse de même étoffe et de même couleur, au col légèrement échanuré. Sa tête, sa grosse tête d'adolescent paisible, dont les cheveux blonds, coupés court, étaient plus foncés que la peau du visage, tannée par l'air vif et les embruns, sa grosse tête était coiffée d'une casquette, bleue aussi, bordée de noir, dont la visière protégeait son vaste front et ses yeux clairs, tantôt de la pluie, tantôt du soleil que reflète, aveuglant, le miroitement de la mer.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébé, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 241. ★ Collection STELLA ★ 25 mars 1930

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

